


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

657

LA
SOCIÉTÉ DE VIENNE

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

COMTE PAUL VASILI

LA
SOCIÉTÉ DE VIENNE

AUGMENTÉ DE LETTRES INÉDITES

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
NOUVELLE REVUE
23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1885

LA
SOCIÉTÉ DE VIENNE

Mon jeune ami

Non, certes, je ne vous en veux plus d'avoir insisté pour me faire publier les lettres sur *la Société de Berlin*.

Je me rappelle, et j'en souris, ma grande indignation, lors de votre première ouverture à ce sujet, puis vos habiletés, par une suite d'idées dont vous fûtes le promoteur, pour me débarrasser de mes scrupules, un à un. Vous n'avez plus à déployer vos talents de persuasion. Me voilà bien convaincu de l'intérêt que trouve le public à mes indiscrétions. Je me prends au sérieux comme écrivain, et c'est vous bientôt qui serez forcé de m'arrêter, car, plein d'ardeur, je me

dispose, après ce volume sur la société de Vienne, à en faire d'autres.

J'ai déjà fouillé mes correspondances, mes rapports, mes souvenirs, et classé des notes sur la société de Londres, de Madrid, etc. Comme je n'ai cessé nulle part aucune de mes relations, il m'est facile de me tenir au courant de la physionomie nouvelle que revêtent les hommes et les choses.

Je sais toute l'Europe et je veux la conter ainsi par le menu. Sans doute mes livres n'auront qu'un intérêt d'actualité. Ce ne sont point des œuvres qui dominent un temps; mais j'esquisse des formes, je colore des perspectives, je détaille des faits qui permettront un jour aux peintres de l'histoire de trouver groupés des documents pour leurs tableaux.

J'avoue que le secret gardé, le succès recueilli, les colères soulevées à Berlin par ma plume, la joie donnée aux ennemis de la société allemande, les questions auxquelles j'ai répondu, les soupçons que j'ai détournés, enfin le tout ensemble, ont diverti ma solitude au point de transformer mon innocente passion pour la chasse en la dangereuse passion d'écrire.

On a beaucoup dit que j'avais été méchant pour la

société de Berlin. Je ne le serai pas pour la société de Vienne.

En ma qualité de diplomate vieilli, j'ai le droit d'être un peu démodé. Quoique le dernier genre soit d'admirer, de louer Berlin, j'ai toujours eu plus de goût pour l'Autriche que pour l'Allemagne. Le génie de M. de Bismarck, la puissance dominante, envahissante, absorbante de la Prusse, l'écrasement de la politique européenne au profit d'un seul, l'état de soumission craintive des petits États, la passivité de l'Autriche, la résignation triste de la France, les « soupe au lait » de l'Angleterre, la condescendance respectueuse de notre pauvre Russie, ne sont point faits pour apaiser mes griefs, changer mes préférences ou intervertir l'ordre de mes sentiments.

N'ayant plus l'intention d'être « persona grata », je puis, même en écrivant, cesser d'être diplomate.

S'il est difficile d'aimer Berlin, il est aisé d'aimer Vienne. La ville est grande, elle a de larges percées, elle s'offre aux clartés du ciel, elle attire les sourires de la lumière. On peut dire de Vienne que jamais elle n'est une ville sombre. Le Danube bleu — il est bleu à Vienne — la traverse et y soulève parfois des bouffées d'air de l'Orient. Elle n'a de

lourd, d'étranger à son ciel que son architecture moderne. Les quartiers neufs, les monuments bâtis ces dernières années sont bien allemands. Elle possède, en revanche, à Saint-Étienne, d'admirables guipures de pierre, qu'on n'a point blanchies, auxquelles le temps a donné des reliefs merveilleux.

Les paysages qui entourent Vienne sont incomparables. Il faut voir la capitale de l'Autriche à la fin d'un beau jour, sur le Kahlenberg. Des plans successifs de montagnes s'infléchissent, s'espacent pour permettre au regard de les embrasser tous. Les rayons du soleil se répandent sur un espace infini : il dore et rougit d'innombrables sommets dont les cimes boivent la lumière d'une façon différente. Les nuances de tons varient dans le paysage avec une rapidité qui fait d'un coucher de soleil au Kahlenberg un spectacle unique au monde.

Vienne s'étend superbe dans la plaine un peu basse, mais assainie par les courants qu'un fleuve et des montagnes y échangent. Le Danube, au cours détourné par la main des hommes, s'il est moins puissant qu'à Pest, a, dans ses courbes, une grâce un peu composée qui a son charme.

A Vienne, les femmes sont belles et charmantes à

la fois. Comme dans les capitales où elles sont très recherchées, très aimées, toutes ne sont pas cruelles. Je ne leur ai jamais fait qu'un reproche : celui d'avoir la taille trop fine. Je ne m'explique, chez les Viennoises, cette passion du corselet de guêpe que par la préoccupation de se distinguer des Orientales. Le ton des femmes de la haute société à Vienne est parfait comme élégance de manières, comme goût des toilettes, comme recherche d'esprit dans les conversations. Elles n'ont rien de commun avec les femmes de la société de Berlin, excepté quand elles sont Allemandes.

Les hommes du monde, à Vienne, ont le jugement un peu compliqué, surtout lorsqu'ils parlent de politique. Cela tient sans doute à la complexité des problèmes qu'importent dans le gouvernement les besoins divers, et souvent contradictoires, des différentes races dont l'Austro-Hongrie se compose.

En Autriche, on possède les qualités et les défauts réunis de l'Orient et de l'Occident. Lorsque le courant est aux qualités, la société viennoise est la première d'Europe par ses vertus; mais quand vient le tour des défauts, il leur arrive d'être doubles.

PREMIÈRE LETTRE

L'EMPEREUR

A la tête de l'aristocratie viennoise, qu'elle domine de toute sa hauteur, se trouve la maison impériale.

La royauté autrichienne n'a rien des monarchies bourgeoises. Elle est d'essence olympique. Il n'y a point de mélange entre elle et l'aristocratie. Cette dernière est appelée, à certaines heures, pour prendre sa place, pour tenir son rang aux fêtes de la cour; mais elle n'est pas admise dans l'intimité de la famille impériale.

L'accroissement continu des membres de cette famille l'a tout naturellement amenée à se concen-

trer en elle-même. Le nombre a engendré l'exclusivisme. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Lorsque l'empereur Joseph II conçut l'idée d'ouvrir ses magnifiques parcs du Augarten et du Prater *à l'humanité,* — ainsi qu'il est écrit au fronton de la porte d'entrée du premier (1), — un de ses courtisans lui fit observer qu'il n'aurait bientôt plus, lui empereur romain, un seul endroit pour se retirer dans la société de ses pairs. « Si je voulais me contenter de la société de mes pairs, répondit l'empereur, je devrais passer ma vie dans les caveaux des Capucins. » On sait que les empereurs d'Autriche reposent dans les cryptes du couvent des Capucins.

Joseph II aimait à se promener, mêlé à la foule, dans les parcs et dans les grandes rues. Il se plaisait en la compagnie d'un petit nombre de personnes intelligentes de la haute société et goûtait fort l'esprit qu'on dépense dans ce qu'on appelle en France « un salon d'intimes ». Il cultivait assidûment celui de la princesse de Liechtenstein, dont il était le plus agréable causeur. La mère de l'empereur Joseph II, Marie-Thérèse, fut à la fois « une femme aimable »

(1) « Endroit de plaisance ouvert à tous les hommes par celui qui les apprécie. »

et un grand politique. Elle gouvernait l'empire et donnait le ton à la société mondaine de l'époque; qui sait dans quelle mesure les succès de la reine ont été dus au charme de la femme? Le chapelain de l'académie militaire de Neustadt a dit d'elle dans son oraison funèbre : « Elle ravit les cœurs par l'esprit et par la grâce, et plus d'un qui se croyait en présence de la régente reconnut qu'il était auprès d'une mère. » Marie-Thérèse fut, en effet, une mère pour ses amis : elle arrangeait les mariages, réunissait et réconciliait les familles; si l'Autriche a été pendant cent ans une grande puissance militaire, elle le doit aux mariages que sut préparer la régente et que fit conclure la femme la plus charmante des salons de Vienne et la plus habile des reines.

Marie-Thérèse était la dernière des Habsbourg; elle était même, lors de son mariage, la dernière princesse de la cour de Vienne. Mais les douze fils qu'elle mit au monde engendrèrent la foule des dieux et peuplèrent l'olympe dans lequel l'Empereur actuel aime à se retirer loin des hommes terrestres. S'il en descend parfois, à l'occasion d'un bal aristocratique, ce n'est point pour vivre, ne fût-ce qu'un instant, de la vie des mortels, mais pour y repré-

senter la majesté du souverain. Encore, cette « représentation » est-elle de courte durée et n'a-t-elle d'autre résultat que de faire descendre des lèvres impériales quelques « paroles gracieuses » adressées à quelques personnages considérables.

Les choses se passent de la même façon aux bals dits « d'élite » dans le jargon viennois, et qui sont des bals organisés par des corporations permanentes ou passagères, comme les bourgeois, les industriels, les étudiants.

L'Empereur donne chaque année un premier bal à la cour où il invite les chambellans, les dames aux seize quartiers de noblesse, les officiers de l'armée, les chevaliers des ordres impériaux. Il donne une seconde fête aux seize quartiers seuls et au corps diplomatique. L'Empereur offre, à l'occasion, quelques dîners. En dehors de ces fêtes, il ne fréquente que la société de sa nombreuse famille.

Mais ce qu'il aime par-dessus toutes choses, c'est la chasse.

Elle est son unique délassement. Qu'il s'agisse de poursuivre un chamois sur la cime des Alpes du Salzkammergut, de tirer un coq de bruyère approchable seulement au lever du soleil, ou de courre

le cerf pendant plusieurs heures, François-Joseph ne redoute ni fatigue ni danger.

Après la chasse, l'Empereur préfère, autant par goût que par devoir, les manœuvres, les exercices, les parades de troupes. François-Joseph Ier a des goûts très militaires.

L'Empereur trouve dans la chasse l'emploi d'une activité extérieure qu'il s'est interdite à son arrivée au pouvoir. Ses premières impressions politiques datent du mouvement de 1848. Il vit alors, de ses propres yeux, les Autrichiens acclamer ceux-là mêmes qu'ils devaient ensuite chasser ou assassiner. Par amour pour son peuple, il fit à la paix publique le sacrifice de tous ses goûts. François-Joseph était né pour gouverner brillamment. Il aimait le faste des cours, l'apparat, les belles armées. Il eût aimé, dans les grandes guerres, conduire en personne les chevauchées avec de superbes états-majors. Les circonstances politiques exigèrent de lui qu'il fût un monarque constitutionnel dans un empire fédéraliste; la défaite vint frapper à coups redoublés son orgueil national.

Alors, avec une facilité qu'on a souvent prise pour de l'indécision, il renonça au pouvoir personnel. Ce

ne fut pas sans tristesse et sans lutte intime. Tout ce qu'il avait entrevu s'écroulait. Au lieu d'être le successeur de Marie-Thérèse, de faire la grande politique traditionnelle, il fallait se contenter d'un rôle effacé dans une monarchie où les ministres sont responsables, devenir une sorte de bureaucrate sans initiative, sans relief. Il accepta simplement, tristement, comme un devoir, comme une discipline. L'Empereur signe depuis cinq heures du matin les pièces qu'on lui soumet; il en discute avec ses ministres, mais sans passion. Il lit quelques journaux, parcourt une *Revue de la Presse* qu'on rédige tous les jours à son usage au bureau de la presse cisleithan et qui le met au courant des exigences de l'opinion publique, dont il a toujours paternellement tenu compte; aussi est-il très populaire, à Vienne comme dans les différentes provinces autrichiennes. L'Empereur se couche tôt, et sa sobriété est proverbiale. Il se contente d'un déjeuner pris en hâte sur le pupitre de son bureau.

Jamais il ne sort des attributions qu'il a acceptées. C'est à la chasse seulement qu'il redevient lui même, libre d'aller à l'aventure selon sa fougue et sa force, employant ses ruses contre l'innocent

gibier, le pourchassant jusqu'à ce qu'il l'ait conquis.

Parfois, dans une occasion, comme celle du couronnement à Pest, sa nature première se retrouve; les Hongrois, si grands seigneurs, si royaux, le peuple si orgueilleux de ses fêtes, virent quelle figure pouvait faire l'empereur François-Joseph.

Bien des contradictions s'ajoutent à des contradictions en Autriche, et l'Empereur en est la victime. Dans les pays voisins de l'Orient, où l'on a besoin de faste, avec les Polonais, les Hongrois, les petits peuples slaves, la ville de Vienne même où l'on adore les fêtes, l'élégance, le luxe, on a vis-à-vis de l'Empereur des exigences qui ne sont point satisfaites. On le voudrait plus personnel, plus agissant, représentant davantage, plus empereur; et, en même temps, ces petits peuples, attachés à la tradition, à leurs coutumes, ayant l'horreur de la centralisation, ne voulant pas être gouvernés uniformément, s'irritent à la moindre pression de l'État. Or, l'État austro-hongrois ne peut être représenté que par l'Empereur, les intérêts divers des provinces n'ayant un lien général qu'à travers la dynastie des Habsbourg; et depuis 1848, surtout depuis 1867, tout pouvoir direct est refusé à celui auquel on de-

mande d'exercer le pouvoir directement. Le système parlementaire est à jamais accepté en Autriche-Hongrie; il n'y a plus de place pour un César. Il faut être logique et savoir gré à François-Joseph de n'avoir pas résisté au courant moderne; mais il faut en même temps admettre qu'il se soit détaché des foules, qu'il vive loin d'elles, qu'il se complaise dans l'isolement de la famille, et qu'il reste ce vague symbole qu'on exige qu'il soit.

L'Empereur actuel ne peut avoir la popularité de Léopold II, de Joseph II, de Marie-Thérèse; il en néglige la recherche et dédaignerait de la cultiver comme François Ier, dont les mots et les actes de compassion se redisaient par tout l'Empire.

François-Joseph est bon; tous ceux qui l'approchent le reconnaissent. Il est charitable, mais il exerce sa charité aussi discrètement qu'il gouverne. Il laisse ignorer à sa main gauche ce que fait sa main droite. Comment espérer que la foule apprécie les bienfaits d'origine inconnue, alors qu'elle est déjà si peu portée à la reconnaissance pour les bienfaiteurs déclarés?

On répète en Autriche qu'il faut s'abstenir de demander quoi que ce soit à l'Empereur par voie de

pétitions. Ce n'est pas lui qui les lit le premier. Mais s'il apprend par hasard le chagrin réel qui vous frappe, le mal qui vous accable, il se fait un plaisir de venir à votre secours.

Les circonstances que nous avons décrites ont détaché François-Joseph de l'intérêt personnel qu'il eût pris à la politique en Autriche, s'il eût gouverné absolument. Les questions militaires ont seules le don de le passionner. Il s'en occupe sans cesse avec la plus grande sollicitude. Monarque scrupuleusement constitutionnel en toutes choses, il a cependant refusé de livrer l'armée aux hasards de la vie parlementaire. On sait que si le parti allemand a perdu le pouvoir il y a cinq ans, c'est surtout parce qu'il avait fait une vive opposition à la loi militaire alors en discussion devant le Parlement, et que l'Empereur voulait voir voter à tout prix. En dehors de ce qui concerne l'armée, François-Joseph n'a d'autre opinion que celle qui domine dans son empire. C'est ce qui explique les tergiversations qui caractérisent son règne.

On l'a connu démocrate et réactionnaire, clérical et libéral, unitaire et fédéraliste. Il a combattu le magyarisme en Hongrie, pour en admettre plus tard

la déification nationale; il a germanisé les Slaves, il slavise maintenant les Germains; il a déclaré inaliénables ses provinces italiennes, et embrassé dans Venise celui qui s'en est emparé. Tous actes d'une abnégation sublime, mais aussi preuves d'un détachement d'esprit bien rare. Il est enfin tel qu'il s'est dépeint lui-même, si le mot au comte Andrassy qu'on lui prête est vrai : « Je suis très heureux que ceux qui ont été condamnés à mort pour trahison contre moi n'aient pas tous été exécutés, parce que plus tard j'ai pu en faire mes premiers ministres. »

DEUXIÈME LETTRE

L'IMPÉRATRICE

Tout le monde connaît le roman qui a conduit la belle princesse de Bavière, de la modeste cour de Possenhofen au trône d'Autriche. Depuis son mariage, l'Impératrice, comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Rien de romanesque n'a été mêlé à sa vie, en Autriche du moins. En Hongrie, on peut dire que la noblesse tout entière adora la belle reine qui lui apparut un jour vêtue du costume hongrois et qui se donna la peine d'apprendre la langue d'Arpad, de Zoltane, et de Touhoutoume. Quoique l'Impératrice n'ait pas de coquetterie, elle fut cependant touchée de ce culte chevaleresque des

grands magnats, si dévoués à Marie-Thérèse et qui devaient donner leur sang pour celle qu'ils adoraient. Dans la démocratique Autriche, princesse et peuple sont restés étrangers l'un à l'autre.

Sauf les courtisans et les invités aux deux bals de la cour, un très petit nombre de personnes à Vienne peuvent se vanter de connaître l'Impératrice. Beaucoup de Viennois ne l'ont jamais vue. Plaignons-les, car Élisabeth de Bavière a été très belle, et l'est encore; son visage à peine effleuré par l'aile du temps, sa taille élégante et souple, ne sont point d'une grand'mère. Elle a, pour demeurer jeune, le secret de Diane de Poitiers qui prétendait qu'à cheval, le matin, le visage reçoit la rosée de ciel, la meilleure des fontaines de Jouvence.

Je crois que le dédain qu'éprouve l'impératrice Élisabeth pour le peuple et pour la popularité prend sa source dans la résignation vis-à-vis des faits accomplis. L'Impératrice se fût très volontiers pliée aux exigences de la couronne, si cette couronne avait gardé ses droits anciens. Attachée aux vieilles traditions de l'étiquette, conservatrice de tous les privilèges impériaux, elle a préservé la cour de l'invasion des idées modernes. Elle eût consenti

volontiers à se faire voir au peuple dans l'apparat des fêtes traditionnelles, si elle avait cru le peuple encore respectueux de ses princes. Mais elle sait que le caractère sacré des usages primitifs a disparu, qu'il n'en reste plus que le spectacle et, chose étrange, cette princesse, qui ne dédaigne pas d'être l'amie des écuyères, a l'horreur de se montrer en représentation.

Cependant le culte catholique prête merveilleusement aux mises en scène. Deux fois par an, la famille impériale et le peuple sont appelés à se trouver en face l'un de l'autre : et la royauté peut se montrer dans tout son éclat aux processions de la Résurrection et de la Fête-Dieu.

Chaque année, les Viennois se réjouissent à l'avance du magnifique spectacle que peut leur offrir la souveraine suivant à pied les processions, accompagnée des dames de la cour, toutes escortées de pages portant la traîne des robes. Mais chaque année, régulièrement, les Viennois apprennent, la veille de la cérémonie, que Sa Majesté l'Impératrice a été prise d'une indisposition subite, ou qu'elle respire l'air de la campagne.

C'est à rendre républicains les bourgeois les plus

conservateurs de l'ancienne résidence impériale, — ces grands enfants qu'on appelle les habitants d'une capitale pardonnant au souverain un crime plus volontiers que la perte d'un spectacle pompeux.

L'Impératrice possède la vertu, rare pour une femme qui partage un trône, de ne se mêler en rien de la politique, qualité plus précieuse encore sous un gouvernement constitutionnel. En revanche, elle aime à régir la cour; l'Empereur n'y voit nul inconvénient, et il laisse à sa femme « à la maison » la même indépendance qu'à ses ministres dans le cabinet.

Les goûts des deux souverains sont du reste en tout semblables : même passion chez tous les deux pour l'isolement, pour la chasse et pour les intrépides chevauchées.

L'impératrice Élisabeth, quoiqu'elle ait commencé à monter à cheval après vingt ans, et peut-être à cause de cela, dirait le comte de Hédouville, est la première amazone d'Autriche et de Hongrie; ajoutons d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, puisque les Anglais l'ont proclamée telle lors des chasses auxquelles elle assista, dans la verte Érin, avant que les Fenians et les Invincibles eussent semé de

la dynamite sur le terrain des « Fox huntings ».

La chasse à courre anglaise est la première chasse du monde. L'équitation y tient la principale place, et l'on s'explique aisément l'admiration qu'y recueillit celle qu'on peut appeler la reine des amazones. Achille lui-même, se dressant sur les bords du Scamandre, ne la démonterait pas.

L'auguste sportslady se contente aujourd'hui de ses chasses de Gödöllö.

J'ai eu le très rare privilège de voir la brillante cavalière au manège impérial de Vienne, et j'ai gardé pour elle un enthousiasme qui n'est pas encore refroidi. L'Impératrice possède à la fois l'art et la science du cheval; art et science difficiles, car ils varient avec chaque cheval. On a dit qu'elle pourrait être la première écuyère du monde; elle rend jalouse Élisa Loisset; ce qu'il faudrait dire plus justement, c'est qu'elle pourrait être le premier professeur d'équitation de son temps.

En médecine, l'Impératrice donne la préférence à l'homéopathie. Elle cultive le massage, système complémentaire des violentes fatigues du cheval. Elle fait des expériences thérapeutiques avec la méthode du comte César Mattei, de Bologne. La

cour suit naturellement son exemple, ce qui procure une nombreuse clientèle au général de cavalerie Fratricsevics, capitaine de la garde hongroise. L'Impératrice ne consulte pas les médecins homéopathes ou mattéistes de profession. « Je ne veux pas blesser le bon docteur Widerhoffer, qui a si bien soigné nos enfants lorsqu'ils étaient petits et qui est un allopathe convaincu », disait-elle un jour à quelqu'un qui s'étonnait de lui voir expédier un télégramme pour demander un conseil médical à un officier supérieur.

TROISIÈME LETTRE

LE PRINCE IMPÉRIAL ET LA PRINCESSE IMPÉRIALE

Le prince impérial d'Autriche est né bien après 1848; il n'a pas souffert des revirements de l'opinion. Comme tout héritier d'un trône, il a les qualités que le peuple désire, qualités différentes de celles de son père, et, naturellement, puisqu'il ne gouverne pas encore, il n'a pas un seul défaut.

Son coup d'essai a été un coup de maître. Son premier discours, prononcé à l'ouverture de l'Exposition d'électricité, et son mot heureux de la « mer de lumière » que l'Autriche devait répandre sur le monde, ont été très goûtés, très applaudis et ont achevé de le rendre très populaire. Depuis, l'ar-

chiduc Rodolphe a parlé plusieurs fois en public, donnant à nouveau la preuve d'un esprit subtil et cultivé.

Il est aussi bon écrivain qu'habile orateur; il a publié deux splendides volumes de voyages, magnifiquement illustrés, sur le cours du Danube et sur l'Orient. Le prince impérial est un peintre fidèle, un sérieux observateur, un écrivain élégant et facile. Il est d'ailleurs l'élève du célèbre naturaliste docteur Brehm, mort récemment. L'entrée de Son Altesse dans la littérature a été fêtée et honorée autant qu'elle devait l'être. Les Universités de Vienne et de Budapest lui ont conféré le grade de docteur.

Très instruit, il recherche la société des lettrés et des érudits. Il a grand plaisir à les réunir autour de lui, à les attirer, à les retenir; il les charme par son esprit, plus encore qu'il ne les honore par sa bienveillance, et il a le noble orgueil de faire louer en lui, par les savants et par les artistes, l'homme d'esprit et de talent plus que le prince. Il est au mieux avec l'opinion publique, qu'il soigne en homme qui l'apprécie à sa juste valeur. Il aime la presse et compte même plusieurs amis qui sont de simples journalistes. Bien que très différent de son père, il a

cependant, comme lui, la passion de la chasse. Il n'a point celle du militarisme, quoiqu'il ait cru devoir combattre, dans un journal militaire, les opinions émises par l'archiduc Jean sur l'éducation du soldat.

L'extrême jeunesse du prince n'a pas eu les douceurs qu'a d'ordinaire la jeunesse des princes. Son éducation a été celle d'un enfant de troupe, aussi réglementée, aussi sévère, aussi étroite. En cela, comme en toute chose ayant trait à la famille, l'Empereur et l'Impératrice se sont trouvés d'accord.

Le premier instituteur de l'archiduc Rodolphe a été le général comte de Gondrecourt, si connu pour sa sévérité. « Il faut que ce garçon soit bien méchant pour que l'on ait besoin de moi, » dit le général, qui se connaissait, lorsqu'il fut improvisé éducateur royal.

Devenu jeune homme, le prince impérial fut tenu à un service régulier dans l'armée. Il connaît à fond les rouages militaires, qu'il a eu le loisir d'étudier. Son instruction, à cet égard, fut tellement sérieuse, que l'Empereur lui confia le commandement réel d'un régiment. Jusque-là les archiducs n'avaient jamais été colonels que de nom. La nature aimable

du prince impérial a plus d'une fois souffert des rudesses du comte de Gondrecourt, et, malgré le respect du devoir nécessaire, qu'il tient de l'Empereur, il eût préféré bien souvent courir librement par le monde ou s'enfermer dans son cabinet d'études, plutôt que de commander cent fois la même manœuvre à ses soldats.

Toutes les grâces de la vie lui sont venues à la fois et semblent dater du moment où l'on plaça auprès de lui le plus charmant des hommes, de tout point l'opposé du comte de Gondrecourt, le comte Charles de Bombelles, aujourd'hui grand maître de la cour du prince impérial.

Issu d'une famille d'émigrés français habitués au faste des règnes de Louis XIV, de Louis XV et du Régent, le comte Charles de Bombelles est fils et petit-fils d'hommes de cour; son père a été l'un des gouverneurs de l'Empereur actuel et de ses frères.

Le comte Charles de Bombelles est né à la cour. Il a été le camarade de jeux des élèves de son père, et a passé sa jeunesse en qualité de chambellan de l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Il a suivi, accompagné, assisté, au Mexique, le malheureux Maximilien; après le dénouement, le comte est revenu

à Vienne, où il a été attaché au service personnel de l'archiduc François-Charles, père de l'empereur du Mexique et de l'empereur d'Autriche.

Tout autre que le comte Charles de Bombelles eût perdu, dans une aussi sanglante aventure, la grâce de son esprit, la belle humeur de son caractère ; sa nature encore française l'a sauvé. Comme on ne peut l'accuser d'indifférence, il faut lui reconnaître de la force. S'il a été choisi, après son retour, dans le but d'apprendre à son élève les terribles épreuves de la vie, ce fut le contraire qui advint. Il voulut distraire le jeune prince, élevé trop militairement, trop sévèrement. Il encouragea son goût pour les lettres, le développa en ce sens, réétudia, travailla avec lui. Causeur charmant, il fit du prince un charmant causeur. Musicien, il en fit un musicien, et le prépara ainsi à goûter le talent exceptionnel de sa fiancée.

La maison du prince impérial était donc, grâce au comte Charles de Bombelles, toute prête à recevoir la plus jeune, la plus jolie, la plus accomplie des princesses. Le charme d'un palais, comme celui d'une chaumière, est la beauté ; sa plus grande richesse est la grâce d'une femme adorable.

On aime à parler de l'archiduchesse Stéphanie, car on n'en peut dire que du bien. Elle est à l'Impératrice ce que le prince impérial est à l'Empereur.

Rieuse, causeuse, enjouée, fraîche de corps et d'âme, elle incarne en elle la jeunesse enchanteresse et sait gagner tous les cœurs. Je l'avais connue tout enfant à Bruxelles; quand je la revis à Vienne, elle se souvint de moi, et pour bannir entre nous toute froide étiquette : « Mon cher comte, me dit-elle en riant, vous serez aussi aimable pour mes enfants que vous l'avez été pour moi. » L'archiduchesse adore les enfants, et les traits abondent de l'intérêt qu'elle prend même à ceux qu'elle rencontre dans la rue.

La princesse impériale est bonne musicienne, qualité jadis cultivée dans la maison d'Autriche; l'empereur François II et ses frères Antoine et Rodolphe étaient d'excellents instrumentistes. En ce temps-là, le colonel Kutschera, devenu aide de camp général de l'Empereur, par sa parenté avec son valet de chambre Jellinek, était l'homme le plus influent de l'Autriche; il appuya sa puissance, pendant de longues années, sur son talent de vio-

loniste et de membre du quatuor dont faisait partie François II. Aujourd'hui, si le génie de la musique veut rentrer dans le *burg* de Vienne, c'est au piano de l'archiduchesse Stéphanie qu'il viendra s'asseoir.

QUATRIÈME LETTRE

LA FAMILLE IMPÉRIALE

Je me suis souvent demandé, en observant la cour d'Autriche, dans quelle mesure les traditions d'étiquette, le dédain de l'opinion qu'on y professe depuis la révolution de 1848, avaient été fatals au malheureux archiduc Ferdinand-Maximilien, jeté dans un pays démocratique et qui paya de sa vie, à Queretaro, l'ambition d'une couronne. L'empereur du Mexique était l'aîné des frères de l'Empereur.

Le second est l'archiduc Charles-Louis. Homme du XVIIe siècle, grand seigneur s'il en fut, homme d'esprit, fier de la fierté d'un gentilhomme, généreux, il est le plus charitable des princes de la

maison d'Autriche. Croyant, fidèle et dévoué à l'Église comme l'étaient les archiducs au temps de la contre-réforme, il n'a pas les petitesses de cœur qui placent le culte au-dessus de la religion. Président ordinaire de toutes les sociétés de bienfaisance, il ne dédaigne pas de présider les œuvres de progrès et accepte volontiers d'être à la tête de toutes les expositions.

Depuis qu'il s'est retiré du gouvernement du Tyrol et de la Galicie, il ne s'occupe plus des affaires publiques. Sa femme, en troisièmes noces, est la brillante princesse Marie-Thérèse, de cette maison de Portugal qui réside à Heubach-sur-le-Mein, depuis que son chef, don Miguel, a été banni de sa patrie pour avoir tenté de ravir la couronne royale à doña Maria da Gloria, sa nièce.

L'archiduchesse Marie-Thérèse est aussi intrépide amazone que l'Impératrice. Elle a fait le plus grand tour de force qu'on puisse citer d'une femme de notre temps : la course de Reichenau à Guns, sans s'arrêter, 2 à 300 kilomètres, aller et retour.

A ce propos, un officier de cavalerie, célibataire, disant à l'Empereur qu'il ne comprenait pas comment l'archiduc Charles-Louis avait pu permettre

une telle imprudence, François-Joseph répondit : « Vous vous étonnez que mon frère ait permis cette escapade? vous connaissez bien peu les femmes si vous croyez qu'elles demandent la permission. »

Le troisième frère de l'Empereur est l'archiduc Louis-Victor. Il est aussi du xviie siècle; mais si l'on peut dire que l'archiduc Charles-Louis appartient au grand siècle par les hommes, et qu'il a quelque chose du caractère des héros de Corneille, on peut dire aussi que l'archiduc Louis-Victor appartient au siècle où fleurit l'hôtel de Rambouillet. C'est un Céladon. Il est le roi du madrigal, le prince de la danse; il n'a que des goûts charmants et ne voyage qu'au pays du Tendre; Mlle de Scudéri l'eût chanté.

Aucun prince de la famille impériale ne s'occupe des femmes autant que lui, ne mène une vie aussi élégante et aussi facile. Il n'est pas à Vienne une dame de la société qni ne reçoive quelques marques de ses attentions aux anniversaires de sa naissance.

L'archiduc Louis-Victor est la grâce en personne; il a l'esprit un peu futile, un peu précieux, et point de vice, mais seulement d'aimables défauts. Les occupations qu'il accepte n'ont rien qui l'attristent;

si on lui parlait d'affaires sérieuses et s'il disait : « A demain! » cela voudrait dire : « A jamais! »

En dehors des membres de la famille impériale que je viens de vous esquisser, la maison de Habsbourg-Lorraine ne compte pas moins de soixante-six archiducs et archiduchesses. Je défie un diplomate, qui ne peut, quel qu'il soit, vivre dans leur intimité, de les connaître tous par leurs noms. J'ai appris les archiducs et les archiduchesses un à un, je les ai répétés, j'ai recommencé mes expériences, et je ne suis jamais parvenu, dans mes plus beaux efforts de mémoire, qu'à m'en rappeler quarante-cinq, ce qui est déjà un joli chiffre et m'eût infailliblement conduit à la connaissance complète des soixante-six archiducs et archiduchesses, si je m'étais toujours souvenu des mêmes noms pour les mettre sur les mêmes visages.

Vous admettrez donc que je vous parle seulement des plus remarquables.

La personnalité féminine la plus en vue, dans cette société exclusive entre toutes les sociétés, dans cette aristocratie de l'aristocratie, c'est l'archiduchesse Élisabeth. Elle seule a un salon et cause. Elle réunit assez souvent les membres de la

famille impériale, auxquels viennent se joindre les autres princes de sang royal qui séjournent à Vienne.

L'archiduchesse Élisabeth, fille de Habsbourg-Lorraine elle-même, rappelle beaucoup Marie-Thérèse. Elle a été merveilleusement belle et est encore très séduisante. Aucune princesse de la famille n'a plus grand air; c'est d'elle surtout qu'on peut dire qu'elle a un port de reine. Elle a été très aimée et très admirée par ses deux maris, tous deux archiducs d'Autriche. Elle a, dans les relations, malgré le fonds d'orgueil et de hauteur des Habsbourg, un fonds de bienveillance, comme toutes les femmes très belles qui n'ont pas dédaigné les murmures flatteurs de la foule. Sa voix est charmante, son sourire un peu mélancolique. Elle aime le monde et les fêtes intimes; sa personne a tant de charme, son esprit tant d'attraits, qu'on se groupe autour d'elle, et que, quoique veuve, elle n'est pas isolée. C'est la seule archiduchesse qui sache et puisse réunir, grouper et distraire les membres de la famille impériale. Elle est la mère de la reine d'Espagne et de l'héritier du duché de Teschen.

Parmi les princes qui fréquentent le salon de l'archiduchesse Élisabeth, le plus important et le

plus illustre, assurément, est son beau-frère l'archiduc Albert, fils du fameux archiduc Charles qui combattit si vaillamment Napoléon Ier. L'archiduc Albert a hérité des goûts et des talents militaires de son père; il est soldat dans l'âme, rien ne l'intéresse que l'armée et ce qui s'y rapporte. On ne peut avoir avec lui de longues conversations que sur des sujets militaires, et la politique d'un pays ne l'occupe que dans les considérations qui ont trait à ses défaites ou à ses victoires. Malgré ses cheveux blancs, il est aussi infatigable qu'en sa verte jeunesse; grâce à son petit-neveu l'Empereur, qui sait apprécier la passion des armes, puisqu'il la partage, l'archiduc Albert s'occupe encore de l'armée, dont il est l'inspecteur général, charge créée tout exprès pour lui. Il n'est pas de ces princes qui aiment seulement les beaux chevaux, les brillants officiers, les plumets au vent, les sonneries, la parade, et qui jouent au soldat. C'est un vrai militaire qui continue son service en temps de paix. C'est un héros qui a fait ses campagnes; la victoire n'est pas venue à lui comme elle vient parfois aux princes; il l'a cherchée, voulue et conquise; il a commandé les armées en général qui doit vaincre. C'est un straté-

giste et un clairvoyant. Avec cela, très actif et très pratique. Quand il n'est pas aux manœuvres, il visite les casernes, poussant la minutie du service jusqu'à monter à cheval à quatre heures du matin en plein hiver, pour aller surveiller, à la gare, l'arrivée de troupes d'infanterie. Très sévère pour lui-même, il l'est aussi pour les autres. Son abnégation, son dévouement à l'Empire et à l'Empereur vont jusqu'au sacrifice de sa personne; mais ce qui m'a toujours le plus touché, dans l'archiduc Albert, et m'a fait son admirateur, c'est sa modestie. Elle a un je ne sais quoi de crâne et de sincère qui émeut parfois. Le plus petit lieutenant de l'armée autrichienne doit mesurer sa valeur plus complaisamment que l'archiduc Albert ne mesure la sienne.

Lorsqu'il fut nommé général de division, il n'en voulut recevoir aucune félicitation, disant : « J'y vois un malheur pour l'État et pour moi, parce que je me sens capable de commander une brigade, mais non une troupe plus nombreuse. » De même, on le vit attristé lorsqu'il apprit, après la bataille de Novare, que le chapitre de l'Ordre militaire de Marie-Thérèse lui avait conféré d'emblée la croix de commandeur de l'Ordre : « J'aurais été fier de la

croix de chevalier, dit-il, parce que je crois l'avoir gagnée ; tandis qu'en me nommant commandeur, ce n'est pas l'officier mais bien l'archiduc qu'on récompense au delà de son mérite. »

Aujourd'hui l'archiduc Albert possède, avec le plus haut grade de l'armée, la distinction la plus marquée : la grand'croix de Marie-Thérèse en brillants, pour la victoire de Custozza.

Si le prince est modeste comme soldat, il ne l'est point comme archiduc, et la contradiction surprend parfois ceux qui y sont peu préparés. J'ai assisté à une scène que je ne puis vous raconter que de vive voix, — car il s'agit d'un officier supérieur allemand, — où celui-ci fut guéri pour longtemps d'avoir eu de la « rondeur militaire » avec l'oncle de l'Empereur.

On raconte que l'archiduc Albert, voulant un jour se donner le plaisir, que recherchent les grands seigneurs, de vivre de la vie du simple bourgeois, entreprit un voyage, seul, dans le plus strict incognito. Au premier repas de la première table d'hôte, la familiarité de ses voisins choqua si fortement le prince, qu'il se découvrit sur l'heure. Les dieux de l'Olympe, lorsqu'ils descendaient sur terre, s'as-

seyaient parfois à la table des bergers, mais jamais à celle des petits fonctionnaires ou des voyageurs de commerce.

Il m'a été conté, à la cour, que semblable aventure est arrivée à Paris à l'archiduc héritier et à l'impératrice Élisabeth. Le prince, qui avait alors seize ans, voulut visiter en bourgeois les cafés de la capitale, et l'Impératrice faire une course en omnibus, plaisirs permis s'il en fut, mais inaccessibles à de si augustes promeneurs dans la ville de Vienne. Le jeune archiduc, inconsciemment, ne put s'empêcher de marcher en avant des personnes âgées de sa suite, ni renoncer à toute marque de respect de leur part; l'Impératrice crut indigne d'elle de ne pas verser sa bourse dans les mains du conducteur de la voiture; — ce qui les empêcha de passer inaperçus et de jouir de leur incognito.

Le vainqueur de Custozza, longtemps ami de la France, croyant à l'armée française avant ses désastres, a souhaité plus d'une fois son relèvement et l'a dit avec courage. J'ai assisté, à la cour du roi Léopold de Belgique, à un dîner où se trouvaient des princes français et où l'archiduc Albert tint sur la France et sur sa défaite un discours ému qui amena

dès larmes dans les yeux du duc d'Aumale. Quelle faute la France a-t-elle commise pour s'aliéner une aussi précieuse sympathie? Dans mes dernières conversations avec le prince, il me parla de Paris, de la réception faite au roi d'Espagne, avec une hauteur amère : « On ne demande pas à des républicains de nous dresser des arcs de triomphe, me dit-il; mais ils pourraient au moins s'efforcer de comprendre certaines exigences de nos situations. » Je répondis plus vaillamment que respectueusement : « Votre Altesse ne doit voir là qu'un excès de patriotisme »; et je me crois en disgrâce depuis lors auprès du prince que j'honore le plus. C'est la faute de ces maudits Parisiens.

L'archiduc Albert n'est pas seulement, par sa situation, le premier militaire de l'Autriche après l'Empereur; il est aussi l'un des plus grands propriétaires et des plus grands industriels de l'empire. Outre le duché de Teschen, dont son père hérita du dernier prince de Saxe-Teschen, il possède d'immenses terres en Galicie, en Hongrie, etc. Les fameux vignobles de Villany lui appartiennent. Le duché de Teschen fut légué au brillant archiduc Charles, père de l'archiduc Albert, par le duc Albert de Saxe-

Teschen, gendre de Marie-Thérèse, comme récompense de sa ténacité à lutter contre Napoléon Ier.

Pareille bonne fortune n'est pas rare dans la maison d'Autriche; le vieux dicton du moyen âge : « *Bella gerant alii, tu felix Austria nube* » a toujours été une réalité.

L'héritage le plus extraordinaire est venu aux Habsbourg-Lorraine lors de l'extinction, en 1806, de l'ancien empire germanique, dont la succession ne fut liquidée qu'en 1814 et 1815. Les derniers empereurs, tous Autrichiens, avaient conclu, pour ainsi dire, un mariage spirituel avec l'Ordre Teutonique en n'appelant jamais à la grande maîtrise, dépendante de l'Empire, d'autres personnes que leurs proches parents. L'empire germanique supprimé, les empereurs d'Autriche demandèrent au congrès de Vienne que la grande maîtrise et toute la fortune de l'Ordre restassent une dépendance de l'Autriche, ce qui fut accepté par le concert européen. Depuis lors, c'est toujours un archiduc d'Autriche qui porte le titre et la croix de grand maître. S'il a l'avantage de toucher 750,000 livres de rentes, il a l'ennui, au cas où il songerait à se marier, d'être obligé de renoncer au mariage, parce qu'un che-

valier de l'Ordre Teutonique est censé être prêtre.

Le prince de la famille impériale qui, depuis plus de vingt-cinq ans déjà, touche les revenus de l'Ordre, est l'archiduc Guillaume, le seul survivant des trois frères de l'archiduc Albert; il ajoute à son titre de grand maître celui de commandant en chef de l'artillerie de l'armée. Quoique célibataire obligé, il n'est point l'ennemi des femmes. La règle de l'Ordre Teutonique ne lui impose d'ailleurs que d'être : « *castus tanquam posse* ». Ce prince est le seul des membres de sa famille, avec l'archiduc Louis-Victor, qui ait des manières galantes et recherche ce qu'on appelle une aventure. Les autres archiducs n'ont rien des façons de Louis XIV ou de Louis XV; ils sont encore moins Régence. Les princes, à Vienne, ne conçoivent l'amour que lorsqu'il oblige à peu et n'entraîne à rien. Leur nombre est si grand et leurs goûts si semblables, qu'ils sont arrivés à tarifer le maximum de leurs dépenses en amour, lequel ne dépasse pas 25,000 francs par an. A ce prix-là et dans ces conditions, vous comprenez qu'il n'y a point matière à indiscrétion, ni sujet de folies. C'est ce qu'on appelle « le ménage en ville », c'est-à-dire la chose la plus bourgeoise et la plus ennuyeuse du

monde. Je vous le confesse franchement, mon jeune ami, ce qui fait que la cour d'Autriche a toujours eu pour moi moins d'attraits que la cour de Russie, c'est qu'elle a, malgré sa hauteur aristocratique, des vertus bourgeoises. Je vous demande un peu ce qui peut alimenter le caquetage des cours, sinon les chroniques galantes? Aussi n'ai-je à vous conter qu'une expédition amoureuse, mais assez plaisante dont le héros est le grand maître de l'Ordre Teutonique.

Le concierge d'une maison qui « par hasard » se trouvait être curieux, comme on dirait ironiquement à Paris, ayant vu, certain soir, un coupé élégant stationner à sa porte jusqu'à une heure avancée de la nuit, s'informa auprès du cocher, lequel, tout fier de conduire un auguste personnage, dévoila au concierge, sous le sceau du secret, l'incognito de son maître. Le concierge crut devenir fou d'orgueil. « Quel honneur pour notre maison! » s'écria le féal sujet de Sa Majesté Impériale et Royale. Cet honneur lui parut si lourd à porter que, pour ne pas en être écrasé, il éveilla, les uns après les autres, les locataires de la maison et leur fit partager sa fierté. Lorsque l'hôte illustre sortit de l'appartement

où il avait été retenu, le grand maître de l'Ordre Teutonique fut obligé de traverser une double haie d'hommes et de femmes, bougies à la main, inclinés jusqu'à terre, qui louèrent Son Altesse et l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture.

Dans les antichambres de ce prince galant règne un serviteur dévoué, favori de la fortune, ayant fourni l'une de ces carrières comme il ne s'en fait qu'en Autriche. C'est le grand maître de la cour de l'archiduc, jadis le lieutenant d'artillerie Koblitz, aujourd'hui le général de division chevalier Koblitz de Willmburg. Recommandé au prince par un fameux médecin, qui soignait en son temps les grands seigneurs et les petites actrices, il est arrivé du grade de lieutenant à celui de général, sans quitter son même fauteuil, sans sortir de ses mêmes fonctions.

Les grands maîtres sont, dans les cours, des personnages si importants, que nous nous reprocherions et que nous serions coupables de laisser dans l'oubli les grands maîtres des archiducs dont nous avons parlé.

Le grand maître de l'archiduc Charles est le comte Ladislas Péjacsevich. Affable, léger, d'une intelligence moyenne, sans prétention d'ailleurs au génie, on peut

le résumer par un mot qui le peint tout entier : c'est un « bon garçon ».

La cour de l'archiduc Louis est dirigée par le baron François de Wimpffen. Celui-là, sous des apparences rudes, avec des façons militaires, est le courtisan le plus souple du monde. Jamais il ne cède sur ses opinions qu'à ceux qui sont au pouvoir; et il a une manière brusque de mettre son jugement d'accord avec celui des hommes en place, qui flatte ces derniers et leur laisse le désir d'aider le baron dans l'avancement de sa carrière.

L'archiduc Albert a pour grand maître le baron Eugène Piret de Bihain, autrefois le « bel Eugène ». Très occupé des dames, il n'a pu trouver le temps de se marier, quoiqu'il prétende l'avoir toujours désiré et n'être pas du tout un célibataire endurci; il est célèbre pour sa longue fidélité à l'une des grandes dames les plus recherchées de la haute société viennoise. Mais il y a un demi-siècle de cela!

Tous les grands maîtres de la cour des archiducs sont des courtisans, et pour la plupart très bien choisis; mais ce qu'il y a d'original dans leur situation, c'est qu'ils occupent des grades élevés dans

l'armée : ces grades, ils les obtiennent dans l'étonnante carrière militaire, essentiellement autrichienne, que l'on peut entièrement parcourir sans avoir jamais été soldat. Ce sont de ces généraux dont Napoléon Ier disait, un jour qu'on lui annonçait le général comte Esterhazy : « Je n'ai jamais entendu ce nom à l'armée. »

Un autre mot de Napoléon Ier, ou du prince de Ligne, sur un descendant du fameux Montecuculli : « Il traîne un grand nom ! » s'applique au général grand maître de la cour de l'archiduc Frédéric. Le comte Henri de Herberstein traîne le grand nom du célèbre ambassadeur du prince Maximilien Ier auprès d'Ivan le Terrible.

Le comte Henri de Herberstein est un de ces hommes, nombreux en Autriche, qui arrivent aux plus hauts grades sans qu'on puisse admettre qu'ils eussent été capables de conquérir les plus modestes. Les naïfs supposent que, si des positions exceptionnelles leur sont confiées, c'est qu'ils n'avaient aucune aptitude pour une position ordinaire.

Je viens de nommer l'archiduc Frédéric. Avec lui je touche à la nouvelle couche de la maison d'Autriche, aux princes de l'avenir. Aussi ai-je peu de

chose à dire du caractère de ces altesses impériales, caractère encore trop effacé, qu'aucune action personnelle n'a mis en relief et que je vous esquisserai à peine.

L'archiduc Frédéric est fils de feu l'archiduc Charles-Ferdinand et de l'archiduchesse Élisabeth, mère de la reine Christine; il a un mérite transcendant, acquis sans effort, celui d'héritier de l'immense fortune de son oncle, l'archiduc Albert. Marié à une princesse de Croÿ, il commande une brigade d'infanterie à Presbourg. Son frère, l'archiduc Charles-Étienne, se prépare, comme lieutenant de vaisseau, au commandement en chef de la marine. Un troisième frère, l'archiduc Eugène, appartient à la cavalerie.

Les deux premiers de ces jeunes princes me paraissent pleins d'orgueil, non seulement dans le fond comme la plupart de leurs devanciers, mais dans la forme. Les archiducs des générations précédentes, quoique très dédaigneux pour tout ce qui n'est pas prince du sang, ont, en général, ce qu'on appelle dans les cours des manières « affables et gracieuses ». Je n'ai jamais eu qu'à me louer des archiducs jusqu'à la génération dont je parle, étant moi-même

arrière-petit-fils des grands princes de Russie. J'augure mal de l'archiduc Frédéric et de l'archiduc Charles-Étienne; ils eurent avec moi un ton protecteur, que je n'ai subi qu'en me rappelant ma situation officielle et cela m'a fait dire d'eux ce mot qui les a blessés et qu'ils méritent : « Ce sont des princes, je suis forcé d'en convenir, mais ce ne sont pas des grands seigneurs. » Peut-être ne faut-il pas désespérer du troisième fils de l'archiduchesse Élisabeth, l'archiduc Eugène, le musicien de la cour. Élève du célèbre baron Victor de Rokitansky, autrefois professeur de chant au Conservatoire de musique de Vienne, le prince est devenu un bon chanteur; il excelle à organiser des concerts dont il est le principal attrait. Bien entendu, ces concerts ne sont pas publics. L'Autriche ne ressemble pas à l'Angleterre, où l'on a vu le deuxième fils de la reine Victoria jouer du violon à Albert-Hall. L'Impératrice n'admettrait pas qu'un prince de la famille impériale dérogeât à ce point. C'est devant un parterre d'archiducs, d'archiduchesses et de hauts fonctionnaires du palais, que le jeune baryton princier se fait entendre avec les musiciens intimes de la cour.

L'archiduc Joseph, cousin au second degré de l'empereur actuel, est l'intendant de la maison d'Autriche en Hongrie; sa nature affable et sympathique lui donne les qualités nécessaires pour un pareil emploi. C'est à lui qu'appartient l'île de Sainte-Marguerite, sur le Danube; île merveilleuse, dessinée et entretenue avec un art qui fait grand honneur au goût du prince. Il commande l'armée territoriale hongroise, les honveds, et réside à Budapest; sa femme, la belle princesse de Saxe-Cobourg, est une petite-fille du roi Louis-Philippe.

L'archiduc Rénier, parent au même degré que l'archiduc Joseph, est fils d'un autre frère de l'empereur Ferdinand. Il a été jadis premier ministre; ses idées libérales l'ont fait tomber du pouvoir. Il commande aujourd'hui l'armée territoriale autrichienne. Il est aussi président de l'Académie des sciences. C'est un homme d'une haute intelligence, très instruit, d'un jugement ferme et droit, prévoyant les événements, et dont la conversation est l'une de celles dont j'ai toujours, à Vienne, tiré le plus de profit. Son visage a la noblesse calme et douce de l'homme sûr de soi. L'archiduc Rénier mène une vie fort retirée, tout à fait bourgeoise,

avec l'archiduchesse Marie, sœur de l'archiduc Albert, femme d'une distinction rare sous les formes les plus simples et les plus modestes.

Un autre ménage, plus bourgeois encore mais par des motifs différents, est celui de l'archiduc Henri, frère du précédent. Ce prince ressentit pour une simple roturière, mademoiselle Léopoldine Hofmann, ancienne pensionnaire de l'Opéra impérial, une passion telle, que, malgré l'intervention de tous les princes de sa famille et leurs conseils, il l'épousa. Après ce mariage, ses grades dans l'armée lui furent enlevés et on le bannit de la cour impériale.

Mais les colères royales sont parfois de courte durée. L'archiduc Henri a pu rentrer en possession de ses grades et obtenir même, pour sa femme morganatique, le titre de baronne de Weideck. Archiduc et baronne vivent retirés à Botzen, jolie ville du Tyrol méridional.

La branche de Toscane ne saurait être passée sous silence. Je vous la ferai connaître « à vol d'oiseau », comme on dit en France. Elle est représentée par quatre frères.

L'aîné, l'archiduc Ferdinand, serait encore au-

jourd'hui grand-duc de Toscane, si les événements qui ont suivi la campagne de 1859 n'avaient amené la réunion de Florence aux États du roi de Piémont.

Le second est l'archiduc Charles-Salvator, charmant homme, très populaire à Baden où il passe l'été; je l'ai vu souvent monter en omnibus ou en tramway et ne pas dédaigner de s'entretenir avec ses compagnons de route.

L'archiduc Louis-Salvator, voyageur et littérateur, est l'auteur d'un beau volume sur les îles Baléares, qui n'est pas sans agrément.

Le quatrième et le dernier des frères est l'archiduc Jean. Homme d'esprit, de beaucoup d'esprit même, il le dépense sans compter, et quelquefois le sème ou le jette à tort et à travers. Si ses traits tombent par la pointe, gare à ceux qui les reçoivent. Rien ne l'émeut et ne l'arrête : ni le souci de blesser les gens, ni la critique, ni même la crainte d'irriter l'Empereur, qui est loin d'applaudir aux allures d'homme moderne que l'archiduc affiche au milieu de la famille.

L'ambassadeur d'Angleterre et moi nous assistâmes un jour à la scène la plus amusante du monde entre

un courtisan et le prince Jean. Le courtisan, pour se rendre agréable, déplorait la perte de la Toscane : « Je ne suis pas du tout de votre avis, répliqua l'archiduc; les Toscans sont Italiens, les Italiens aspiraient à l'unité, et l'existence du grand-duché était un obstacle à cette unité; il fallait donc bien que le duché vînt à disparaître. Les peuples ne sont pas faits pour les princes. » Cette manière de voir — ou de parler — peut paraître naturelle en France, en Amérique ou en Suisse; dans la bouche d'un prince, à Vienne, ce fut un scandale.

L'archiduc Jean a écrit une brochure très vive contre la Prusse. Dans cette brochure, il prend à partie la direction générale de l'artillerie autrichienne, arme à laquelle il appartient. De là une première disgrâce, renvoi dans une garnison de province. Tout récemment, le prince a fait, au club militaire de Vienne, une conférence pleine de critiques sur l'éducation du soldat en Autriche. Ses idées ont à ce point irrité le prince héritier, qu'on ne peut accuser de détester le progrès et de ne pas rechercher les améliorations possibles dans l'armée, qu'il crut devoir répondre dans un journal militaire,

sous un pseudonyme. Le secret de l'anonymat ne fut pas gardé, naturellement, et il s'ensuivit entre les deux cousins une polémique un peu amère.

L'archiduc Jean, qui cultive tous les genres, a composé pour l'Opéra-Impérial et fait représenter un ballet qui ne restera pas au répertoire. De plus, il a étudié, en compagnie d'un médium, le spiritisme, et tranché, en une brochure de quelques pages, cette question qui a le don d'irriter les savants. Il ne s'est pas privé d'attaquer rudement la personne de ses adversaires, combat facile où il devait rester maître du terrain, car toute réponse à un archiduc est interdite, le code autrichien ne plaisantant pas sur « les offenses adressées à des membres de la famille impériale ».

L'archiduc Jean a ses partisans. Son esprit agressif et sa nature remuante ne déplaisent pas à la masse des Viennois. On dit de lui, à la cour, « qu'il veut devenir baron », ce qu'on dit des gens qui, voulant obtenir le titre de baron, s'agitent pour faire croire à leurs talents.

Vous qui rêvez beaucoup, mon jeune ami, vous allez rêver, j'en suis certain, que vous êtes enfermé dans une ronde d'archiducs et d'archiduchesses. Ce

que je vous en ai fait connaître vous suffira pour votre séjour à Vienne. Du reste, vous rencontrerez peu les altesses, et seulement dans les grandes occasions : un bal ou une soirée officielle. Vous verrez les uns se tenir à la porte d'un salon dont ils obstruent l'entrée, puisque l'étiquette ne permet pas de passer devant eux; s'ils sont jeunes et s'ils dansent, les autres vont droit à une danseuse, s'emparent d'elle au commencement d'une valse ou d'un quadrille, sans souci du droit des premiers inscrits. « Un sujet » ne songe point à manifester son étonnement de ce sans-gêne princier; de même « la sujette » doit s'incliner devant « l'ordre » dont « l'honore » le prince, de valser avec lui.

Les seize enfants de Marie-Thérèse, les dix-sept enfants de Léopold II et leurs descendants, ont envahi la cour, pris la place de la haute société dans l'État, et détiennent les premiers emplois de l'armée, qui, naturellement, leur sont réservés quand ils ont la fantaisie de les occuper.

CINQUIÈME LETTRE

LA COUR

Lorsqu'on parle d'une cour impériale, on a dans l'esprit une figure principale autour de laquelle se groupe et s'agite, du lever au coucher du souverain, la foule des courtisans. Il est difficile de se figurer une cour entièrement séparée de l'empereur et n'ayant que de très rares rencontres avec lui; c'est à peu près ce qui se passe en Autriche.

L'Empereur vit assez isolé. Nous avons dit qu'il se plaisait surtout à la chasse. Lorsqu'il est à Vienne, il travaille dès cinq heures du matin avec son secrétaire et se consacre entièrement aux affaires. Dans la journée, il donne des audiences; il a

des conférences jusqu'à quatre heures, heure qui est presque toujours celle de son dîner.

Une anecdote, toute nouvelle, vous montrera quelles sont la bonne grâce de l'Empereur et sa simplicité.

Ayant un travail urgent à terminer, il se fit servir à dîner sur son bureau. Dans la pièce à côté, son aide de camp dînait en même temps. Après le repas, l'Empereur ouvre la porte et lui dit :

— Vous pouvez partir, je travaillerai seul. Que pensez-vous de cette nourriture qu'on vient de nous servir?

— Je conviens avec Votre Majesté que le dîner n'était pas de premier choix, répliqua l'aide de camp.

L'Empereur dit alors :

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, d'avoir mal dîné? Vous pouvez vous dédommager dans un bon hôtel; tandis que moi, je suis condamné à me contenter de cette nourriture de chien; car il m'est interdit d'aller où vont les autres.

Son labeur terminé, l'Empereur est seul et il réfléchit; parfois des scrupules l'assaillent sur les questions complexes qui l'ont occupé le jour. Si

quelqu'un, le lendemain, vient faire écho à ses doutes, alors, sans le moindre entêtement, il modifie ce qui avait pu être sa résolution première. C'est cet état d'esprit tendu vers le mieux, dans un caractère chevaleresque, qui a quelquefois fait passer l'empereur François-Joseph pour un esprit hésitant.

L'Empereur n'a pas toujours vécu aussi retiré. Il a eu un culte pour l'archiduchesse Élisabeth, sœur aînée de la reine des Belges, affection pure qui occupait sa pensée intime, la reposait et la charmait, au milieu des soucis du pouvoir.

François-Joseph a eu aussi un véritable ami, l'archiduc Rénier, qui osait lui dire la vérité et ce qu'il croyait la justice. Depuis, l'archiduc s'est éloigné, sans avoir perdu l'estime de l'Empereur; il a compris qu'il ne pouvait lutter contre d'autres influences et que, par sa façon de voir, différente de celle de l'entourage politique du chef de l'État, au lieu d'éclairer l'Empereur, il ajoutait parfois à ses difficultés.

Lorsque François-Joseph est arraché à sa solitude ou aux travaux du pouvoir par les charges de la majesté impériale, il assiste, lassé, et quelquefois absent par la pensée, à des cérémonies toutes de

forme, qui n'exigent d'ailleurs que sa présence en corps et point en esprit.

Tout ce qui concerne la cour est du domaine du premier grand maître, le prince Constantin de Hohenlohe-Schillingsfürst. On a dit souvent, à propos de lui, que la fortune est aveugle ; sans quoi elle ne l'eût pas choisi pour son favori, car il n'est rien moins que beau à voir. Quoique véritable grand seigneur par sa naissance et ses manières, le prince ne m'a jamais été sympathique. C'est ce que j'appelle un ambitieux à froid ; il calcule et raisonne sur chacun de ses actes présents et futurs, incapable qu'il est de se laisser jamais entraîner par un sentiment ou par une ardeur, ni attirer par un attrait. Sa personnalité l'occupe si uniquement, qu'il se dispense de toute bienveillance envers son prochain, comme étant inutile. Il y a quelque chose d'étroit et de mesquin dans cet homme prudent et rusé, qui a fait sa carrière d'après un plan bien étudié et judicieusement arrêté à un âge où les petits garçons ne pensent qu'à leurs études et à leurs jeux : « J'irai en Autriche, dit un jour le jeune collégien de Stuttgard, en Autriche où il y a un jeune empereur; je m'efforcerai de lui plaire, je devien-

drai son aide de camp, j'épouserai une femme riche, et ainsi ferai-je en sorte de parvenir à la plus haute situation possible. » Le plan a été religieusement exécuté et la réussite complète.

Entré comme lieutenant dans l'armée autrichienne, le prince Constantin de Hohenlohe n'a pas quitté la personne de l'Empereur depuis le grade de capitaine. Il est aujourd'hui général de division, chevalier de la Toison d'Or, et plie sous le poids de tous les honneurs que peuvent conférer les monarques; c'est un des hommes les plus puissants et les plus influents de l'Autriche.

La femme « riche » qu'il rêvait, et qu'il a épousée, est une princesse de Sayn-Wittgenstein, dont le père a acquis, au service de la Russie, de grandes propriétés en Volhynie. Sa mère, la princesse de Sayn-Vittgenstein, née princesse Caroline Iwanovska, est connue surtout comme amie de l'abbé Liszt, l'immortel pianiste, le compositeur de génie, pour qui elle a professé une admiration sur laquelle on raconte beaucoup d'histoires. La princesse de Hohenlohe aurait pu se dispenser d'être millionnaire, car elle a toutes les qualités du monde : elle est belle et charmante à la fois; aimable et spiri-

tuelle, elle est recherchée pour sa grâce et pour ses talents, et c'est l'une des femmes les mieux vues de la haute société viennoise; sa supériorité en toutes choses est telle, que nul ne s'avise de la discuter. On l'admire et on l'aime; et je confesse que mon antipathie pour le prince vient peut-être de ma jalousie de son bonheur, ou de la pensée qu'il n'a point assez de chaleur de cœur pour être digne d'une si noble compagne.

La princesse de Hohenlohe est, en outre, une incomparable maîtresse de maison; elle reçoit d'une façon parfaite dans son charmant petit palais du Augarten, et nulle autre grande dame à Vienne ne sait dépenser dans une fête plus de goût, plus d'art, plus de vrai luxe sans apparat; aussi ses réceptions ont-elles un caractère de grandeur simple qu'on ne trouve que chez elle.

Un homme d'État, d'infiniment d'esprit, me disait un jour du prince de Hohenlohe et de ses frères : « Il faut avouer que ces messieurs de Hohenlohe ont fort bien réussi ; l'un fait les affaires de la famille à la cour d'Autriche; l'autre les fait à la cour de Prusse ; le troisième occupe partout avec succès les postes les plus difficiles comme ambassadeur ; le

quatrième est cardinal et prêtre, pour absoudre ses aînés des nombreux péchés qu'ils ont à commettre. »

Le grand chambellan de la cour était, tout récemment encore, le comte François Folliot de Crenneville, descendant d'une de ces nombreuses familles lorraines qui suivirent le dernier duc lorsqu'il vint prendre possession de l'héritage des Médicis en Toscane et des Habsbourg en Autriche. C'est le grand chambellan qui est chargé de toutes les collections artistiques de la cour. Le comte de Crenneville était l'esprit le mieux fait pour sa charge qu'il y ait jamais eu à la cour d'Autriche, et l'on ne peut que reconnaître ses mérites à cet égard. Il n'a pas laissé les mêmes impressions comme premier aide de camp de l'empereur François-Joseph; chargé pendant longtemps de répartir les faveurs impériales dans l'armée, il fut parfois si peu gracieux et si peu complaisant, que beaucoup de gens ont conservé de lui bien des souvenirs désagréables et difficiles à effacer.

Le comte de Crenneville a été remplacé tout récemment par le comte Ferdinand de Trauttmansdorff, surnommé « Don Magnifico » par la société

viennoise; si le mot superbe, dans toutes ses acceptions, n'existait pas, il faudrait l'inventer pour lui. Nul n'a plus grand air et ne porte plus haut la tête. Le comte Trauttmansdorff est merveilleusement apte à représenter; aussi est-il haut fonctionnaire de pied en cap. Il préside avec une grande dignité le Sénat de l'Empire, Chambre des seigneurs. Assis, c'est un sénateur romain sur sa chaise curule; debout, c'est un pompeux orateur classique. En parlant du comte Trauttmansdorff, on est toujours tenté d'ajouter quelque qualificatif ampoulé; que de gens ont dit de lui : Il est admirable! Loué, admiré, envié, il appartient à ces heureux de la terre qui ne soupçonnent même pas la vie humaine d'avoir des épreuves. On cite de lui ce mot, — qui rappelle celui de Marie-Antoinette conseillant aux gens manquant de pain, de manger de la brioche : « que tout homme a bien trente mille francs de rente ». Il est l'allié des plus riches familles de l'aristocratie autrichienne. Sa femme est une princesse de Liechtenstein, sœur du chef d'une petite principauté mais d'une grande maison. La comtesse Ferdinand de Trauttmansdorff est une très haute dame, de grande distinction. Elle a, comme son mari, de la magnificence, mais un

peu moins éclatante et d'un peu meilleur ton, parce qu'elle est femme. Elle aime comme lui la représentation, les honneurs, l'éclat des premières situations de l'Empire. Elle est bien faite pour être la compagne du plus parfait représentant du « grand-seigneurisme » à Vienne.

Le grand maréchal de la cour était, jusqu'à ces derniers temps, le comte Jean de Larisch, chef d'une famille alliée de la main gauche, comme on dit en France, à la maison impériale. Le neveu du comte, Georges de Larisch, a épousé la fille du prince Louis de Bavière, frère de l'Impératrice, lequel s'est marié morganatiquement avec une actrice, devenue baronne de Wallersee.

Le comte Jean de Larisch était l'un des plus riches propriétaires de la Silésie autrichienne. Il avait de grandes manières, un port noble, attributs d'un vrai gentilhomme et nécessaires à un seigneur qui se trouve aussi à la tête du grand maréchalat. Il était, d'ailleurs, mieux à sa place dans cette charge qu'il ne l'était jadis au ministère des finances; le comte fut de ces ministres dont on dit qu'ils sont honnêtes, comme on dit d'une femme laide qu'elle est vertueuse. Honnêteté et vertu négatives, qui

provoquent un demi-sourire, parce qu'il semble que ceux qu'on loue ainsi ne peuvent faire autrement que d'être ce qu'ils sont.

— J'aimerais mieux, me répondait un député à qui je parlais du comte de Larisch lorsqu'il était ministre, qu'il s'enrichît un peu plus aux dépens de l'État, et qu'il s'efforçât d'augmenter en même temps les ressources du Trésor public.

Je trouvai la moralité singulière.

Le grand maréchal est le magistrat suprême de la cour; il juge souverainement tous ceux qui en font partie, fussent-ils même princes du sang, archiducs ou princes étrangers. La maison impériale est régie par un code spécial, inconnu de la plupart des légistes de l'Empire.

Les fonctions importantes du grand maréchalat viennent de passer du comte Jean de Larisch, mort en Angleterre, où il avait loué un château pour y rétablir sa santé menacée, au comte Antoine Szécsen, un des hommes les plus distingués de tout l'Empire.

Fils d'une famille hongroise, le comte est ce qu'on appelle un « Becsimagyar » (un Hongrois viennois); c'est le nom donné en Hongrie aux gentilshommes, nombreux depuis le règne de Marie-Thé-

rèse, qui sont venus se fixer à la résidence du souverain, se sont alliés à des familles non hongroises et se sont de plus en plus faits aux mœurs et aux idées qu'on appelle à Vienne « occidentales ». Le comte Antoine Szécsen, dont le frère fut grand maître de la cour de l'archiduchesse Sophie, mère de l'Empereur, est un esprit remarquable par sa grande érudition; c'est aussi un homme politique d'une haute valeur, et l'un de ceux qui m'ont le plus appris. Je ne sais pas de conversation aussi précieuse et aussi instructive que la sienne. Conservateur, son programme est l'union la plus étroite de la Hongrie et de l'Autriche, sous des formes autonomes.

Le quatrième haut dignitaire de la couronne est celui qui préside aux écuries de l'Empereur : c'est actuellement le prince Emeric de Thurn et Taxis, bon et brave militaire, homme très aimé, très estimé, auquel on ne connaît pas un ennemi. Il a perdu un œil et eut la joue entamée sur le champ de bataille; mais sa loyale figure porte bien ses héroïques cicatrices. Son caractère est celui d'un homme sûr de soi, qui partout a fait largement son devoir et n'a jamais marchandé sa vie et son dévouement à son

souverain. En outre de sa charge, le prince commande une des gardes de l'Empereur.

Après ces quatre « hautes charges » viennent quatre autres de moindre importance, que l'Empereur a confiées à des « contemporains », c'est-à-dire à des compagnons de son enfance ou à ceux de sa jeunesse, au temps où lui-même allait dans le monde et dansait. Car François-Joseph, comme tout bon Autrichien, a été un excellent danseur; il a dirigé maintes fois des cotillons par l'entremise du capitaine baron de Berlichingen : on lui doit l'invention de la figure des bouquets pour les dames et des nœuds pour les messieurs, ainsi que de plusieurs autres qui ont fait le tour de l'Europe.

Les titulaires de ces quatre charges secondaires appartiennent, comme bien vous pensez, aux premières familles de l'Empire et sont, naturellement, des hommes du monde accomplis. Il suffit de les nommer.

Ce sont :

Le prince Auguste de Windisch-Grœtz, général éloigné de l'armée depuis le grade de capitaine, « grand chambellan de l'argenterie impériale »;

Le comte Wolffgang de Kinsky, esprit généreux,

caractère aimable, « surintendant de la cuisine » ;

Le comte Hugues de Traun, dont il ne faut pas comparer le caractère et l'esprit avec ceux du comte Wolffgang de Kinsky; attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris il y a quelque vingt ans, il est aujourd'hui « grand veneur » ;

Le comte Coloman Hunyady est « grand maître des cérémonies » ; mais c'est bien l'homme le moins cérémonieux qu'il y ait parmi les sujets de François-Joseph.

Le comte Hunyady est actuellement général de division. Rien ne faisait prévoir, alors qu'il était encore simple colonel, qu'il serait choisi un jour pour occuper le poste délicat de maître des cérémonies dans une cour aussi minutieuse en matière d'étiquette. La patience n'était pas la vertu dominante du colonel; les villes de province où il a tenu successivement garnison gardent encore le souvenir de ses accès d'humeur et les marques de son emportement. A Udine, par exemple, où il commandait un régiment de hussards, il fit, un dimanche, emporter la gare d'assaut par ses soldats, parce qu'il ne pouvait obtenir, ce jour-là, à une heure où les bureaux étaient fermés, livraison de caisses de

robes et d'autres objets de toilette que la comtesse attendait impatiemment. On raconte aussi qu'il fit bâtonner, un jour, aux environs de Vienne, le maire d'un village, coupable d'être venu se plaindre de quelques méfaits de ses soldats.

Cet étrange maître des cérémonies a cinquante-cinq ans; il en paraît au plus trente-cinq. Il est frère de l'ancienne princesse régnante de Serbie, la veuve de l'infortuné Michel Obrenovich, remariée aujourd'hui au prince Charles d'Arenberg, à Bruxelles.

Cette princesse, encore très belle, a été d'une beauté incomparable, de cette beauté particulière à la race à laquelle elle appartient. Elle fut, en sa jeunesse, la danseuse préférée de l'Empereur, alors que l'Empereur causait et dansait, avant que, père et grand-père, il se fût confiné dans l'isolement.

Cette famille des Hunyady n'a rien de commun avec la célèbre maison qui donna, au xve siècle. les héros Jean et Mathias Hunyady. Vous savez que l'origine de cette illustre maison, déjà éteinte au xvie siècle, est attribuée à la rencontre de l'empereur Sigismond avec la belle Esther, fille d'un paysan du comté de Hunyad.

De ce même comté de Hunyad, un musicien

émigra, au XVIII[e] siècle, à Waitzen, où il sut se concilier vite les bonnes grâces de l'évêque, qui en fit son maître de chapelle et plus tard l'anoblit. Cet artiste se nommait Hunyady, comme un paysan originaire de la Picardie ou de la Franche-Comté s'appellerait Picard ou Comtois. Ses descendants, aussi habiles que lui à l'édification de leur fortune, réussirent à s'allier à de grandes familles de l'Autriche et de la Hongrie. C'est de ces ancêtres que descend le grand maître des cérémonies de la cour de François-Joseph, le comte Coloman Hunyady.

SIXIÈME LETTRE

LES PRINCES ÉTRANGERS

Le cercle de la famille impériale, qui se réunit dans les salons de l'archiduchesse Élisabeth ou autour de la table de l'Empereur, s'étend jusqu'à une foule d'autres princes, alliés pour la plupart avec la maison de Lorraine et fixés en Autriche pour une foule de raisons.

Les cadets des familles princières de l'empire germanique s'abritaient jadis sous les ailes de l'aigle impériale pour lui demander aide et protection et pour jouir, dans les provinces de l'empire assujetties à sa puissance directe — « domestique » (*Hausmacht*), ainsi que l'on disait, — des avantages

d'un grand État et d'une grande armée, toutes choses que leur refusait la faiblesse de leur principauté d'origine.

C'est ainsi que l'armée autrichienne est arrivée à compter dans ses rangs un prince Eugène de Savoie, sans parler des nombreux *dii minorum gentium* qui s'y renouvelaient constamment, s'y disputant les grades et les honneurs. Même après la dissolution de l'empire, en 1806, ils ne cessèrent d'y affluer, l'empereur d'Autriche étant toujours considéré comme le chef de l'Allemagne.

Depuis 1866, il est vrai, les choses ont bien changé ; depuis que la Prusse a évincé l'Autriche et que Guillaume de Hohenzollern a posé sur sa tête la couronne laissée par François II de Lorraine, c'est vers Berlin que se tournent les princes allemands, c'est dans l'armée allemande qu'ils servent, même quand ils sont gendre de l'empereur d'Autriche, comme le prince Léopold de Bavière, ou son petit-cousin, comme le prince Albert de Wurtemberg, petit-fils de l'archiduc Albert ; Lorraine est aujourd'hui à la solde de Guillaume Ier, comme Brandebourg servait jadis les empereurs de Vienne.

Cependant, la maison d'Autriche n'est pas abandonnée. Une foule de princes l'entoure encore, de ceux surtout que les événements de 1866 ont dépossédés de leurs royaumes ou de leurs principautés, tels que la reine de Hanovre et son fils, le dernier duc de Nassau et le prince héritier — sans héritage ; les princes Alexandre, Guillaume, Nicolas et Philippe de Wurtemberg, Gustave de Saxe-Weimar, Guillaume de Schleswig-Holstein.

On sait pourquoi le roi de Hanovre fut obligé de quitter ses États. Le bon roi n'était pas seulement aveugle au physique. La guerre de 1866 le surprit dans cette déplorable erreur que son royaume, désorganisé, caduc, pouvait lutter avec le jeune État prussien. Aussi voulut-il résister et se fit-il battre à Langensalza. Après la défaite, il se réfugia chez son allié, l'empereur d'Autriche, son compagnon d'infortune à Königgrätz, et devint son hôte à Schönbrunn.

Plus tard, résolu à se fixer définitivement en Autriche, il acheta un palais pour l'hiver à Hietzing, village de la banlieue de Vienne, et se fit construire pour l'été une ravissante villa à Gmunden, sur les bords du magnifique Fraunsee.

Le roi de Hanovre pouvait se donner ce luxe; il avait eu la précaution d'emporter son immense fortune en quittant sa capitale. Par suite, il administra médiocrement cette même fortune pour laquelle il avait montré une si prévoyante sollicitude; mais s'il perdit une grande partie de ses revenus, ce fut par un acte qui honora sa noblesse de caractère, sa droiture et sa généreuse confiance. Il jugea ses conseillers intimes comme il se jugeait lui-même, et, n'envisageant pas qu'on pût le tromper, il joua une partie qu'il devait perdre avec le très peu scrupuleux et rusé comte de Bismarck.

Immédiatement après la guerre, en 1866, la Prusse menaçait de séquestrer le revenu des 16 millions de thalers (60 millions de francs) que le roi possédait en valeurs mobilières du Hanovre, de Brunswick et d'autres territoires passés sous la domination prussienne.

Des amis du roi l'engagèrent alors à céder les coupons de ses obligations à un syndicat d'Américains. Ce syndicat, formé tout exprès pour l'affaire, prétendait pouvoir obtenir du gouvernement des États-Unis que, en cas de non-paiement des revenus, tout navire appartenant à la Confédération de

l'Allemagne du Nord serait retenu dans un port de l'Amérique.

Le roi refusa; il crut de son devoir d'entrer en arrangement avec le cabinet prussien, et envoya le comte Platen à Berlin avec mission de concilier les choses, en faisant entrevoir de quelles fâcheuses conséquences serait la séquestration des navires pour la marine allemande.

Le comte de Bismarck reçut fort bien le comte Platen, fut plus aimable que jamais, déclara que l'on n'avait pas songé à retenir la fortune du roi, se montra même disposé à augmenter les revenus du souverain malheureux; il fit si bien, fut si habile, sut endormir les craintes du roi à un tel point, qu'il en obtint les titres mêmes des obligations. Puis, à la première démarche quelque peu imprudente d'un partisan du souverain déchu, il déclara que celui-ci avait conspiré contre la Prusse, et, par conséquent, que ses revenus ne pouvaient plus lui être servis puisqu'il les employait à combattre le roi Guillaume.

Les Français ont vu mourir et enterrer à Paris, en 1878, le bon et trop confiant roi de Hanovre.

Sa veuve, Marie de Saxe-Altenbourg, est une femme pleine de bonté et des plus aimables. Elle

est retournée aux bords du lac de la Fraun, où elle habite constamment, même l'hiver, au milieu des neiges, à l'ombre des hauts sommets du Salzkammergut; elle vit là, complètement retirée, avec sa fille la princesse Mary. La princesse, fille d'un roi, est digne de figurer dans quelque légende allemande. Quoiqu'elle ait trente-cinq ans, elle n'est point mariée encore. C'est une personne accomplie. Fort jolie et douée de toutes les qualités, elle est bonne et aimable comme sa mère, loyale et confiante comme son père, mais elle a la tristesse des exilés.

L'aînée des filles du roi de Hanovre, la princesse Frédérique, s'est mésalliée en épousant le simple baron de Pawel-Rammingen. Ne point épouser un prince lorsqu'on est princesse de sang royal est un crime de lèse-majesté. Aussi, la princesse, devenue baronne, se vit-elle mise au ban de la famille jusqu'à ce qu'elle eut trouvé, en la reine Victoria, une ardente protectrice. La reine Victoria, touchée de l'amour des deux jeunes héros de roman, persécutés pour le crime de s'aimer, appela sa nièce auprès d'elle, accepta son neveu, et donna aux jeunes époux un cottage à Hampton, où leur histoire eut le dénouement du bonheur.

L'héritier des droits de feu le roi Georges au trône de Hanovre est son fils unique, le prince Ernest-Auguste, qui a le bon goût de ne porter que le titre anglais de sa famille : duc de Cumberland. Le prince n'a nullement renoncé à la couronne de Hanovre, ce qui lui interdit toute résidence dans les États, anciens ou nouveaux, de l'empereur Guillaume.

Ce roi sans patrie et sans royaume, qui, par conséquent, n'a pas d'histoire, appartient au cercle des intimes de la cour de Vienne. Sa femme, la plus jeune des trois gracieuses filles du roi de Danemark, est une des plus charmantes figures de la cour. Mais la duchesse Thyra s'y montre rarement, ainsi que le duc. Tous deux préfèrent la solitude et le calme de Gmunden aux splendeurs de la cour étrangère.

L'électeur de Hesse et le duc de Nassau ont été les compagnons d'infortune du roi Georges.

Leurs principautés ayant eu le tort de se trouver placées entre les deux grands tronçons de la Prusse d'avant 1866, elles furent « appréhendées », sans le moindre scrupule, par le roi Guillaume, qui trouva la chose aussi naturelle qu'avantageuse, et qui,

copiant l'une des formules de Napoléon Ier, déclara simplement que lesdits États avaient « cessé d'exister ». Il en fut de Hesse-Cassel et de Nassau comme du Hanovre et de la ville libre de Francfort. A l'exemple du roi Georges, l'électeur Frédéric-Guillaume et le duc Adolphe prirent la route de Vienne.

L'électeur n'a jamais fait partie de la société viennoise. Nature excentrique, souverain peu aimé quand il régnait, il ne laissa pas plus de regrets à son peuple qu'il ne sut acquérir de sympathies après sa déchéance. Il vivait à l'écart de Vienne, avec sa femme morganatique, la princesse de Hanau, et ses enfants, passant son temps entre Prague et son château de Horzowitz. Il est mort en 1875.

Le duc de Nassau, lui, au contraire, est devenu un parfait Autrichien : il est très populaire à Vienne, très recherché à la cour, où il s'est lié tout particulièrement avec l'archiduc Albert. Son fils est entré dans l'armée ; il sert actuellement dans le 5e régiment de hussards.

Les princes de Wurtemberg, que je vous ai déjà nommés, appartiennent de longue date à l'armée. Ils sont, avec les princes Gustave de Saxe-Weimar et Guillaume de Schleswig-Holstein, les derniers

représentants de cette aristocratie princière venue en Autriche pour vivre sous la protection des successeurs de Charlemagne et de Barberousse.

L'« ancien » de tous ces princes est le duc Alexandre de Wurtemberg, général de cavalerie en retraite depuis longtemps déjà; il est veuf d'une comtesse de Rhédey, qui fut en son temps une des plus belles femmes de l'empire; son fils est le duc de Teck, brillant officier autrichien il y a vingt ans, tout à fait Anglais aujourd'hui, depuis qu'en épousant la princesse Marie d'Angleterre il s'est fixé à Londres, où sa mâle beauté triompha plus d'une fois, paraît-il, de la farouche vertu des belles Anglaises, à la grande douleur de la duchesse.

Il y a vingt ans aussi, les filles du prince Alexandre, les princesses Claudine et Amélie, étaient, comme leur frère, recherchées de la société viennoise, qui admirait leur aimable caractère, la droiture de leur jugement et leurs connaissances sérieuses. Aujourd'hui, retirées complètement du monde, elles sont cloîtrées dans les montagnes de la Styrie où elles vivent, l'aînée en campagnarde solitaire, la cadette avec son mari, ancien aide de camp de son père, le baron Paul de Hügel.

Le prince Alexandre de Wurtemberg, lui, est resté à Vienne; jadis très mondain, ses quatre-vingts ans ne lui permettent plus guère de fréquenter d'autres salons que ceux de la famille impériale. En ses vertes années, il fut un homme bon et loyal, un brillant cavalier, un brave militaire, passionné pour son métier, très chevaleresque, sans peur et sans reproche; de plus, un grand ami du sexe faible, fort bien avec les dames, comme on disait alors. C'est toujours un ami sûr, un cœur vaillant, une âme noble et haute.

Le prince Guillaume de Wurtemberg est encore au service, ce qui naturellement le tient plus ou moins éloigné de Vienne, et ne lui permet que de courtes apparitions à la cour et dans le monde.

Le prince Guillaume est une des illustrations de l'armée. Depuis Magenta, il est chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse, de ce célèbre ordre qui ne peut être conféré par l'empereur, grand maître, que sur une proposition du chapitre appuyée de preuves de vaillance certaines. Il est militaire de cœur et a déjà obtenu des commandements importants en campagne. Il serait cependant prématuré de juger de sa valeur comme général en chef. D'autre part, on peut

affirmer qu'il n'est point un administrateur émérite, car son gouvernement de Bosnie laissa, paraît-il, beaucoup à désirer sous ce rapport.

S'il est militaire dans l'âme, il est prince jusqu'au bout des ongles. On ne connaît pas en Europe de politesse plus exquise que la sienne. Resté célibataire, il est actuellement commandant général de la Galicie (Pologne autrichienne). Sa fortune se borne à la modeste seigneurie de Karlsruhe, en Silésie, qui lui est venue de son neveu, le prince Eugène, mort prématurément à trente et un ans, moins de deux années après son mariage avec la très jeune et très jolie grande-duchesse Vera de Russie.

Le prince Nicolas de Wurtemberg est d'une aussi exquise politesse que son frère Guillaume, mais d'un tempérament beaucoup moins belliqueux. D'abord marin dans la flotte impériale, puis soldat dans les chasseurs impériaux, le prince Nicolas était parvenu au grade de colonel lorsqu'il épousa sa nièce, la princesse Wilhelmine de Wurtemberg. Il quitta alors le service militaire et se livra à l'étude de l'agriculture pour vivre en gentilhomme campagnard; plus tard, lorsque la passion des grandes entreprises s'empara des esprits sérieux et progres-

sistes, il se jeta à corps perdu dans l'économie politique. Le prince a été un des collaborateurs les plus actifs de la Société des constructeurs-architectes, dont il devint ensuite le président. Tant de zèle et de travail ne l'ont pas empêché, lui et sa Compagnie, de subir d'immenses pertes lors du terrible krach de 1873. L'empereur François-Joseph offrit alors au prince, pour le tirer de la gêne, de rentrer au service militaire. Il est aujourd'hui général de division.

Ce prince, aux allures démocratiques, a eu pour associée et pour soutien, dans ses différentes tentatives, sa femme, la princesse Wilhelmine, qui a toujours préféré à n'importe quelle société la fréquentation des personnes sérieuses et instruites. En général, la princesse n'a d'autres idées que ses idées personnelles et ne subordonne pas aisément sa conduite aux préjugés sociaux. Lorsque son mari faisait ses études à l'école d'agriculture d'Altenbourg, on la vit, afin de s'initier elle-même au travail des champs, s'asseoir à côté de lui en étudiante sur les bancs académiques, vêtue d'un costume presque masculin, suivre les cours en sa compagnie, et passer ses soirées au restaurant au milieu des professeurs.

Le prince Philippe de Wurtemberg tient son prénom du roi Louis-Philippe, dont il est le petit-fils par sa mère, la princesse Marie d'Orléans, l'auteur de la célèbre statue de Jeanne d'Arc.

Il est tout l'opposé de ses cousins et de sa cousine. Point du tout soldat, entièrement livré à la vie élégante, il est prince de pied en cap, très homme du monde, mais pas autre chose. Il ne s'est jamais occupé des affaires publiques, ni dans l'armée ni dans l'administration. Quant à ses propres affaires, il les entend assez mal; c'est ainsi qu'il fit construire le beau palais devenu aujourd'hui « l'hôtel impérial », ce qui serait la preuve d'un grand goût s'il ne l'avait échangé un jour contre une maison médiocre, laquelle il troqua le lendemain contre une petite maisonnette de campagne.

Ces deux transactions financières ont certainement enrichi les personnes qui y ont participé, mais n'ont pas dû accroître sensiblement la fortune du propriétaire actuel du petit Strudelhof, ancienne résidence d'un médecin. Heureusement, le duc Philippe est assez riche pour supporter les frais de ses écoles en matière de spéculation.

Par une des singulières contradictions auxquelles

se plaît la destinée, ce prince si peu soldat est devenu l'unique gendre du dieu Mars de l'Autriche, — de ce prince essentiellement militaire qu'on appelle l'archiduc Albert, — en épousant sa charmante fille, l'archiduchesse Marie-Thérèse. L'archiduchesse, qui était jadis de relations fort agréables, a malheureusement été atteinte d'une surdité qui rend sa société de plus en plus difficile.

L'archiduc Albert, dont le seul rejeton mâle est mort l'année de sa naissance, avait encore une fille, l'archiduchesse Mathilde, très malheureusement morte aussi à dix-sept ans. Un jour, la jeune princesse eut la fâcheuse inspiration de vouloir fumer une cigarette. Elle s'était mise pour cela à la fenêtre, lorsque son oncle, l'archiduc Guillaume, l'apercevant, vint la saluer et lui parler. Surprise, et se sentant quelque peu en faute, l'archiduchesse cacha vivement la cigarette derrière son dos, assez imprudemment pour que la légère étoffe de sa robe d'été prît feu, et tout à coup la pauvre enfant se vit entourée de flammes. Elle succomba à d'affreuses brûlures le 6 juin 1867.

Le prince Gustave de Saxe-Weimar est le petit-fils de ce grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Wei-

mar qui fut le protecteur et l'ami de Gœthe et de Schiller, entre lesquels il a voulu dormir son dernier sommeil. Le prince Gustave aime les lettres et les sciences comme son aïeul. Son caractère, sa personne, son esprit, son cœur peuvent se résumer dans un mot : la noblesse. Sa bienveillance est proverbiale à Vienne. Il est le protecteur empressé de toutes les œuvres artistiques dont le but est de secourir les indigents. C'est un ami sûr et courageux, et il a la rare qualité d'être extrêmement serviable.

Il est parvenu dans l'armée au grade de général de brigade; mais il a quitté le service depuis quelque temps déjà.

Comme beaucoup de princes aujourd'hui, le prince Gustave a fait un mariage morganatique. En garnison à Zara, capitale de la Dalmatie, il s'éprit de la fille d'un médecin de la ville, jeune personne d'un esprit remarquable et d'une grande beauté, Mlle Pierina de Marcocchia de Marcaini, et l'épousa. Mlle de Marcaini devint par son mariage baronne de Neupurg. Jamais amour ne fut plus digne des deux héros, jamais bonheur ne fut plus goûté; mais, hélas! le rêve dura peu. Quelques années s'étaient à peine écoulées, que la baronne

de Neupurg, malgré la vaillance de son mari à la défendre contre la mort, s'éteignit entre ses bras; elle emporta toutes les joies de celui qui l'aimait, et il ne voulut pas en chercher d'autres. Le prince Gustave, regrettant toujours sa femme, n'a jamais permis qu'on lui parlât de se remarier.

Le prince est moins exclusif en matière de relations que les autres membres de la haute aristocratie viennoise. Très bien vu dans le cercle intime de la cour, où aucune fête n'a lieu sans sa présence, il fréquente les salons militaires et administratifs aussi bien que ceux de la banque.

La simplicité de ses manières le fait juger au-dessous de ses mérites par ceux qui s'en tiennent aux apparences. Dès qu'il surmonte sa modestie et une certaine timidité, on découvre en lui une grande justesse de jugement.

Plus attaché aux traditions aristocratiques est celui qui représente à Vienne la branche des Cobourg. C'est le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha, fils du prince Auguste, petit-fils du roi Louis-Philippe par sa mère la princesse Clémentine, et doublement allié à la famille impériale d'Autriche : par sa femme Louise de Belgique, sœur de l'archi-

duchesse Stéphanie, et par sa sœur Clotilde, femme de l'archiduc Joseph, celui-là même dont je vous ai parlé comme l'intendant de la famille en Hongrie.

La grande fortune du prince Philippe fut apportée à la maison par le grand-père du prince, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, époux de la richissime héritière du dernier prince de Kohary. Cette fortune, évaluée à 120 millions de francs, consiste principalement en immenses domaines situés en Hongrie.

Un autre fils, vivant encore, du prince Ferdinand et de la princesse Antoinette de Kohàry, est l'ex-roi de Portugal, Ferdinand, veuf de la reine de Portugal Maria da Gloria, remarié à la comtesse d'Edla et résidant à Lisbonne auprès de son fils, le roi régnant Louis Ier. Le roi-régent de Portugal est l'un des hommes les plus remarquables de son temps par son goût des arts et des lettres. Caractère chevaleresque s'il en fut, âme haute et généreuse, il abandonna sans regret le pouvoir pour se consacrer à ses études favorites. On peut dire de lui que c'est un philosophe et un sage.

Le roi Ferdinand de Portugal vient de perdre tout récemment un frère, emporté en quelques jours par une inflammation du cerveau. Le prince

Léopold est mort à Vienne, sa patrie; mais depuis longtemps il l'avait pour ainsi dire abandonnée et habitait Paris, où il possédait un hôtel, rue Pergolèse. Il aimait la France, la belle France, comme il l'appelait : ses deux plus grands plaisirs, disait-il, étaient une promenade, le soir, au bois de Boulogne, et une chasse au coq de bruyère, le matin, en Styrie. Par son éloignement de Vienne, il était devenu quelque peu étranger à une partie de la nouvelle génération viennoise. Mais ceux qui avaient connu jadis le bel officier d'infanterie, à la haute taille, à la longue moustache blonde, se rappelaient toujours son cœur sincère, son âme aimante, son esprit bienveillant. Sa mort a été un grand chagrin pour ses amis.

Le prince Léopold avait épousé la baronne de Ruttenstein, qui lui était fort attachée et l'égalait en bonté et en charité. Jeune fille, elle avait été célèbre à Vienne par son double talent de pianiste et de compositeur, et par ses remarquables facultés de diction. Ainsi que son mari, la baronne de Ruttenstein était devenue plus parisienne que viennoise; elle ne séjournait guère dans la capitale de l'Autriche qu'au moment de son passage pour Cobourg

ou pour les eaux. Le prince Léopold laisse un fils, le baron Ruttenstein.

Le prince Guillaume de Schleswig-Holstein, frère aîné du roi de Danemark, est général de cavalerie en retraite. Sa rare politesse avec les femmes le distingue des autres princes, qui ne brillent pas en général par excès de civilité. La politesse, après tout, est peut-être affaire de mode; elle n'est d'ailleurs point la même dans tous les temps. Guillaume le Conquérant, par exemple, désespéré de ne pouvoir faire partager son amour à la ravissante fille du comte de Flandre, accourut à Gand, se posta sur le chemin que la princesse devait prendre pour se rendre à l'église, et, lorsqu'elle passa, se précipita sur elle, la saisit par les cheveux, la terrassa et la foula aux pieds. On dit que la princesse, touchée d'une telle marque d'amour, lui donna incontinent son cœur et sa main. La politesse d'alors n'était pas celle de notre siècle.

SEPTIÈME LETTRE

L'ARMÉE ET LA MARINE

J'ai dit comment les archiducs se font d'abord la part du lion dans les hautes fonctions de l'armée. Le système, malgré son danger, aurait cependant un correctif, si, après les archiducs, les grades que dédaignent les princes étaient occupés par des hommes propres à les remplir, tous formés et instruits pour eux.

Il est établi que, en 1859, les Français durent la victoire à la bravoure de leurs soldats et à certains mouvements spontanés et hardis de leurs généraux, comme par exemple la marche au canon du maré-

chal Mac-Mahon. Les soldats autrichiens n'étaient pas moins braves; malheureusement, ils étaient commandés par le comte Gyulay, général de par l'influence qu'il tirait de sa fortune et de ses alliances, officier de salon et de parade. A côté de lui, et marchant à la suite, un homme tel que le maréchal Hess, égal en valeur au maréchal de Moltke, dont les talents militaires eussent sauvé l'armée, était, par son rang inférieur, obligé de subir un plan de campagne mal combiné, de faire exécuter des ordres contradictoires, et impuissant à réparer aucune des fautes accumulées par l'inexpérience stratégique du général comte Gyulay.

Il faut avoir toutes les qualités d'un général en chef pour savoir donner à ceux qui vous obéissent la place qu'ils méritent. On en a bien vu la preuve dans la part que l'archiduc Albert, le héros de Custozza, fit à son chef d'état-major, le baron de John, qui eut voix au conseil dans les dispositions prises par l'archiduc pour la bataille.

En 1866, le commandement en chef fut confié à un général inférieur, non au rang, mais à la situation qu'on lui imposait, au général Benedek, et l'armée fut encore une fois vaincue. Le général Benedek

avait protesté lui-même contre sa nomination au commandement suprême. Ce loyal soldat, préférant la gloire et le salut de l'empire à sa propre élévation, se jugeait sans indulgence et disait, au moment de l'entrée en campagne : « Je me sens assez fort pour commander un régiment, une brigade, une division et même un corps d'armée, mais non pour présider aux destinées de l'armée entière. »

Le choix des hauts emplois militaires appartient à l'ancien ordre de choses politique, et les généraux se recrutent encore à la cour. Mais l'organisation générale de l'État étant différente de celle de 1848, la concentration des pouvoirs dans les mains de l'Empereur n'existant plus, la cour ne forme pas les mêmes hommes qu'autrefois. Les courtisans ayant des fonctions dans l'armée font de la politique, s'exercent aux luttes d'influence vis-à-vis des ministres, prennent part à toutes les intrigues et n'ont plus ni le dévouement aveugle au souverain ni l'amour de la guerre qui, sur le champ de bataille, faisaient de vrais soldats des courtisans les plus raffinés.

Si l'armée autrichienne, qui est malgré tout une des plus brillantes institutions de l'empire, a pres-

que toujours été battue, il faut dire que c'est bien rarement par sa faute. Souvent même, elle était défaite avant d'entrer en campagne. La diplomatie, qui aime partout à gâter les suites d'une victoire, a rendu souvent par avance tout succès impossible à l'armée impériale. En Autriche, à la diplomatie il faut ajouter l'administration, qui envoyait à l'ennemi des régiments mal nourris, peu payés et avec des effectifs incomplets.

La bravoure des soldats et l'intelligence des officiers n'est pas contestable ; la preuve, c'est que bien souvent cette bravoure et cette intelligence ont rétabli le succès compromis d'une campagne mal commencée. La plupart des guerres de l'Autriche, en effet, ont débuté par la défaite ; la victoire n'est venue que plus tard.

L'état moral de l'armée est du reste toujours le même depuis l'empereur Maximilien Ier, « le dernier chevalier », le grand guerroyeur contre les Francs, les Espagnols, les Italiens, les Russes, les Germains et les Scandinaves. L'empereur Maximilien, célèbre par son aventure de chasse dans le Tyrol, près de la *Martinswand*, a été avec son compagnon d'armes, Georges de Frundsberg, sur-

nommé le « père des lansquenets », le véritable créateur de l'armée autrichienne.

En plus de mille batailles ou rencontres, l'armée a éprouvé des défaites; pourtant, elle a toujours combattu avec honneur et généreusement répandu son sang sous le drapeau noir et jaune, qu'elle a constamment remporté inviolé du champ de bataille couvert de ses morts.

Ainsi, en 1866, à Königgratz, son infanterie s'est retirée de la lutte après avoir subi les mêmes pertes que la garde prussienne à Gravelotte et à Saint-Privat. L'opiniâtreté héroïque de l'artillerie, qui n'a pas abandonné une seule de ses batteries, même après que la masse des canonniers avait succombé sous la baïonnette du vainqueur, a fait l'admiration de tous et de l'ennemi lui-même. La cavalerie peut être fière du nom donné à ses soldats de « cavaliers de la mort », alors que menée par ses chefs, les généraux prince de Holstein, comte de Coudenhoven, prince de Windisch-Grœtz, prince de Solms, elle se jetait sur les Prussiens entre Stresoheliz et Langenhof pour sauver l'armée de Benedek en retraite. Elle perdit, ce jour-là, plus de 4,000 hommes et 70 officiers. Le régiment de dragons n° 8, enlevé

par le général prince Alfred de Windisch-Grœtz, vit tomber en une charge, avec son brave chef, 21 officiers et 359 cavaliers ; le soir, il ne restait plus que 5 officiers non blessés et 170 cavaliers « au rang ».

Depuis le nouvel état de choses, depuis le règne des impôts et du recrutement, ce sont les systèmes arriérés et les armées mal organisées qui ont fait le malheur de l'Empire. Une grande difficulté, peut-être insurmontable, est sa position géographique, au centre de l'Europe, à cheval entre l'Occident et l'Orient, position qui lui impose un régime militaire toujours changeant, qui l'oblige à se mesurer avec des ennemis toujours différents, dont la manière de combattre varie sans cesse.

La France lui a-t-elle fait la guerre ? C'est une armée organisée d'après les dernières données de la tactique et de la stratégie qu'elle a eue devant elle. Ses troupes une fois habituées aux combats réguliers, à la lutte stratégique, tout à coup, la paix faite, l'Autriche se retrouve en face des hordes turques, dont la tactique, toujours imprévue, est le caprice, la fantaisie de celui qui les commande.

L'Autriche en a-t-elle fini avec les janissaires et

les spahis? elle se heurte aux durs bataillons de la Prusse, aux combinaisons savantes du grand Frédéric. Plus tard, ce sont les allures des voltigeurs des armées de la Révolution et le génie de Napoléon Ier qui viennent la surprendre et changer encore sa manière de combattre.

Avec cela, l'Autriche est toujours « en arrière d'une idée et d'une armée », comme on l'a dit justement. Tantôt, ce sont la baïonnette et la grenade, tantôt l'exercice à la prussienne, tantôt le recrutement allemand ou la levée en masse française qui la déroutent et la surprennent par de nouvelles inventions.

Elle a dû sa défaite de 1859 à la diplomatie de l'empire, qui, incertaine, ne sachant quelle conduite tenir, laissa l'armée immobile sur la gauche du Tessin, tandis que les Français débarquaient et complétaient leurs corps d'armée à Gênes et à Suse. Sa défaite de 1866 est due à la même passivité stratégique, à la tactique de la baïonnette, fort bonne contre les Français en Italie, mais impuissante contre le « *zündnadel* » prussien.

En 1866, l'armement de l'Autriche était défectueux, et son organisation militaire inférieure à celle de la Prusse, laquelle, doublant son armée active par la

mobilisation de sa territoriale, emmenait sur le champ de bataille les plus gros bataillons, du côté desquels, au dire de Frédéric le Grand, le bon Dieu aime à se trouver.

Naturellement, après chaque guerre, l'idée arriérée faisait place à l'idée nouvelle, les institutions de l'ennemi étaient introduites dans le pays.

Avant tout, on s'en prenait aux dehors, aux signes extérieurs. C'est ainsi que l'armée autrichienne, jadis élégamment vêtue d'une tunique blanche et d'un pantalon bleu de ciel, a pris, depuis 1859 et depuis 1866, le pantalon garance à la France, la tunique bleu foncé pour l'infanterie et bleu de ciel pour la cavalerie à la Prusse.

L'armement a été ensuite changé. Depuis 1866 aussi le recrutement régional est adopté.

Ce système territorial profitera-t-il à l'Empire ? Je l'ignore. L'Autriche a toujours à compter avec ses populations de races différentes; l'expérience de 1848 ne plaide pas en faveur de la nationalisation de ses troupes. En cette année de révolution, les régiments lombardo-vénitiens, cantonnés en Lombardie et en Vénétie, se révoltèrent; il fallut que des régiments hongrois, mis sous les ordres du gouvernement de

Budapest, allassent combattre ces troupes *autrichiennes*.

A cette époque encore, les idées de nationalité étaient peu vivaces.

Ici je ne fais pas de politique, je parle armée seulement. La politique, quand elle est bonne, est justement faite pour équilibrer les forces, pour endiguer les courants, pour unifier les particularités, pour laisser le jeu libre aux contradictions, et finalement pour faire converger vers un même but des forces qui paraissent destinées à ne produire que des chocs, pour triompher de difficultés qu'une mauvaise politique transformerait en obstacles.

Le soldat en Autriche est excellent. Les Hongrois, les Slaves, les Roumains sont braves, avec des qualités de ténacité et des aptitudes à supporter toutes les fatigues que l'on ne rencontre peut-être pas au même degré chez les Occidentaux, plus amollis aujourd'hui par la civilisation. Natures essentiellement dociles, ils sont d'une discipline qui en fait des soldats tels qu'on ne peut en rêver de meilleurs.

Les officiers sont instruits, généralement distingués et aimables, soumis à leurs chefs supérieurs qui savent les apprécier, dans les meilleurs termes

avec le « pékin » avec qui ils sont toujours en contact. Je ne parle ici, bien entendu, que de l'armée autrichienne. Je ne puis rien dire de l'armée territoriale hongroise, d'autant plus que sa composition et son esprit sont bien différents de ceux des autres régiments de l'Empire.

Les généraux autrichiens sont encore les dignes descendants des Frundsberg et des Montecuculli, des Wallenstein et du prince Eugène, des Traun, des Daun, des Lascy, des Laudon, des Hadik, de l'archiduc Charles, des Wimpffen, des Bianchi, des Schwarzenberg, des Radetsky, des Hess, etc.

Vous dire, par exemple, quel est le véritable successeur de ces grands capitaines, me serait difficile. C'est à la guerre que se jugent les commandants d'armée.

L'armée autrichienne présente, malheureusement, une particularité déplorable : c'est le manque d'égards et l'injustice que professent trop souvent pour les vrais hommes de mérite, ceux qui renseignent l'Empereur sur les affaires militaires.

Après la guerre de 1870 et de 1871, la France et la Prusse ont couvert d'honneurs le maréchal de Mac-Mahon et le général Steinmetz, bien que l'un

ait conduit l'armée à Sedan, bien que l'autre ait manqué de discipline à Spikeren et failli compromettre les combinaisons de Moltke, parce que la nation française et le roi de Prusse, plus reconnaissants que vindicatifs, se sont souvenus des services rendus antérieurement. Le général Benedek, au contraire, qui s'était distingué de mille façons de 1846 à 1866, s'est vu complètement brisé après Königgratz. Il est mort en disgrâce. Pourtant il n'était coupable que d'avoir été obligé de prendre le commandement en chef, alors qu'il déclarait lui-même, avec force, qu'il ne se sentait pas en état de remplir une pareille tâche.

L'armée autrichienne est riche en généraux capables de diriger... une retraite. Tel, par exemple, le fameux général de Ringelsheim, un militaire pourtant de grand talent.

De tous les généraux en activité, il n'y en a qu'un seul qui ait eu l'occasion de prouver qu'il savait être victorieux à la tête d'une armée : c'est l'archiduc Albert, le vainqueur de la deuxième bataille de Custozza (1866), lequel a hérité de toutes les qualités de son père, l'archiduc Charles.

Le général Philippovich, qui commande main-

tenant à Prague, a bien remporté quelques succès en Bosnie ; mais les opérations de cette campagne ont été si peu importantes, et la guerre de montagne qu'il a fallu faire est si particulière, que l'on ne saurait encore apprécier la valeur du général en tant que chef d'armée. Relativement jeune encore, le général Philippovich est un officier vaillant et très instruit, mais que son caractère facilement irritable fait plus craindre qu'aimer ; les soldats l'admirent, mais voient en lui un tyran plus qu'un père.

L'armée juge de la même façon le commandant en chef de Budapest, le général baron d'Edelsheim. Il doit la brillante carrière qu'il a parcourue à un immense bonheur autant qu'à la protection d'une certaine coterie. Cavalier parfait, au besoin dompteur de chevaux, initié à tous les détails du service de son arme, il s'est fait un nom dans les dernières campagnes par des coups de main à la hussarde qui décelaient de l'audace et de la vigueur. Caractère aussi tyrannique que celui du général Philippovich, il est craint de tous ses subalternes et n'est aimé de personne... pas même de sa femme, disent les méchantes langues, à laquelle il doit l'ennui d'avoir été le héros d'une brochure scandaleuse : *Fata*

Morgana, qui fit en son temps beaucoup de bruit.

La campagne de Bosnie a permis à quelques divisionnaires de se distinguer et de faire preuve de réelles qualités. Le général Jovanovich, entre autres, s'est fait remarquer par une marche rapide à travers des montagnes reconnues presque impraticables par les gens du pays, marche qui lui permit de surprendre l'ennemi et de le battre. Le général Tegetthof s'était fait également un nom dans cette guerre; malheureusement, il a déjà rejoint dans la tombe son valeureux frère l'amiral, le vainqueur de Helgoland et de Lissa.

L'armée compte beaucoup aujourd'hui sur le général baron Kuhn, qui commande à Gratz.

Le général de Kuhn possède, avec une expérience de cinquante années de service, une rare instruction et une grande énergie. Il a le don d'électriser son état-major comme ses troupes. Sa brillante défense du sud du Tyrol contre les Italiens, en 1866, a fait de lui un maître dans l'art difficile de la guerre de montagnes. En cas de nouveau conflit, l'armée ne doute pas qu'il ne puisse la conduire à la victoire; car, malgré son âge, il est encore plein de force et de vaillance.

L'un de ceux que l'armée apprécie tout particulièrement encore est le commandant de Vienne, baron Bauer, général habile, éclairé, bienveillant, instructeur de premier ordre, joignant à un calme rare dans l'action une profonde connaissance des hommes. Il a partout et toujours du tact, ce qui lui assure l'estime, la confiance et la sympathie de ceux qui le connaissent.

Je vous ai déjà parlé d'une autre illustration de l'armée, le commandant général de la Galicie, prince Guillaume de Wurtemberg. Le prince a été de toutes les guerres que l'Autriche a faites, depuis 1848 jusqu'à l'occupation récente de la Bosnie, en 1878. Dans cette dernière expédition, il s'est non seulement montré d'une grande bravoure au combat de Saïcze, mais il a su faire tomber, presque sans perte, par une attaque nette et fort habilement conduite, ce nid d'insurgés qui s'appelait Livno. Chaque campagne a valu au prince à la fois une grave blessure, une haute distinction et un avancement immédiat. S'il n'a pas été blessé à Saïcze et à Livno, et ce n'est pas faute de s'y être exposé, il y a du moins conquis son grade de « feldzeugmeister » qui lui donne droit aux plus hauts commandements. Le

prince est un héros qui a sa légende dans l'armée autrichienne. A Vienne, on fonde, en haut lieu, de grandes espérances sur lui.

Un général bien jeune encore, mais déjà extrêmement apprécié pour ses qualités militaires, est le prince impérial, archiduc Rodolphe. C'est un théoricien de premier ordre. Que sera-t-il dans la pratique? Saura-t-il commander une armée comme il commande une brigade, avec cette sûreté merveilleuse qui est l'expérience des vieux capitaines?

L'archiduc Jean passe également pour ne pas manquer des qualités nécessaires à un général d'armée. Les soldats lui trouvent le coup d'œil militaire, « l'œil de feu », selon leur expression. Pas plus que le futur empereur, il n'a eu l'occasion de faire ses preuves de commandant en chef, bien qu'en Bosnie, à Saïcze et à Livno, il ait magistralement conduit sa brigade au feu, sous les ordres du prince Guillaume de Wurtemberg.

La cavalerie, l'artillerie, le génie, ont tous des inspecteurs généraux dans les personnes du général comte Pejacsevics, de l'archiduc Guillaume et du lieutenant général baron de Salis.

Les corps d'armée qui se trouvent au Tyrol et en

Bosnie forment des commandements territoriaux indépendants; toutefois, leurs chefs ne jouissent pas des prérogatives du commandement général.

L'Autriche possède, depuis 1864, une école de guerre et un cours pour les officiers d'état-major, qui ne le cèdent en rien aux institutions similaires des autres États militaires.

L'armée autrichienne a presque entièrement terminé sa nouvelle organisation. L'artillerie a d'excellents canons, l'infanterie est en possession d'un bon fusil; toutes les armes sont dotées de règlements d'exercices et de manœuvres bien conçus. Il reste seulement à augmenter la cavalerie de quelques régiments et l'artillerie d'une douzaine de batteries, afin que leurs effectifs soient en proportion avec la force principale de l'armée, l'infanterie.

Dans toutes les armes on travaille avec zèle, avec un grand sentiment du devoir, et, selon l'expression vulgaire, jour et nuit, à la vapeur, afin d'être prêts au premier signal de l'Empereur de « combattre pour la victoire » !

La marine autrichienne est de création récente; elle ne remonte guère au delà d'une trentaine d'années. Elle a succédé à l'ancienne marine, qui

était italienne de corps et d'âme, de mœurs et de langage, et était composée presque uniquement de marins vénitiens et dalmates. Officiers, sous-officiers et matelots étaient originaires des villes de l'Adriatique.

Cette marine se révolta en 1848, à l'exemple des régiments italiens et hongrois.

L'insurrection vaincue, on s'abstint naturellement de rétablir l'armée de mer sous son ancienne forme. Après une vaine tentative de reconstitution confiée à un Danois, l'amiral Dahlerup, on chargea de la réorganisation de la marine un général de l'armée de terre, le comte François de Wimpffen, qui commandait en chef à Trieste et y avait acquis une grande expérience des choses de la mer. Le général se trouva être un officier du plus grand mérite en cette spécialité; libre de choisir ses auxiliaires, il sut s'entourer d'aides de camp de valeur, tels que Moring, plus tard son successeur à Trieste, et Wüllerstorff, ensuite ministre du commerce. En peu de temps, le général de Wimpffen et ses collaborateurs renouvelèrent la marine et créèrent un corps d'officiers et de matelots purement autrichien, qu'ils animèrent d'un esprit militaire égal à celui de l'armée qui revenait victorieuse d'Italie.

La langue allemande devint la langue de service à bord, comme dans l'armée. Aujourd'hui la marine est tout aussi autrichienne que l'était jadis l'armée de terre.

Le général de Wimpffen avait sous ses ordres, au début, un frère de l'empereur, l'archiduc Maximilien. Dans un État aussi monarchique que l'Autriche, il était difficile que les rôles ne fussent pas au plus vite renversés. En effet, le réformateur de la marine dut céder la place au prince, à peine fait pour un rôle secondaire et qui ne quitta le poste de commandant suprême que pour la fatale couronne du Mexique.

Un des excellents chefs de la marine autrichienne a été ensuite le fameux Tegetthof, qui a eu la bonne fortune de faire apprécier la valeur de l'arme en gagnant les victoires de Helgoland et de Lissa.

A Lissa, le commandant du vaisseau amiral, qui portait Tegetthof et coula le *Re d'Italia*, était le capitaine de vaisseau baron Maximilien de Sterneck. Pour ce fait d'armes, le baron reçut la croix de Marie-Thérèse. Il occupe aujourd'hui la situation de ses anciens chefs, Wimpffen, archiduc Maximilien et Tegetthof

Tient-il ce poste de son seul mérite? Les marins prétendent que sa plus grande habileté s'exerce dans les salons des personnages influents. Il possède au suprême degré, disent-ils, l'art d'être aimable avec les dispensateurs des hauts grades, et sa diplomatie, sa souplesse de caractère n'ont pas peu contribué à lui faire conquérir le poste le plus élevé de l'armée de mer.

HUITIÈME LETTRE

LE GOUVERNEMENT

On a dit et répété que le gouvernement autrichien n'est pas un gouvernement parlementaire. Cette affirmation n'eût pas trouvé crédit sans les circonstances au milieu desquelles elle s'est produite : quoique le cabinet du comte Taaffe n'ait pas cessé un seul instant de s'appuyer sur le Parlement, son origine a quelque chose d'extra-parlementaire.

Le système gouvernemental, parfait en théorie, qu'on appelle le parlementarisme, est exposé à subir bien des accommodements dans la pratique.

En Autriche, ces accommodements sont plus fréquents, plus nécessaires qu'ailleurs, étant donné la

situation intérieure de ce pays, laquelle est à peu près unique en Europe.

Vous avez, certes, encore présente à l'esprit l'arrivée au pouvoir du comte Taaffe, il y a plus de cinq ans.

Le comte Taaffe, déjà ministre de l'intérieur à la fin du ministère Auersperg, fut appelé à la présidence du conseil après le court intérim de M. de Stremayr. La démission du prince Auersperg était-elle d'ordre parlementaire? J'examinerai la question avec vous.

Le parti libéral allemand était alors le parti gouvernemental et n'avait aucun motif pour désirer la retraite d'un président du conseil qui jouissait de toute sa confiance. Cependant, la conduite même de la majorité ministérielle rendit la démission du prince Auersperg inévitable. De longues années de pouvoir, — et c'est le sort commun à tous les partis, — avaient fini par désagréger la majorité, jadis si homogène, si compacte. Des dissensions intérieures l'avaient troublée, la discorde, la discussion l'avaient irritée et affaiblie. La gauche, composée d'hommes ayant des opinions avancées, combattait ouvertement le ministère, tandis qu'une partie du centre, où

dominait pourtant un esprit soi-disant modéré, lui faisait une guerre sourde mais acharnée. M. Herbst, longtemps le chef incontesté du parti libéral allemand, prenait un malin plaisir à contrecarrer les projets du cabinet Auersperg, à lui susciter des difficultés sans cesse renaissantes.

Je crois que le cabinet se fût maintenu longtemps encore, si deux questions d'une grande importance n'avaient inopinément surgi et forcé la Chambre à en délibérer sans retard. La première fut la ratification du traité de Berlin; vous savez que l'une des clauses de ce traité impliquait l'occupation par l'armée austro-hongroise de la Bosnie et de l'Herzégovine. La seconde fut la loi militaire, réglant les dépenses de l'armée pour une période de dix ans.

A la Chambre, quoique l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine fût déjà un fait accompli, M. Herbst et ses fidèles combattirent de toutes leurs forces la ratification du traité de Berlin. Il semble qu'une telle opposition en cette circonstance n'ait eu pour but que de bien préciser les termes de la lutte d'une fraction des libéraux allemands contre le ministère.

Sur cette question, le parti se divisa en deux fractions, dont l'une, ayant à sa tête MM. Édouard Suess, Plener, etc., vota pour le gouvernement, avec toute la droite, tandis que l'autre, sous la conduite de M. Herbst, vota contre ou s'abstint.

La loi militaire fut combattue avec plus d'ardeur encore par M. Herbst et son groupe. Cette loi touchant, paraît-il, à la Constitution, la modifiant, devait, d'après cette même Constitution, réunir la majorité absolue, pour être votée. Le vote fut d'abord douteux, et la loi n'obtint le nombre de voix suffisant qu'après des négociations assez longues et très difficiles.

Le gouvernement se serait donc trouvé en minorité sans l'appui des droites. Il devint alors impossible au cabinet Auersperg de se maintenir dans la situation qui lui était faite par ses propres amis. Il fallait, selon la formule célèbre, se soumettre ou se démettre. Le président du conseil, désirant faciliter à l'Empereur la reconstitution d'une majorité parlementaire et ne rien entraver des combinaisons qu'amenait un groupement nouveau de cette majorité, se retira.

En combattant la ratification du traité de Berlin

et surtout la loi militaire, M. Herbst, dont l'entêtement est prodigieux et l'aveuglement politique proverbial, a gravement compromis les intérêts de son parti. L'Empereur, ceci n'est un secret pour personne, tenait beaucoup à la loi militaire. A tort ou à raison, il la croyait faite pour favoriser dans l'armée l'introduction d'un élément stable, nécessaire à son avenir.

Il s'étonna beaucoup de cette campagne conduite avec tant d'ardeur et de bruit, et il n'est pas impossible qu'à partir de ce moment il ait désiré voir les affaires entre les mains d'hommes pris en dehors du parti libéral allemand, ou du moins en dehors de la fraction Herbst.

M. de Stremayr, qui présidait le cabinet intérimaire et avait succédé au prince Auersperg, ne put se maintenir au pouvoir ou ne le voulut point, fatigué qu'il était des attaques incessantes de son propre parti.

L'Empereur chargea alors le comte Taaffe de la formation du nouveau cabinet.

Avant de parler plus longuement du ministère Taaffe, je crois devoir, en quelques mots, vous entretenir du ministère qui l'a précédé.

Le ministère du prince Auersperg est le plus long qu'ait eu l'Autriche constitutionnelle et moderne. Les hommes qui en firent partie, sans être de premier ordre, étaient des esprits distingués. MM. de Stremayr, Chlumecki, Unger, Glaser, Lasser, Pretis, avaient tous une incontestable valeur. L'individualité la moins brillante, pour ne pas dire la plus obscure de ce ministère, était sans contredit le prince Adolphe Auersperg lui-même. Orateur médiocre, politique souvent maladroit, administrateur sans habileté, il possédait plus de qualités personnelles que de capacités gouvernementales. Très franc, très loyal, d'une rondeur peut-être un peu vulgaire pour un prince, il se laissait plaisanter par les courtisans sur ses allures démocratiques.

Aimé de l'Empereur et de ses collègues du cabinet, le prince Auersperg se vantait de détester la politique et de n'avoir eu pour son ministère d'autre ambition que celle d'être un ministère d'affaires.

Le cabinet Auersperg travailla patiemment, activement, avec conscience et probité, à beaucoup de choses. Il dota l'Autriche, — pourquoi ne pas le reconnaître? — de quelques-unes de ses meilleures institutions. Il fit voter, entre autres, les lois con-

fessionnelles par le Parlement, après les avoir longuement préparées et y avoir introduit un esprit vraiment libéral.

Malgré l'intelligence de la plupart de ses membres et l'honnêteté de tous, le cabinet Auersperg a souvent montré plus de bonne volonté que d'habileté. Avec un peu plus de clairvoyance, un peu moins de préjugés, de parti pris, de routine, il aurait pu atteindre plus d'un but hautement politique. En donnant satisfaction aux justes exigences, aux revendications équitables des Tchèques, il eût attiré ceux-ci dans le camp libéral, et les conséquences de cet acte politique eussent été doubles : elle eussent sauvé le parti libéral et contribué à doter le pays d'institutions vraiment modernes. Mais pour atteindre ces résultats, il est nécessaire d'ajouter que le cabinet Auersperg aurait eu besoin du concours absolu de sa majorité, et que ce concours, étant donné le caractère et les mœurs politiques du chef du parti libéral et de ses principaux membres, était chose à peu près impossible à obtenir.

La position toujours difficile, souvent pénible, que n'a cessé de faire au cabinet Auersperg le parti qui avait pour premier devoir et pour mission de le sou-

tenir, crée donc en sa faveur des circonstances atténuantes qui, si elles ne peuvent le faire acquitter entièrement, empêchent que ses fautes ne soient condamnées sans excuse.

En homme modéré, conciliant, temporisateur qu'il est, le comte Taaffe voulut naturellement essayer de s'entendre avec l'ancienne majorité; il prit même deux ou trois ministres dans ses rangs. Se flattait-il d'arriver à un arrangement quelconque? C'est possible. En tout cas, son illusion, — car c'était une illusion pure, — fut de courte durée.

Le parti allemand libéral, accoutumé de longue date à gouverner sans réserves, refusa nettement d'accepter un partage. Ayant eu jusque-là tous les portefeuilles, c'est-à-dire toutes les influences, toutes les situations, il lui sembla qu'on commettait à son égard une épouvantable injustice, et il cria à l'iniquité. Il avait de lui-même une opinion pleine de superbe; il s'imaginait que lui au pouvoir, c'était le pays heureux, les nationalités satisfaites, la prospérité publique à son summum de richesse, la paix sociale éternellement assurée. Comment un tel orgueil pouvait-il s'abaisser à débattre les conditions d'un pacte? Les Allemands libéraux se retirèrent

sous leurs tentes, irrités, fourbissant leurs armes pour les prochaines luttes.

Le cabinet Taaffe, à peine entré en fonctions, trouva le parti allemand libéral irréconciliable, armé contre lui, faisant pleuvoir coup sur coup des projectiles qui devaient assommer ceux qu'ils atteignaient dans le ministère. Mais, chose bizarre, c'était les ministres pris dans son sein que le parti allemand libéral visait de préférence. Aussi vit-on successivement MM. Kremer et Korb forcés de donner leur démission afin d'échapper aux attaques violentes de leurs propres amis.

Ce spectacle curieux et moralement triste finit par convaincre le comte Taaffe de l'inutilité de ses efforts pour arriver à une entente avec ses adversaires. D'un autre côté, les négociations entamées avec les Tchèques en vue de leur rentrée au Parlement ayant abouti, le président du conseil pouvait définitivement se passer du concours des Allemands libéraux.

Pour qui connaît le comte Taaffe, il n'est pas douteux qu'il eût préféré exercer le pouvoir en s'appuyant sur le parti allemand libéral, plutôt que de gouverner avec la majorité bigarrée et hétérogène qui le soutient aujourd'hui. Non que cette majorité

ne soit pas la représentation exacte du pays; au contraire : elle le représente beaucoup mieux que le parti libéral allemand.

Ce parti, la chose est maintenant prouvée, n'est guère que l'expression d'une minorité, minorité infime, si l'on tient compte des populations de la Cisleithanie, et minorité même si l'on n'a en vue que les Allemands-Autrichiens. Il a certainement fallu des circonstances extraordinaires, des traditions vieilles de plusieurs siècles, pour que le parti allemand libéral arrivât au pouvoir et s'y éternisât. En revanche, la majorité actuelle, composée des Allemands conservateurs, des cléricaux, des féodaux, des Polonais, des Tchèques, des Slovènes, etc., représente réellement tous les éléments constitutifs de ce grand conglomérat — véritable mosaïque de peuples — qu'on appelle l'Autriche.

Les raisons qui, selon moi, font que le comte Taaffe eût préféré gouverner avec le parti allemand libéral, appartiennent à un ensemble de principes duquel ressort la conception de l'État moderne. Ces principes, le parti allemand libéral les professe et le président du conseil les admet sans restriction.

Mais, en politique, les préférences ne sont parfois

que de pieux désirs. Lorsqu'on gouverne, il faut souvent abandonner des idées qui s'incarnent dans la personne d'un adversaire.

Je ne sais si le comte Taaffe caresse encore le vœu d'une entente avec le parti allemand libéral. Il n'est pas impossible qu'à certaines heures de vacances parlementaires, en prenant le frais sous les grands arbres de sa petite propriété d'Ellischau, il songe à ce nouveau genre de quadrature du cercle. Mais dès qu'il raisonne froidement et considère les faits, tout projet de réalisation immédiate d'entente quelconque doit être banni de sa pensée. Pour s'entendre, il faut être deux. Le comte Taaffe est seul. Le parti allemand libéral, qui a repoussé tout rapprochement avec le président du conseil alors que l'écart était moindre et le rapprochement facile, s'est de plus en plus éloigné du terrain de la conciliation. Faut-il le regretter? Oui. Ce parti est par excellence un parti de gouvernement; outre un certain nombre d'hommes remarquables, il dispose d'une multitude d'utilités précieuses pour un chef de cabinet qui saurait s'en servir.

L'intransigeance exagérée du parti allemand libéral n'est plus dangereuse pour l'avenir du ministère

Taaffe ; ce ministère, qui compte aujourd'hui plus de cinq années de pouvoir, s'est implanté dans le pays et y a poussé des racines profondes. A moins qu'il ne commette de lourdes fautes, il n'a pas à craindre d'être ébranlé. Ses adversaires peuvent bien essayer de peser sur lui de toutes leurs forces, ils ne le renverseront pas. Les efforts que fait le parti allemand libéral pour briser le comte Taaffe sont prodigieux. Si, durant les longues années de sa domination exclusive, ce parti avait déployé, pour doter le pays d'institutions politiques et sociales dignes des principes libéraux et des temps modernes, un centième de l'énergie, du zèle, de l'activité qu'il déploie pour lutter contre le ministère Taaffe, l'Autriche eût été la nation la mieux gouvernée de l'Europe.

Au sein du Parlement, dans les chaires des Universités, dans les conférences publiques, dans les assemblées électorales et dans la presse, le parti allemand libéral croit que sa mission, son devoir, est de combattre partout et toujours le ministère Taaffe. Il lance contre lui les accusations les plus violentes, formule les griefs les plus graves, se livre sans mesure, sans retenue, aux récriminations les

plus amères. Selon les Allemands libéraux, le ministère actuel serait foncièrement réactionnaire, inévitablement clérical, radicalement anti-allemand, et sa politique irrémédiablement rétrograde.

On est toujours porté à l'indulgence vis-à-vis d'un parti aussi cruellement éprouvé que l'est le parti allemand libéral, et, parce qu'il a beaucoup péché, on consentirait aisément à lui beaucoup pardonner. Mais à la fin ses diatribes impatientent et l'on est disposé à lui rendre exagération pour exagération.

Voulez-vous que nous jugions, avec le sang-froid et l'impartialité faciles à des étrangers, les actes du ministère Taaffe, et voyions s'il mérite la mauvaise réputation que les Allemands libéraux ont essayé de lui faire?

Le ministère Taaffe est, il est vrai, soutenu par une majorité dans laquelle les éléments réactionnaires et cléricaux sont fortement représentés; mais on se trompe, ou l'on veut tromper, lorsqu'on affirme, comme le fait tous les jours le parti allemand libéral, qu'il est lui-même réactionnaire et clérical. Quoi qu'on dise, ce ministère n'est pas fait à l'image de la majorité; il ne lui ressemble pas

plus qu'il n'est son émanation. Un mariage de raison est bien intervenu entre lui et elle; mais cet hymen, qui n'a point eu l'amour pour origine, n'a pu avoir la fusion, l'identification pour but. Il dure, c'est vrai; mais il dure surtout, comme la plupart de ces unions, parce qu'il y a beaucoup d'intérêts communs et que, la passion étant exclue des rapports des conjoints, leurs excellentes relations ne peuvent être troublées.

Bref, pour continuer la métaphore, tandis que la majorité règne, le ministère gouverne... et il gouverne selon ses idées et suivant son programme. La majorité n'est pas toujours docile. Les cléricaux résistent; mais, la plupart du temps, le président du conseil finit par triompher de leur résistance. Les difficultés pour le comte Taaffe sont de toute nature et sans cesse renaissantes, à cause des divergences radicales qui existent entre les divers groupes de la majorité. A côté des conservateurs, des cléricaux, il y a les Polonais et les Tchèques qui professent des idées libérales; près des féodaux groupés autour du comte Hohenwart, se trouvent les membres du club Coronini tout dévoués au progrès. Le ministère a donc besoin d'une grande

habileté pour manœuvrer, pour se diriger au milieu de tels embarras.

Il faut admettre qu'il a été quelquefois ballotté entre de pareils éléments et forcé de jeter du lest à la mer pour se maintenir à flot. Combien de sacrifices le comte Taaffe a dû faire pour prévenir des défections! Ainsi, la loi sur l'enseignement primaire, votée il y a deux ans, est une regrettable concession faite aux conservateurs et aux cléricaux de la Haute-Autriche, du Tyrol, du Salzbourg, etc. L'ancienne loi sur la matière, œuvre du parti allemand libéral, répondait bien autrement à l'esprit général moderne. Elle astreignait les enfants à huit années de fréquentation scolaire. Il est vrai que les habitants des contrées montagneuses et hautes se trouvent dans l'impossibilité d'envoyer leurs enfants à l'école durant huit années, les travaux des champs les réclamant impérieusement. En votant la loi en question, on n'a fait, somme toute, que légaliser un système de dispenses déjà existant; cette circonstance ne diminue pas, bien entendu, le caractère réactionnaire de la loi. Le gouvernement est lui-même de cet avis, puisqu'il en a paralysé les conséquences possibles au moyen d'une circulaire

qui provoqua les foudres du belliqueux évêque de Linz, Mgr Rudigier.

L'évêque de Linz vient de mourir. C'était un adversaire des opinions libérales; fanatique, caractère loyal, esprit convaincu, il déclarait la loi religieuse supérieure à la loi civile. Il provoqua plusieurs conflits, ne se souvenant d'aucune des paroles de l'Évangile et trouvant tous les moyens bons pour combattre les idées modernes. Sa mort calmera bien des intolérances qui s'appuyaient sur son ardeur et sur son courage.

La loi sur l'enseignement primaire n'est d'ailleurs pas la seule concession que le ministère se soit vu forcé de faire aux ultras de la majorité. Quoique, la plupart du temps, le comte Taaffe ait donné d'une main pour reprendre de l'autre, il ne doit pas moins souffrir de cette malencontreuse nécessité, qui l'oblige à sacrifier, faute d'un nombre suffisant de libéraux dans la majorité, une partie de son programme.

Pourtant, si l'on examine attentivement et sans prévention les résultats réalisés depuis cinq ans, on acquiert la conviction que ce que le ministère Taaffe a fait ou laissé faire de mauvais, ou d'inutile,

est bien léger relativement à l'œuvre forte et grande qu'il a pu accomplir. L'espace me manquerait si je voulais énumérer toutes les lois excellentes créées sous son initiative et sous sa direction. Ainsi, l'agriculture a été considérablement dégrevée des charges excessives qui pesaient sur elle; les finances, gérées avec habileté, se trouvent aujourd'hui dans une situation favorable; la petite industrie, menacée naguère d'une ruine imminente par le gros capital, a été mise à l'abri des entreprises immorales des exploiteurs du travail. De grands travaux publics, destinés à avoir les conséquences les plus heureuses pour l'avenir économique du pays, ont été projetés et exécutés; une réforme électorale élargissant le système précédent, fort restreint, et le démocratisant, va permettre aux irrésistibles courants populaires de se manifester lors des prochaines élections.

Mais le véritable honneur du ministère Taaffe est d'avoir compris que le temps était enfin venu de réparer envers les populations non allemandes de l'Empire les monstrueuses iniquités commises contre elles par les gouvernements antérieurs. Grâce à cette exacte intelligence de la situation, à l'esprit de justice qui a prévalu, bien des mécontentements ont

cessé. Les Tchèques, qui, blessés dans leur amour-propre national, ne siégeaient plus au Parlement depuis dix-sept ans, sont venus reprendre leur place au milieu des représentants des autres nationalités. Le ministère Taaffe, qui s'est baptisé lui-même « le ministère de la conciliation », n'a rien négligé pour que cette belle dénomination devînt une réalité. Si les résultats obtenus ne correspondent pas entièrement à ses louables efforts, la faute en est tout entière aux Allemands libéraux qui, oublieux des événements, ne tenant aucun compte des leçons de l'expérience, refusent de vivre sur le pied d'égalité avec les autres populations du pays et luttent incessamment pour reconquérir une situation privilégiée dans l'État.

NEUVIÈME LETTRE

LES MINISTRES

A tout seigneur tout honneur. Le cabinet Taaffe se résume dans le comte Taaffe. Je commencerai donc par lui.

Pour ceux qui croient aux traditions de la race, à l'hérédité morale dans une famille, le premier ministre cisleithan est un exemple de la perpétuité des phénomènes psychiques. Ses aïeux étaient de très ancienne noblesse irlandaise ; ils figurent, dès le XIIe siècle, dans les livres d'or de l'Irlande. J'imagine que c'est dans le sang de ses pères qu'il a puisé les instincts fédéralistes des Celtes, le respect du droit des petits peuples.

Le comte Taaffe est né en 1830, comme l'empereur François-Joseph dont il fut le camarade préféré. La rencontre des deux amis, après dix-sept ans de séparation, que le comte Taaffe croyait être de l'oubli, est un conte des *Mille et une Nuits*.

L'Empereur étant venu par hasard à Linz pour des manœuvres, on lui présenta, selon la coutume, les employés de l'État, et, parmi les secrétaires du gouverneur, le comte Édouard Taaffe. La présentation terminée, François-Joseph fit appeler son ancien camarade, qu'il reçut sans témoins ; emporté par l'émotion, il se jeta dans les bras du petit secrétaire. Naturellement, la fortune du comte Taaffe date du jour où il retrouva l'Empereur.

Le premier ministre d'Autriche est de taille moyenne, sans aucun embonpoint. Il a le teint bistré, le nez fortement arqué ; ses yeux, un peu à fleur de tête, sont grands, très noirs et très expressifs. Lorsqu'on l'a croisé une seule fois, on n'oublie pas le regard du comte. Il a le front haut, bombé, on pourrait dire plein ; les lèvres épaisses ont de la bonté et décèlent une nature sans égoïsme. Le comte a les cheveux abondants, plats, très longs et d'un noir de jais ; il porte la moustache et la mouche.

Quoique le camarade de jeunesse de l'Empereur soit de très noble race, il n'a rien d'aristocratique ; mais au premier aspect sa physionomie intelligente fait dire de lui par un inconnu : Qui cela peut-il être ?

Au moral, malgré certains emportements, aussi passagers qu'irrésistibles, le comte Taaffe est doux, bon, cordial, compatissant. J'ai rarement vu un ministre s'apitoyer aussi sincèrement sur la misère des masses, et plus rarement encore un homme d'État faire d'aussi louables efforts pour alléger les charges qui pèsent sur le peuple.

. Le comte Édouard Taaffe n'a reçu de son père, le comte Louis, ancien ministre de la justice, mort premier président de la Cour de cassation, qu'une fortune insignifiante. Il n'a d'ailleurs exercé aucune des professions qui, selon Montesquieu, conduisent à la richesse plutôt qu'à la gloire. Il n'a été ni marchand, ni industriel, ni fournisseur d'armée, ni brasseur d'affaires ; je pourrais ajouter : ni ministre des finances. N'ayant jamais eu d'autres fonctions que celles de l'État, il est resté pauvre.

Car au service de l'Autriche
Le *fonctionnaire* n'est pas riche,
Chacun sait ça.

L'Empereur, après qu'il eut retrouvé son ami de jeunesse, le nomma successivement gouverneur du Salzbourg, ministre dans le cabinet appelé *Bürgerministerium*, puis gouverneur du Tyrol.

Le premier ministre d'Autriche est un de ces hommes, rares du reste, à qui la fortune n'est pas nécessaire; qu'elle diminuerait, pour ainsi dire. La richesse ne va qu'à certaines figures qui resteraient dans l'ombre sans son éclat. A ceux qui ont une valeur personnelle, la valeur de l'argent n'apporte rien, et eux-mêmes ne le font pas valoir. L'or qui ne reluit pas n'est pas or.

Le comte Taaffe n'a point cherché à augmenter le patrimoine de sa famille autrement que par une culture intelligente des terres qu'il a reçues de l'héritage paternel. La Bourse et ses spéculations ne l'ont jamais tenté. Les projets de M. Bontoux eux-mêmes, ses créations financières, qui ont provoqué tant d'enthousiasme dans l'aristocratie viennoise, n'ont guère trouvé chez lui qu'un étonnement mêlé d'indifférence.

Le comte est marié à une femme charmante, causeuse spirituelle, la comtesse Irma, née Csaky, très aimée à la cour. Elle lui a donné de beaux

enfants qu'il adore et dont il s'occupe avec une vive et constante sollicitude.

On peut dire de lui sans banalité qu'il est bon époux et bon père. Il goûte fort peu le monde et s'y fatigue. Ennemi des propos vains et légers, quoiqu'il soit fort spirituel, il ne prend pas la peine d'aller chercher dans une fête les rares conversations sérieuses qu'il peut toujours avoir dans son cabinet ou aux Chambres. De plus, il trouve inutile de se mêler à des courants d'opinions qui trompent trop souvent les hommes d'État mondains sur les vrais sentiments du pays.

Mais si le président du conseil a pour le monde une estime très limitée, ce n'est point un sauvage; ses amis sont aussi intimes qu'ils sont peu nombreux. Il les voit souvent et garde toujours à dîner quelques-uns d'entre eux; il aime à leur parler d'art, de littérature, de philosophie, en fumant de bons cigares et en buvant force chopes de *Pilsnerbier*.

Le comte Taaffe a la passion des grandes promenades. Il a pris l'habitude des longues excursions lors de son séjour dans le Tyrol, où il fut gouverneur pendant bien des années. Il se plaît aux cour-

ses sans fin à travers champs. On le rencontre, au printemps et en automne, dans les environs de Vienne, sur la Ringstrasse ou au Prater, vêtu d'un pardessus gris, coiffé d'un chapeau de même couleur que, par habitude, il porte très en arrière. A son bras, et marchant du même pas rapide et saccadé, on voit souvent une belle et gracieuse personne qu'il serre tendrement, dont il paraît orgueilleux, quoique l'orgueil ne soit point un des traits de son caractère.

Ceux qui ne le connaissent pas, et ceux-là sont toujours nombreux quoique la caricature l'ait beaucoup popularisé, disent lorsqu'il a passé :

— Quelle jolie femme il a, ce gaillard-là!

J'entendis un jour quelqu'un raconter au comte Taaffe l'un de ces propos un peu vulgaires récolté sur son passage; il l'écouta bienveillamment, avec un visible plaisir.

La jeune personne qui l'accompagne dans ses interminables courses est sa fille. Il est difficile de voir un plus joli visage, une taille plus ravissante, même à Vienne.

Le comte Taaffe a des goûts simples, et il plaît surtout aux petits. Lorsqu'il était gouverneur du

Tyrol, les vaillantes populations tyroliennes l'idolâtraient.

A Vienne, malgré les efforts faits par la presse allemande pour le déconsidérer, le président du conseil jouit d'une vraie popularité. Si les couches inférieures de la population viennoise possédaient le droit de vote, le parti allemand libéral, composé exclusivement de bourgeois riches, intolérants et exclusifs, apprendrait bien vite à quel point il est peu aimé et peu considéré par le véritable peuple allemand autrichien.

Le cocher du comte Taaffe est aussi connu à Vienne que son maître. De la même taille que le président du conseil ou à peu près, il porte ses vieux habits, et pose son chapeau en arrière comme le comte, ce qui complète une vague ressemblance avec celui qu'il appelle fièrement « le patron ». Quelqu'un disait un jour à ce sujet :

— Ce diable de Taaffe, on ne sait jamais au juste. quand on le rencontre, si c'est lui ou son cocher qui conduit. Jamais le parti allemand ne pourra le renverser. Si on le jette par la portière de sa voiture. il remontera sur le siège.

Le comte n'a aucune prétention à l'austérité ni

à l'abstinence. Il aime à manger quand il a faim, à boire quand il a soif. Aussi ne croit-il pas infliger un supplice à sa dignité en prenant ses repas n'importe où. Il y a, par exemple, dans la Herrengasse, situé presque en face de la présidence du conseil, un marchand de comestibles connu sous le nom de *Zu den drei Laufern*, que le noble comte honore de sa clientèle.

A Vienne, certains marchands de comestibles ont plusieurs pièces où l'on déjeune à la fourchette. Vers onze heures, le premier ministre d'Autriche fait simplement son entrée. Il salue tout le monde d'un air très aimable, s'assied, commande son déjeuner qu'il arrose d'une demi-bouteille de Vöslau, mange de bon appétit et retourne ensuite tranquillement à la présidence du conseil. Il y a de par le monde de très minces politiques dont la personnalité s'affligerait du contact vulgaire des premiers venus, dans une boutique de marchand de comestibles.

A la Cour, on se moque des goûts plébéiens du comte Taaffe, de sa popularité, de sa façon de s'habiller, de marcher, d'aller, de venir; on se scandalise à propos de toutes ses conceptions poli-

tiques ; on gémit sur ses idées libérales. Le président du conseil, qui n'est point aveugle, voit tout cela d'un œil tranquille et dédaigneux. Il feint d'ignorer les petites critiques, les savantes machinations ourdies contre son influence. Toujours au travail, il ne perd pas son temps à creuser des contre-mines. Aussi ses adversaires sont-ils forcés d'avouer qu'ils ne peuvent l'atteindre sur le terrain où il se place et qu'ils auront quelque peine à le faire sauter, ce qu'ils avaient cru tout d'abord facile.

Le président du conseil possède entièrement la confiance et l'amitié de son souverain, et j'estime qu'il les mérite. Sa Majesté François-Joseph peut avoir autour de son auguste personne des amis plus empressés, plus désireux de lui plaire, même tout aussi dévoués; il n'en a pas de plus sincère ni de plus éclairé. Aussi est-ce le comte Taaffe que l'Empereur appelle chaque fois qu'une circonstance difficile lui fait désirer de prendre conseil.

Le parti allemand combat le premier ministre sans relâche, sans trêve, avec une violence que rien encore n'a pu calmer. Il sait pertinemment que ses accusations sont fausses; mais il accuse quand même, pour qu'il en reste quelque chose. Les adver-

saires du premier ministre crient sur les toits que le comte Taaffe est un réactionnaire,et n'en croient pas un traître mot. M. Herbst et ses amis répètent sans cesse d'un homme libéral et progressiste qu'il est clérical. Or, la plupart des actes du premier ministre prouvent exactement le contraire.

Durant les deux premières années de son ministère, devinez ce que ses ennemis reprochaient au président du conseil. Je vous le donne en mille : sa frivolité ! Quoi ! cet homme d'État redoutable qui les avait chassés du pouvoir, qui avait supplanté auprès de la nation ces gens si sérieux, ne les avait vaincus que par la frivolité ?

Aujourd'hui, les organes du parti allemand semblent avoir renoncé à cette facétie. Il leur a fallu beaucoup de temps pour comprendre que non seulement le moyen d'attaque était faible, mais qu'il les rendait ridicules.

M. de Dunajewski est ministre des finances dans le cabinet Taaffe.

Lorsqu'il fut appelé à faire partie du ministère, il était simple professeur d'histoire à la Faculté de Lemberg ou de Cracovie, et député galicien ; son nom indique suffisamment qu'il est Polonais. On le

dit très habile, trop habile peut-être à manier les affaires. Il est inutile que je me fasse l'écho des propos malveillants qui ont couru sur son compte et dont on vous rebattra les oreilles, dans tous les mondes, à Vienne.

Je ne sais si l'on peut éprouver de vives sympathies pour M. de Dunajewski. C'est un homme cassant, arrogant même, désagréable, ce que les Français appellent « un grincheux ». Doué d'une grande puissance de travail, il a l'entente réelle des affaires, dans lesquelles on peut cependant lui reprocher de montrer plus d'expédients que de ressources. Le ministre des finances remplit avec intelligence, et on peut dire avec bonheur, les importantes fonctions qu'il occupe. Ses adversaires eux-mêmes le reconnaissent.

M. le baron Pino de Friedenthal est ministre du commerce. Autrefois gouverneur de la Bucovine, de Linz, de Trieste, il n'était pas, à son arrivée au pouvoir, dans une situation de fortune très brillante. Ses émoluments lui ont certainement permis de mettre plus d'ordre dans ses affaires, puisqu'il possède aujourd'hui un joli domaine en Carinthie et qu'on ne lui connaît plus de dettes. C'est un homme

aimable et sympathique. Ses initiatives ont toujours été intelligentes. On lui doit d'avoir mené à bien un projet admirable, dont l'exécution libère son pays de la vassalité commerciale allemande : le chemin de fer de l'Arlberg, qui relie presque directement l'Autriche-Hongrie à la France.

Le ministre de la justice est M. de Prazak. C'est un jurisconsulte remarquable, plus travailleur encore, s'il se peut, que M. de Dunajewski. Il dit parfois qu'il aime la besogne, et il le prouve. Dans le cabinet Taaffe, M. de Prazak représente le parti tchèque, dont il est l'un des chefs respectés.

Le portefeuille de l'instruction publique et des cultes est dans les mains de M. Conrad de Eybesfeld. Le baron Conrad est sorti, comme le comte Taaffe, de l'administration.

Il a été gouverneur de la Basse-Autriche. C'est un homme de bonne volonté, qui vogue bien au milieu du fleuve administratif, mais qui se noie dans le Parlement au moindre flot d'éloquence de ses adversaires. Lors de la discussion de la loi scolaire, le parti allemand libéral, qui défendait avec force son œuvre la meilleure, mit plus d'une fois en péril le mince esquif du ministre de l'instruction publique.

Le titulaire du portefeuille de l'agriculture est le comte Jules Falkenhayn, l'un des compagnons de jeunesse de l'empereur François-Joseph, très bien vu à la cour. Comme ses collègues, il est travailleur; mais plus qu'aucun d'eux il est dévot et aimerait sûrement mieux aller à trois messes dans un jour que de s'occuper une seule fois de politique.

M. de Ziemialkowski est ministre sans portefeuille. Il fait, en cette qualité, depuis longtemps déjà, partie de tous les ministères qui se succèdent, sans distinction de nuances. Le baron est un héros. Mêlé à toutes les révolutions, à tous les soulèvements de la Pologne, il a subi tous les martyres pour sa patrie. Il est un témoignage vivant des souffrances passées de son pays et un témoin muet dans le ministère, où il ne semble avoir d'autre mission que celle de représenter la Pologne.

Le cabinet Taaffe compte, en outre, un ministre dit de la « défense nationale », ministre de la guerre cisleithan. Le véritable ministre de la guerre austro-hongrois est, on le sait, un ministre commun aux deux parties de la monarchie. Comme tel, il ne relève point des Parlements et n'a de comptes rendre qu'aux délégations. Par conséquent, la Cis-

leithanie et la Transleithanie ont chacune ce qu'on pourrait appeler un ministre parlementaire, qui prend part aux délibérations des Chambres et répond à toutes les questions posées aux deux gouvernements. En Autriche, le titulaire du portefeuille de la « défense nationale » est M. le général de Welsersheimb. Il est très connu à Paris, ayant été durant plusieurs années attaché militaire en France. Je le rencontrai un jour sur le boulevard avec l'un de mes amis, qui le connaissait, et j'eusse pris plutôt ce très bel homme, à la barbe rousse, pour un lord anglais que pour un chef de bataillon autrichien.

Le comte Welsersheimb a la réputation d'être l'un des meilleurs officiers supérieurs de l'armée austro-hongroise. C'est un parfait gentilhomme, aimable et bienveillant.

DIXIÈME LETTRE

LE PARLEMENT

Quoique l'un des plus nouveaux en Europe, et bien que ses membres ne soient pas en très grand nombre, le Reichsrath autrichien a grand air, nonobstant la parole que le docteur Joseph Kopp lui a jetée l'an dernier : « Nous sommes un pauvre Parlement. »

La Chambre des communes peut lui envier sa tenue, le Reichstag allemand sa bonne grâce, le Parlement italien sa correction, la Chambre française son sang-froid et ses passions tempérées. L'Autriche est le pays où j'ai trouvé le plus de plaisir et de fruit à suivre les séances parlementaires.

On y discute, on y parle en allemand ; on y a

entendu un ou deux discours tchèques, ruthéniens, etc.

Vous ne me croiriez pas si je vous disais que tous les membres du Parlement autrichien sont des hommes exceptionnels. Il y a, parmi eux, comme ailleurs, des ignorants, d'absolues médiocrités et d'illustres nullités; mais je puis vous affirmer que, sauf quelques rares exceptions, tout ce que le pays compte d'hommes intelligents, d'esprits remarquables, se trouve à la Chambre des seigneurs ou à la Chambre des députés.

L'Autriche ne possède pas encore les bienfaits du suffrage universel; et je puis vous dire, sans trop de malice, qu'elle n'en souffre pas. Le niveau moral et intellectuel de sa représentation, s'il n'a pas les degrés correspondant aux éléments de sa population, donne, je vous l'affirme, la mesure exacte de l'esprit général du pays et des intérêts particuliers que les membres du Parlement sont chargés de défendre.

Chaque loi électorale nouvelle en Autriche abaisse la barrière des privilèges; la dernière promulguée a créé une série d'électeurs dont le cens ne s'élève pas à plus de cinq florins. Le progrès, à cet égard,

est constant, ininterrompu. Si le suffrage universel paraît désirable dans les villes aux esprits libéraux, il serait encore néfaste dans les campagnes, livrées tout entières aux influences cléricales.

Il est de bon goût, aujourd'hui, d'attaquer la machine gouvernementale ayant le Parlement pour base. Je vous confesse que je partage volontiers l'opinion de ceux qui trouvent ladite machine incomplète lorsqu'elle sort du moule grossier du suffrage universel, et c'est pourquoi je m'intéresse au fonctionnement du parlementarisme en Autriche, un peu plus compliqué et, par conséquent, plus raffiné qu'ailleurs. J'espère vous prouver que les Chambres, à Vienne, sont parfaitement propres à contrôler le pouvoir exécutif, à le stimuler, à l'éclairer, à remplir la mission de civilisation et de progrès qui leur est confiée.

Ainsi, voilà un Parlement où siègent côte à côte les représentants de sept ou huit peuples divers et où se discutent des doctrines politiques, religieuses, sociales, entièrement contradictoires ; tout cela avec une aisance, une dignité dans les débats qui ont sans cesse fait mon admiration. L'attitude générale du Parlement autrichien est parfaite ; l'ordre y règne

presque toujours, même au milieu des luttes et des compétitions de partis. On travaille très sérieusement dans les commissions; on y étudie les projets de loi qui se discutent plus tard en séance publique; bref, on aide le pouvoir exécutif à porter le fardeau d'une lourde tâche.

La Chambre des députés se compose de 353 membres, ayant une triple et même une quadruple origine. Les députés des villes sont soumis au suffrage direct; ceux des communes rurales subissent le vote à deux degrés; puis viennent les élus de la grande propriété foncière, et enfin ceux des chambres de commerce.

Aux divers partis ou nationalités représentés dans les Chambres correspondent des clubs extra-parlementaires : le club allemand libéral, le club Liechtenstein ou clérical, le club des Polonais, le club des Tchèques, le club Hohenwart ou féodal. C'est dans chacun de ces clubs que les partis discutent les divers projets de loi que le gouvernement soumet aux Chambres, et qu'ils arrêtent la conduite à suivre en séance publique.

Pendant une douzaine d'années, la Chambre a siégé dans un bâtiment provisoire, à la Wahringer-

strasse, presque vis-à-vis de la Votivkirche. Élevé en quelques semaines, ce bâtiment ne devait servir que pendant la construction du palais destiné au Parlement; mais la crise économique de 1873 et la disette d'argent qui succéda interrompirent les travaux de la construction, et la Chambre garda son installation provisoire. Aujourd'hui, l'œuvre magistrale de l'architecte Hansen est terminée, et les députés siègent dans le superbe monument bâti pour eux. La salle des séances, très vaste, d'un style sévère quoique somptueux, magnifiquement éclairée, est splendide.

Le côté gauche est occupé par les « gauches réunies », où se trouvent toutes les couleurs du parti allemand libéral, depuis les nuances les plus discrètes jusqu'aux rouges *Damakraten* (langage du spirituel *Kikeriki*). Ces rouges n'existent guère qu'à l'état imaginaire, surtout depuis la non-réélection de Kronawetter. Les droites réunies, c'est-à-dire tous ceux qui appuient le gouvernement du comte Taaffe, siègent au côté droit. Au centre, enfin, se trouve le groupe Coronini, qui vote quelquefois avec l'opposition, mais plus souvent encore avec la majorité.

La discussion conserve d'ordinaire un ton calme et tranquille ; les orateurs s'appliquent à défendre leurs idées le mieux qu'ils peuvent et emploient les meilleurs arguments qu'ils trouvent pour les faire triompher ; ils prononcent leurs discours d'une voix plus ou moins retentissante ; mais il se permettent rarement une personnalité et ne s'insultent pas. Les scandales ne sont point fréquents au Reichsrath ; aussi les hommes politiques autrichiens ne se battent-ils presque jamais en duel.

La Chambre a eu quelquefois cependant ses orages et ses tempêtes ; les éléments déchaînés y ont fait leur infernal vacarme. Qui ne se souvient des luttes, restées mémorables dans l'histoire parlementaire de l'Autriche, à propos des débats sur la réforme des lois confessionnelles ? Et qui ne se rappelle d'autres discussions aussi vives, aussi passionnées, dans lesquelles furent débattus ce qu'on nomme les grands principes modernes ? Personne n'a oublié en Autriche les tournois oratoires de ces vingt-cinq dernières années.

C'était alors l'âge héroïque du parti libéral allemand, si progressiste, si clairvoyant, si équitable même, quand il ne s'agissait pas de son étroit

égoïsme de race et que le spectre du peuple tchèque ne glaçait point son cœur et ne troublait point sa raison. Le parti allemand combattit le bon combat bravement, victorieusement durant un quart de siècle, à la tribune parlementaire ou dans les comices de la nation. Aujourd'hui il est aveuglé par une seule haine : le comte Taaffe ; égaré par une idée fixe : celle de renverser le premier ministre. Ce sont les Allemands libéraux qui possèdent le plus d'orateurs remarquables. Dans les autres partis il y a bien quelques hommes éloquents, mais en moins grand nombre que chez les adversaires du président du conseil. L'opposition est donc brillamment représentée au Reichsrath.

Depuis quelques années, la mort a frappé coup sur coup dans les rangs du parti libéral et les a singulièrement éclaircis. MM. Mühlfeld, Berger, Giskra et Kuranda, pour ne citer que les plus importants, ont disparu de la scène politique où ils occupaient une large place. Les trois premiers furent des avocats illustres, et l'on compte le quatrième parmi les grands journalistes. Tous laisseront au Parlement autrichien le souvenir de leurs talents, de leur art oratoire incontestés.

Mühlfeld avait une nature originale, puissante, excessive en tout, exubérante et désordonnée. Plein de rondeur, de franchise, de spontanéité, nul n'était à la fois plus sûr comme ami, plus étonnant comme esprit, meilleur comme homme, plus ardent comme tempérament, mais en même temps plus fiévreux, plus changeant, plus désordonné dans sa vie intime. Très amoureux des femmes, dont il fut très aimé, il se donnait à toutes et leur donnait tout ce qu'il possédait. Malgré les sommes énormes qu'il gagnait au barreau, il courait sans cesse après une somme d'argent qu'il avait quelquefois jetée la veille aux pieds d'une belle moins généreuse que lui. A chaque instant menacé d'une saisie, il n'y échappait que parce que ses amis les plus dévoués, et il en avait un grand nombre, se mettaient en campagne et réunissaient les fonds nécessaires pour le sauver.

Mühlfed était l'orateur le plus considérable de la Chambre. Sa parole chaude, son enthousiasme communicatif, l'extrême sympathie qu'inspirait sa personne, exercèrent une énorme influence sur le Reichsrath. Sa mort prématurée fut une perte irréparable pour le libéralisme autrichien.

Giskra, esprit froid, net et précis, tempérament

calme, talent ferme, était aussi un orateur très écouté. Il fit partie du *Bürgerministerium* et joua, dans son parti, un rôle prépondérant à certaines heures.

Berger, orateur distingué, fit également partie du *Bürgerministerium;* il était, en outre, juriste éminent.

Je m'arrêterai un peu à Kuranda, dont je m'honore d'avoir été l'ami et avec lequel je partageais un goût très vif pour la France. Puissant orateur et remarquable écrivain à la fois, il était impossible de décider si on préférait l'entendre ou le lire, tant sa largeur d'idées, ses connaissances, ses vues, étaient grandes et hautes dans l'art de la parole et dans l'art d'écrire.

Journaliste, il s'occupait avec prédilection des questions de politique extérieure. Il prétendait, non sans raison, que si dans les voyages on apprend à mieux connaître son propre pays, dans l'étude de la politique des autres nations on apprend à mieux comprendre la politique de sa patrie. Nul, en Europe, n'avait une compétence plus approfondie que Kuranda sur toutes choses ressortissant à la politique internationale.

Il est mort dernièrement, vieux et brisé, après avoir vu tomber un à un ses compagnons de lutte. J'ai dit que, comme moi, il aimait la France. Il avait eu des rapports intimes avec plusieurs hommes de ce pays, entre autres avec M. Drouyn de Lhuys pour lequel il professait une estime particulière. M. Thiers, avec qui il était très lié, lui écrivit un jour une lettre qu'on a déjà citée et que lui remit Léon Gambetta, ainsi conçue : « Je vous présente un intéressant jeune homme qui est déjà quelqu'un et qui sera bientôt quelque chose dans notre pays. »

Causant avec moi du duc de Gramont, alors ambassadeur de France près la cour d'Autriche, il me dit : « L'insouciance de cet homme est fabuleuse, son incapacité notoire. Il est triste de voir un grand pays, un grand peuple, si piètrement représenté. »

M. Herbst, aujourd'hui le chef reconnu du parti allemand, est le contemporain des hommes dont je viens de vous entretenir. Il n'a rien de l'éloquence admirable de Mühlfeld, rien de l'idéalisme de Berger, rien de la clairvoyance et de l'élévation de Kuranda. Est-ce à dire que ce soit un homme médiocre porté par la fortune, un de ces habiles qui s'élèvent d'autant plus haut que leur bagage intel-

lectuel est plus léger? Non, car alors on s'expliquerait mal l'énorme ascendant qu'il exerce sur son parti. M. Herbst n'est pas un grand orateur, mais c'est un merveilleux préparateur, un charpenteur de discours, et ce qu'il dit n'est jamais sans intérêt. Sa logique est souvent fausse, mais son argumentation est excellente; il n'éblouit point, il n'entraîne pas, il fait mieux: quelquefois il convainc. Dialecticien très subtil, excellant à grouper des faits, à enchaîner des raisonnements, son habileté est unique pour présenter des conclusions.

Sa physionomie est bizarre, et je n'en sais pas de plus curieuse à observer. Au Reichsrath, il est assis sur son banc avec sans-gêne, mal habillé, fagoté, la tête chenue, la barbe inculte; au repos, il a l'air d'un bon vieux, inoffensif. Mais s'il parle, le voilà transfiguré; ses traits se contractent, s'affermissent, son visage prend successivement l'expression de l'ironie, du dédain, de la colère. Il persifle et l'on dirait qu'il pleure, ses lèvres grimacent le dégoût, ses gestes affectent l'écœurement, chacun de ses mots est une ironie.

Si l'on jugeait M. Herbst sur les apparences, on pourrait ne voir en lui qu'un avocat, un raisonneur

à outrance, exposant l'affaire d'un client et plus soucieux d'écraser l'adversaire en le frappant à coups répétés, que de défendre une cause et de la faire triompher. Mais juger ainsi M. Herbst serait injuste. Le chef du parti allemand libéral n'est pas un indifférent, un sceptique ; au contraire, c'est un ardent et un croyant ; mais c'est un intolérant, un sectaire.

Le libéralisme est pour lui une religion dont il est le pape infaillible ; seul il a qualité pour abroger les dogmes anciens, seul il a autorité pour en créer de nouveaux. Quiconque n'est point orthodoxe, quiconque n'accepte pas intégralement la doctrine, quiconque raisonne, discute, proteste, fait mine d'échapper à la loi ou à son prophète, est, sur l'heure, dénoncé, mis au pilori, déclaré traître et renégat.

On se souvient des attaques dont a été l'objet l'éminent professeur Suess, lors de la discussion de la loi militaire à la Chambre et de la ratification du traité de Berlin ; on n'a pas oublié non plus la façon cavalière dont fut traité le baron de Walterskirchen. M. Herbst, comme tout chef de parti centralisateur et autoritaire, c'est-à-dire césarien, eût-il l'étiquette

libérale, entend que lui seul commande et que tous obéissent passivement.

Si M. Herbst était une intelligence lumineuse, s'il avait ou le tempérament hardi qui dompte la fortune, ou la sûreté de coup d'œil, l'intuition des événements qui obligent la victoire à se fixer dans les rangs d'un parti, il serait peut-être plus facile d'accepter sa tyrannie. Malheureusement, l'expérience a prouvé que cet homme politique ne possède ni l'ampleur des conceptions, ni la puissance de l'idée, ni la divination des faits. Si encore ses théories de gouvernement, bonnes ou mauvaises, étaient opportunes, on comprendrait qu'il faille les accepter coûte que coûte et telles quelles; mais l'opportunité de la politique de M. Herbst me paraît chose pour le moins aussi douteuse que la fameuse théorie de droit pénal établie par lui à l'époque où il était professeur à l'Université de Vienne.

M. Herbst n'est point aimé, et il semble d'ailleurs qu'il ne tienne guère à l'être. Qu'on demande à ses coreligionnaires politiques, à ses collègues de la Chambre, aux rares survivants du *Bürgerministerium*, si jamais il a daigné leur tendre la main; tous vous répondront que ce sont là des procédés

d'homme du monde que dédaigne le chef du parti allemand libéral. Sans doute il croit la simple politesse au-dessous de sa dignité, car ce qui me paraît dominer dans la nature de M. Herbst, c'est un incommensurable orgueil.

Il est vrai que lorsqu'on a l'honneur d'être le souverain pontife d'une église, lorsqu'on est le chef d'un grand parti, qu'on a été ministre, qu'on est toujours Excellence et même conseiller intime, qu'on aurait pu devenir baron comme tant d'autres si on l'avait voulu, qu'on représente à soi tout seul une illustre génération d'hommes d'État autrefois victorieux, on a bien le droit d'être impertinent avec ses collègues plus jeunes et moins célèbres.

Lorsque sans passion, sans parti pris, on analyse le caractère public de M. Herbst et qu'on juge le rôle politique joué par lui, on est forcé de conclure qu'il a été le mauvais génie du parti libéral allemand; sans lui, jamais ce parti n'aurait commis d'aussi lourdes fautes et n'aurait perdu à ce point le sens de l'opinion du pays.

M. Herbst aurait-il, ces derniers temps, trouvé son chemin de Damas? Un fait semble l'indiquer : la résistance qu'il vient d'opposer au projet absurde

d'un casse-cou, M. de Plener. Si tel est le cas, je serai le premier à l'en féliciter.

Je veux, avant d'aller plus loin, vous entretenir un instant d'un homme qui a été le collègue de M. Herbst dans le *Bürgerministerium*, et dont j'aurais dû vous parler plus tôt, cet homme étant mort. Il était ministre des finances. J'ai nommé M. Brestl.

Ses parents étant pauvres, il fut obligé de gagner sa vie dès son jeune âge. Il débuta comme professeur de mathématiques dans un lycée de Vienne. Une loterie d'État lui donna l'occasion de se mettre en évidence et de montrer ses capacités financières. Les circonstances le portèrent inopinément au pouvoir. M. Brestl fut un ministre des finances modèle, digne de servir d'exemple à tous ses collègues, présents et futurs. Entré au ministère n'ayant rien, il en sortit pauvre. Un de ses frères, caissier dans un établissement financier, ayant eu le malheur de commettre une irrégularité, expia cette erreur par le suicide. M. Brestl désintéressa l'établissement jusqu'au dernier sou, et vécut depuis, presque dans la gêne, de ses émoluments de député et d'une petite rente que possédait sa sœur, avec laquelle il habitait.

Revenons aux vivants.

L'un des hommes du parti allemand libéral qui, dans la Chambre, mérite le plus d'attirer l'attention, est M. Édouard Suess. Quoique relativement jeune encore, M. Suess est un homme considérable. Il jouit d'une grande réputation dans le monde savant des géologues et des économistes. Son ouvrage *die Entstehung der Alpen* (l'Origine des Alpes) a fait sensation; un autre livre, *die Zukunft des Goldes* (l'Avenir de l'or), a été traduit dans la plupart des langues européennes. Homme politique, il est un des plus grands orateurs du Parlement et l'un des esprits les mieux équilibrés de la monarchie.

M. Suess est populaire. Les journaux satiriques l'ont souvent représenté sous la figure calme et suave du Christ, dont il possède la beauté, la noblesse, la mélancolie divine, — ou poétique à votre gré. Il appartient à la Chambre depuis plusieurs législatures et prend une part très active aux débats. Dans les commissions, il travaille plus que personne; en séance, il est l'un des membres du Reichsrath qu'on écoute avec le plus de plaisir et de fruit. Ses discours ont un grand retentissement dans toute l'Autriche.

Il y a quelques années, M. Suess faisait partie de ce petit nombre de députés allemands libéraux modérés et conciliants qui eussent très facilement accepté une entente avec le ministère Taaffe ; mais la terreur des attaques incessantes dirigées par M. Herbst contre ceux de ses amis qui osaient sortir des rangs, la crainte de désorganiser son parti, la fatigue des récriminations quotidiennes, certaines désillusions supportées sans philosophie, ont fait de M. Suess un adversaire acharné du comte Taaffe.

M. Suess est cependant l'un des hommes que ses talents, sa situation, les circonstances destinent aux plus hautes fonctions. Je m'étonnerais qu'il ne fût pas obligé de subir des accommodements et de faire retour à quelques-unes de ses idées du passé.

Un quasi-modéré d'autrefois qui, aujourd'hui, a perdu toute mesure, est M. de Plener fils. M. de Plener, très ambitieux, trouve que le ministère Taaffe dure trop longtemps au gré de son excessive impatience. Quoique son ambition ait quelque chose d'un peu vulgaire, sa personne est celle d'un homme fort distingué. Il possède à un haut degré le don de la parole ; il a des idées, de la logique, du savoir.

mais peu de chaleur d'âme, point de souffle oratoire.

Dernièrement, M. de Plener eut la pensée de fonder un club allemand national, dans le but de protéger des intérêts que rien ne menace. Cette fondation aurait eu pour conséquence immédiate de désagréger les « gauches réunies », et l'on devine le sort que M. Herbst fit subir à ce projet saugrenu.

M. de Plener, qui a vécu en Angleterre pendant quelques années, étale avec ostentation son anglomanie. Il affecte des manières anglaises, porte des habits anglais, vit à l'anglaise, ne jure que par John Bull et ses jolies filles. Convaincu qu'il sera ministre un jour ou l'autre, il considère que cette situation est due à ses mérites et, le cas échéant, ne prendra certes pas la peine d'en remercier la Providence. Tiendra-t-il entre ses mains, dans un avenir plus ou moins éloigné, le portefeuille de ses rêves? Peut-être ; mais avant de gouverner les autres, il faut d'abord songer à se gouverner soi-même.

Je vous présente deux hommes dont la physionomie est curieuse à des titres divers. Ils n'appartiennent pas en ce moment à la Chambre, mais l'un d'eux y reviendra certainement aux prochaines

élections, et l'autre est un type qu'il faut que vous connaissiez. Le premier est le baron de Walterskirchen, le second le docteur Kronawetter.

Le baron de Walterskirchen est un homme exceptionnel, je pourrais dire supérieur. Il professe des opinions libérales fort avancées, avec des goûts indépendants, ce qui fait que l'autocratie de M. Herbst lui a toujours déplu.

Il y a trois ans, M. Walterskirchen voulut constituer un nouveau parti politique : le parti démocratique allemand, *die deutsche Volkspartei.* Son but était de paralyser dans une certaine mesure l'influence toute-puissante du parti allemand libéral auprès des populations libérales de race germanique. Ce parti, tout en conservant avec scrupule son caractère allemand, devait poursuivre une politique beaucoup plus large, plus tolérante, plus ouverte que celle des Allemands libéraux et chercher à s'entendre avec les populations non allemandes du pays sur la base de l'égalité des droits.

C'était là une pensée aussi belle que généreuse et bien digne du chevaleresque député styrien. Malheureusement, elle ne put se développer. M. Herbst et le parti allemand virent, non sans raison, dans ce

mouvement, une menace pour leur église, et ils se hâtèrent d'empêcher de poser la première pierre d'un autre édifice. M. de Walterskirchen et les quelques hommes groupés autour lui furent très cruellement attaqués, calomniés, salis. On alla jusqu'à provoquer, dans la circonscription électorale de M. de Walterskirchen, une agitation factice mais bruyante, qui suscita des scrupules exagérés chez le député et lui fit donner sa démission.

Voilà comment le parti allemand démocratique fut renversé avant d'avoir été édifié. Mais est-ce à dire que ce parti n'ait point de raison d'être en Autriche, dans les circonstances présentes? Je crois le contraire et j'ai l'intime conviction que, malgré les efforts du parti libéral allemand, il se relèvera dans un prochain avenir.

Voyons M. Kronawetter. Il est de tous points l'antipode de M. de Walterskirchen. Autant celui-ci est sympathique, intéressant, distingué; autant celui-là est insignifiant, banal, désagréable. C'est un tout petit bourgeois faubourien parlant le patois des faubourgs, mal habillé, mal peigné, mal lavé, et portant durant des semaines entières le même pantalon crotté.

Quoique docteur en droit, M. Kronawetter n'est point avocat; non qu'il déteste les procès, car il se chamaille toujours avec quelqu'un et passe sa vie en justice. Il a même eu, ces derniers temps, des contestations avec sa laitière, ce qui a fort égayé la gouailleuse population viennoise. Cet homme si rageur occupe à la mairie un petit emploi de secrétaire, qui suffit à ses goûts modestes. Sans être riche, Kronawetter a quelque aisance et pourrait s'habiller à la fois plus convenablement et plus proprement; mais Kronawetter croit qu'il honore ses électeurs en gardant sa crasse et en ne décrottant pas ses pantalons. Il est d'ailleurs sordide par instinct, par goût et par raisonnement.

Il y a deux ou trois ans, alors qu'il était encore à la Chambre, Kronawetter fut accusé d'avoir voulu voler le cadavre d'un enfant qu'il venait de perdre. Le fossoyeur le surprit faisant le coup avec sa femme, mère du petit enterré. Cette accusation donna lieu naturellement à un procès qui, la passion politique aidant, en enfanta un autre contre un grand journal de Vienne. Ce dernier amena une série de révélations qui imposèrent à Kronawetter l'abandon de son mandat de député. Lorsqu'il se

représenta devant ses électeurs, quoiqu'il fût plus crotté et plus sale que jamais, ils ne le réélurent pas.

M. Kronawetter est un grotesque et un cynique, mais ce n'est point un homme sans talent. Il en a, et même beaucoup. Quoique son langage ne soit guère que du patois viennois, il a la parole facile et mordante. Il manie habilement l'ironie et le sarcasme, et trouve parfois, sans les chercher, des mots très drôles et très piquants. Il a le don d'irriter ses adversaires et de les réduire au silence par l'imprévu de ses attaques et l'impossibilité où il les met parfois de lui répondre.

Kronawetter n'est pas un grand politique, mais sa présence à la Chambre est désirable.

Les fous de cour disaient souvent aux rois des vérités sincères. Kronawetter a parfois, en ricanant, averti les matadors du parti allemand libéral qu'ils n'avaient pas, autant qu'ils le croyaient, le monopole de parler au nom du peuple.

M. Schindler, en littérature Julius von der Traun, a été longtemps, dans la Chambre, un des principaux membres du parti allemand libéral. C'était un homme considérable, un orateur de grand talent; ce talent, il l'a conservé; mais ce qu'il semble avoir

définitivement perdu, c'est la confiance de ses électeurs, qui l'accusent d'être devenu trop riche en trop peu de temps. M. Schindler se console de ne plus faire de mauvaise politique en faisant de bons livres. Il a publié, dans ces dernières années, plusieurs nouvelles charmantes qui ont été fort remarquées, telles que *der Schelm vom Berg,* etc.

MM. Sturm et Kopp doivent également être considérés comme des hommes importants dans le parti allemand libéral; ils comptent même au nombre des colonnes du sanctuaire. Plus malheureux que M. Schindler, ils trouvent dans leurs électeurs une constance regrettable, parce qu'elle les empêche d'écrire et que la politique les ravit à la littérature.

A la suite de MM. Sturm et Kopp, il faut citer M. Tomastschuc lui aussi un homme de talent, et sans contredit l'une des individualités les plus remarquables du parti allemand libéral.

Comme député de la Bucovine, M. Tomastschuc appartient à la nationalité roumaine. Ses compatriotes le considèrent comme un transfuge et l'accusent de trahison. M. Tomastschuc se croit plutôt Allemand que Roumain. Ses fils sont, d'ailleurs, inscrits au gymnase de Czernovitz comme étant de

nationalité allemande. Roumain de naissance, Allemand par goût, M. Tomastschuc s'arrange avec ses électeurs, et je n'ai pas à me mêler de cette affaire.

Je ne puis vous citer les noms de tous les députés appartenant à un parti; je vous nommerai cependant MM. Neurwith, Granisch et Russ. Ce sont là des hommes de valeur, qui prennent la parole dans les questions économiques et les traitent avec talent et compétence.

M. le comte Coronini, ancien président de la Chambre, ancien membre du parti allemand libéral, est actuellement à la tête du club qui porte son nom et qui se trouve à cheval entre les gauches et les droites. M. le comte Coronini est un compagnon d'enfance de Sa Majesté François-Joseph. Il a été, lui aussi, à l'époque où il présidait la Chambre, victime de l'intolérance de M. Herbst. La presse du parti allemand libéral l'a attaqué jusqu'à ce qu'il ait donné sa démission. Ce n'est qu'une médisance et point une calomnie, que de prêter au noble comte l'intention de succéder au comte Taaffe. Ce désir n'est un mystère pour aucun de ceux qui connaissent les dessous de la politique, ambition d'ailleurs très légitime. Reste à savoir si le comte Coronini est

de taille à porter une aussi lourde charge que celle du pouvoir en Autriche.

Le parti clérical compte peu d'hommes remarquables dans la Chambre. Le Père Greuter, jadis orateur éloquent et convaincu, toujours sur la brèche pour lutter contre le libéralisme, est aujourd'hui vieux et fatigué. Il n'y a plus guère que M. Lienbacher et les deux princes Liechtenstein qui représentent encore avec éclat le cléricalisme pur à la Chambre.

M. Lienbacher, ancien procureur impérial, est un homme de haute capacité. Orateur énergique, hardi, impétueux, dur, âpre, violent, il pique, blesse, et toujours ses traits laissent du venin dans la plaie. M. Lienbacher est très clérical, mais c'est aussi un indépendant.

Les deux princes Liechtenstein jouent un rôle très considérable dans leur parti. Ce sont de grands seigneurs élevés soigneusement par les jésuites, comme ceux-ci savent élever les sujets qui « promettent » pour l'avenir. Ils ont beaucoup appris, se sont tout assimilé, hormis... le talent. Leur intelligence a été coulée dans un moule uniforme, et leur physionomie a gardé l'empreinte indélébile du

contact prolongé des choses ascétiques. Les années de dissipation qui ont suivi n'ont modifié en rien les résultats de l'éducation première.

Quoique l'aîné des deux frères ait aujourd'hui une quarantaine d'années, on le dirait beaucoup plus jeune. Il est d'ailleurs assez joli homme. Le cadet, avec son crâne légèrement dénudé, sa longue maigreur, sa taille étriquée, son visage terreux, aminci, sans expression, son œil terne, a quelque chose du hibou.

J'ai des raisons particulières de croire que les princes de Liechtenstein n'ont pas des convictions religieuses très enracinées. Je ne les vois ni très croyants ni très pieux. En revanche, j'estime qu'ils sont très ambitieux, qu'ils ont l'amour du bruit ; et, s'ils me chargeaient de tirer leur horoscope, j'ajouterais que j'ai peu de foi dans leur avenir politique.

Il y a quelques années, le second des princes de Liechtenstein acquit subitement à la Chambre une popularité aussi bizarre qu'inattendue. Il était monté à la tribune pour causer avec le rapporteur; tout à coup, tournant le dos à ses collègues, il s'assit d'une si singulière façon que le scandale fut immédiat, et le jeune prince se vit énergiquement rappelé à l'obser-

vation des convenances et au respect envers la Chambre.

Les Slovènes, qui débutent dans la vie publique, n'ont pu encore former des hommes remarquables; on ne s'improvise pas grand orateur ni grand politique, même lorsqu'on est destiné à devenir l'un et l'autre. Il faut une lente éducation à un peuple jeune pour se plier aux formes du parlementarisme; ses premiers défenseurs sont plus aisément des héros que de beaux parleurs.

Les Polonais jouent un rôle considérable à la Chambre des députés de Vienne, à cause de leur nombre et de leur proverbiale habileté. M. de Smolka, le président de la Chambre, est fils de la Pologne. Je n'ai pas contre nos voisins, vous le savez, de trop grands partis pris; tout au plus, des réserves que je crois légitimes. Quoique très habiles, comme je viens de le dire, les Polonais ne sont pas très rompus aux affaires ni très familiarisés avec les questions économiques et sociales. En général, ce ne sont point à proprement parler des législateurs. Ils n'ont pas beaucoup d'orateurs éminents et n'en comptent guère que trois : M. de Dunajewski, ministre des finances, M. Wolski et M. Hausner. Les deux premiers ne

peuvent être comparés à M. Hausner, qui est d'ordre supérieur.

Celui-là est un maître admirable. Grand, mince, très distingué de manières, irrésistiblement sympathique, il parle en homme qui sait manier la parole artistiquement et savamment à la fois. Il s'exprime avec une rare élégance. Sa finesse est telle que jusqu'à ses sous-entendus paraissent éloquents. Nul mieux que lui ne sait frapper un adversaire avec plus de roses. Son esprit a toutes les souplesses, toutes les grâces et toutes les forces à la fois.

Chose étrange, M. Hausner, qui possède un si merveilleux talent oratoire, est resté durant de longues années muet, taciturne, à son banc de député. A peine faisait-il, par-ci par-là, une remarque sans importance, lorsqu'un beau jour, il y a environ cinq ans, il s'est subitement révélé comme un grand orateur et a ravi la Chambre par son éloquence.

M. Hausner est un libéral avancé. Il votait autrefois avec les gauches; mais depuis que le parti allemand s'est jeté à corps perdu dans l'opposition, il a cessé de faire cause commune avec lui.

Esprit actif, âme généreuse, M. Hausner s'est beaucoup occupé des questions sociales. Il travaille

depuis longtemps à un grand ouvrage, dont quelques parties sont déjà publiées et dont le titre est · *Statistique générale de la misère.*

Je n'ai pas grand'chose à vous dire de la représentation ruthène à la Chambre. Depuis quelques années, les Polonais l'ont réduite à sa plus simple expression.

La lutte pour l'existence chez tous les peuples est féroce. Une grande race, il semble, ne peut se mouvoir sans en écraser une autre. L'Autriche, la Prusse, nous Russes, nous avons écrasé les Polonais, qui écrasent les Ruthènes.

Vous savez que la Galicie orientale est habitée par des populations ruthènes formant un peu plus d'un tiers du total des habitants. Il semble que leur représentation à la Chambre devrait correspondre à leur nombre. Les Polonais ne l'admettent pas. Ceci est de la politique de race, et il est bien difficile d'en discuter sans savoir quel est le degré d'ignorance ou de développement des Ruthènes; mais où les Polonais abusent de leur supériorité et ne la justifient pas, c'est lorsqu'ils interviennent dans les affaires religieuses des Ruthènes. Ceux-ci professent, en général, le culte grec-uni. Ils ont des moines basi-

liens dont la fortune est considérable; sous des prétextes divers, les autorités polonaises exproprient les moines basiliens pour donner leurs biens aux jésuites. Les Ruthènes crient à la spoliation, les Polonais répondent : « Vous êtes des Russes, par conséquent nos ennemis, et nous vous traitons comme tels. »

Comment ces pauvres Ruthènes ne se tourneraient-ils pas vers nous, alors, si les Polonais les jettent dans nos bras? Comme je vous le disais, c'est un curieux spectacle que les contradictions morales de notre temps. Voilà les Polonais qui ont rempli l'Europe du bruit de leurs maux, très réels, j'en conviens quoique Russe; qui ont dix fois ému les cœurs sensibles au récit de notre tyrannie; qui nous ont peints barbares, impitoyables, comme nous l'étions peut-être; et qui, aujourd'hui, sont aussi tyranniques, aussi barbares, aussi impitoyables que nous!

Le comte Hohenwart est, à la Chambre, le représentant le plus autorisé, l'incarnation la plus complète du féodalisme. Ce parti, composé de grands seigneurs appartenant pour la plupart à la nationalité allemande, tient le milieu entre les cléricaux

et les fédéralistes; il partage certaines doctrines « moyen âge » des premiers, et il est favorable aux nationalités comme les seconds. C'est aussi un parti de gouvernement, car il admet les nécessités de la politique et se soumet à ses exigences. Ses membres sont presque tous des modérés, sans passions excessives et acceptant de bonne grâce ce que les faits leur imposent.

Le comte Hohenwart est un homme d'un esprit sincère et d'un caractère charmant. Il est, avec ses pairs, d'un commerce fort agréable; mais ne lui parlez pas de la *roture*, il ne la connaît pas. Ce qui est authentiquement noble et titré depuis plusieurs siècles l'intéresse seul. La noblesse récente vient ensuite, après élimination du baron juif, qui est pour le comte un baron de contrebande. Le reste, bourgeoisie, peuple, commerçants, est pour lui une masse confuse, une foule grouillante, l'alluvion solidifiée sur laquelle s'appuient les pieds des barons, des comtes et des princes.

Si, dans sa charité chrétienne, il mêle parfois un peu de pitié à son dédain pour ce qui vit au-dessous de la noblesse, l'impression dure peu, et l'indifférence domine à nouveau dans ce cœur incapable

d'avoir jamais ni sollicitude, ni amour, ni dévouement pour les classes moyennes ou inférieures.

Et pourtant, M. de Hohenwart n'est point une nature vulgaire. Il a de nobles sentiments, un caractère élevé, des pensées hautes, des élans qu'on pourrait appeler généreux s'ils n'étaient pas aussi étroitement circonscrits.

M. de Hohenwart est un homme d'État sérieux, d'une probité politique parfaite, d'une conscience irréprochable. On ne pourrait citer de lui une action où il ait été dirigé ou emporté par des mobiles étrangers à ce qu'il croit être le devoir. Lorque l'Empereur a jugé utile de faire appel à son dévouement, il l'a toujours trouvé prêt à assumer les plus lourdes responsabilités avec une résolution, un courage, un zèle infatigables. Quel dommage qu'il soit impossible de moderniser un tel homme! M. de Hohenwart est parvenu à un âge où l'on ne se modifie plus. Il fait corps avec son milieu, il appartient à ces époques historiques semblables aux couches géologiques qui déterminent l'âge des hommes et des terrains. Le comte est moyen âge. Rien ne pourrait l'arracher à ses conceptions religieuses, politiques, sociales antérieures à notre siècle.

M. de Hohenwart compte parmi les premiers orateurs de la Chambre. Un discours de lui est presque toujours un événement. L'autorité dont il jouit dans son parti, et dans ceux qui s'y rattachent, est aussi grande qu'incontestée.

Il a été beau et brillant cavalier. Aujourd'hui il porte avec un peu de fatigue le poids des ans; mais sitôt qu'il se sent observé, — il a cela de commun avec le comte Jules Andrassy, — comme un cheval de race et de sang, il se redresse et porte beau. On ne lui donnerait par son âge, grâce aux précautions infinies qu'il prend pour réparer des ans l'irréparable outrage et pour se donner à lui-même, ainsi qu'aux autres, l'illusion toujours un peu menteuse de l'éternelle jeunesse.

Les Italiens de Trieste, du Trentin, de la Dalmatie, qui siègent dans le Reichsrath appartenaient jadis au parti libéral tout court; depuis la constitution du parti allemand libéral, ils se sont quelque peu éparpillés.

Il n'y a pas de représentation parlementaire qui fasse plus d'honneur à un pays que la représentation tchèque. Les députés de ce peuple énergique et jeune, — quoique l'histoire nationale de Bohême

ait plus de mille ans, — sont presque tous des hommes de courage, d'action, de talent.

Voici M. Rieger, chef adoré, vénéré, du peuple tchèque. Palacki, le grand apôtre de cette vaillante nation, alors opprimée, le présenta à ses concitoyens comme un autre lui-même, comme son successeur dans la direction supérieure des intérêts nationaux; et pour preuve des espérances qu'il mettait en lui, de sa foi dans son caractère, dans son cœur, il lui donna sa fille en mariage.

M. Rieger était déjà, il y a trente ans, un homme célèbre dans toute l'Autriche. Cependant, lorsqu'il prit pour la première fois la parole à la Chambre des députés, il sembla que ce fût une révélation, tant la puissance, la beauté, l'originalité de sa parole dépassèrent l'idée que l'on s'était faite de son éloquence.

Jamais encore, dans la Chambre autrichienne, des paroles de liberté n'avaient été prononcées avec un accent si mâle, d'une voix plus sonore, en termes plus éclatants. Jamais le cri de délivrance d'un peuple n'avait été poussé avec un enthousiasme plus communicatif, ni son indépendance proclamée avec une conviction, une autorité morale plus grandes.

Hélas ! les Tchèques reconnurent bientôt que les promesses qui les avaient attirés, séduits, étaient de vains mensonges, et ils se retirèrent du Parlement, indignés d'avoir été dupes. Ont-ils eu raison, blessés, de ne plus vouloir combattre un mauvais combat, et de refuser comme adversaires ceux qu'ils avaient crus des alliés? Je ne sais. L'abstention n'est jamais une arme pour aucun parti.

M. Rieger, s'il a quitté la Chambre autrichienne, n'a pas perdu les dix-sept années durant lesquelles il s'en est tenu éloigné; ses efforts pour la reconnaissance des droits de la nation tchèque ont été incessants, son action constante. A la fois homme d'État, journaliste, conférencier populaire, il a peu à peu élevé, éduqué, préparé un peuple à la vie politique.

S'il a toujours fait une large part aux principes éternels et immuables, M. Rieger n'a jamais été un sectaire absolu dans sa manière de voir. Sachant que la politique est du domaine des relativités, il s'est montré sans cesse disposé à négocier, à traiter, à s'entendre avec ses adversaires, et c'est malgré lui que l'abstention tchèque a duré aussi longtemps.

On se souvient ici de l'entrevue d'Emmersdorf, qui eut lieu entre MM. Fischof, Étienne, de la *Neue*

freie Presse, et Herbst. Le but poursuivi dans cette entrevue était la rentrée des Tchèques au Parlement, sous les auspices du parti allemand libéral; ce fut l'intolérance de M. Herbst qui rendit tout rapprochement impossible.

Aujourd'hui, grâce à l'accord intervenu entre le ministère Taaffe et les Tchèques, ceux-ci siègent de nouveau au Parlement. M. Rieger a repris sa place au milieu d'eux; il continue à être leur chef et le porte-parole de la sympathique nation slave. Son autorité semble aussi avoir grandi. Si l'homme a vieilli, le talent de l'orateur n'a pas été touché par le temps. Sa voix a même quelques notes basses et attendries qu'elle n'avait point autrefois et qui forcent l'émotion.

En voyant pour la première fois M. Rieger, on se sent attiré vers lui par l'expression de bonté répandue sur sa physionomie. La sensibilité de sa nature, sa noblesse d'âme achèvent la conquête.

Un membre de la représentation tchèque qui, sans avoir ni le talent ni les mérites de M. Rieger, est cependant parvenu à jouer un rôle important dans le club tchèque et dans les couloirs de la Chambre, c'est le comte Richard Clam-Martinicz.

Le comte Richard Clam-Martinicz a la réputation d'un homme résolu et qui sait ce qu'il veut. Il aime la vie parlementaire et s'y consacre tout entier. Son jugement sûr lui donne à la fois des vues politiques et la connaissance des hommes.

M. Trojan est le chef de la fraction des jeunes-tchèques. Il a été autrefois un orateur habile, un politique actif. Aujourd'hui lassé, et peut-être se sentant vieux, il laisse volontiers à d'autres l'influence qu'il ne se soucie plus d'exercer.

Un autre membre de la fraction des jeunes-tchèques est M. Gregr, du *Narodny-Listy*.

M. Gregr est un homme extraordinaire. Depuis plus de quinze ans il est debout, armé, et il combat. Il écrit la nuit, il parle le jour. Les Allemands n'ont pas de plus rude adversaire, les Français d'ami plus sincère et plus fidèle.

Dernièrement il attaquait violemment les Hongrois, les accusant de n'aimer la liberté que lorsqu'elle est profitable à leur race et de la poursuivre impitoyablement dès qu'elle peut être utile aux autres. Je n'ai pas à prendre parti entre ce champion du parti tchèque et les nobles fils d'Attila, les deux peuples m'étant également sympathiques ; mais je

vous engage à étudier les causes, intéressantes politiquement, qui ont donné lieu à la philippique de M. Gregr.

Quoique déjà ancien dans les luttes de son pays, M. Gregr est jeune encore. Il ne fait partie de la Chambre que depuis l'année dernière, bien qu'il ait posé plusieurs fois sa candidature. Les vieux-tchèques l'ont combattu parce qu'ils avaient peur de son éloquence fougueuse et de ses terribles emportements. Ils étaient convaincus que c'était une faute de l'élire ; mais les idées jeunes-tchèques ayant pris corps, en ces derniers temps, purent le soutenir et le porter au Reichsrath.

Quand pour la première fois M. Gregr prit la parole à la Chambre, l'anxiété fut générale. Les Allemands libéraux craignaient d'entendre de justes reproches dans le style du *Narodny-Listy* ; les cléricaux se voyaient déjà démasqués ; les vieux-tchèques redoutaient des excès de parole qui eussent pu nuire à la bonne réputation du parti ; les féodaux eux-mêmes tremblaient. M. le comte Hohenwart, plus soigné de sa personne que jamais, astiqué comme pour un jour de parade, était inquiet.

Enfin, M. Gregr parla... Il parla en termes excel-

lents, sur un ton de parfaite convenance, comme un véritable homme politique. Il fut plein de mesure, de modestie, de précautions oratoires; mais il déversa son cœur tout entier; son discours eut un succès immense. Le parti allemand libéral lui-même dut applaudir, quoiqu'il fût assez maltraité. Les vieux-tchèques durent regretter d'avoir si longtemps fermé la porte du Parlement à un orateur aussi puissant. Rien ne peut donner l'idée de l'ampleur de cette parole et de ce geste, ni rendre l'autorité de cette voix. Bâti en hercule, il paraît surhumain. Rien ne peut le mieux peindre que cette parole célèbre : « C'est une force de la nature. »

M. Gregr, à cette heure, est le véritable chef des jeunes-tchèques, M. Trojan lui laissant à peu près la direction du parti.

Je ne sais quelle situation est réservée dans l'avenir à M. Gregr; mais c'est un homme politique trop considérable pour qu'il ne joue pas au milieu des siens, et même dans le pays, un premier rôle.

La Chambre des seigneurs (*Herrenhaus*) est composée de membres nommés héréditairement ou à vie. Les princes majeurs de la maison régnante peuvent y siéger par droit de naissance.

Cette Chambre a naturellement une importance beaucoup moindre que la Chambre des députés. Grâce au système des « fournées », tout gouvernement, quel qu'il soit, peut s'y créer une majorité libérale. Le ministère Taaffe trouve de même, dans cette Chambre, une majorité pour le soutenir.

Règle générale, la Chambre des seigneurs n'est jamais en lutte contre le gouvernement. Si, dans certaines questions importantes, quelques membres de la majorité sont trop engagés pour lui donner leur voix, ils s'absentent ou ne prennent point part au vote.

La Chambre des seigneurs est la Chambre d'accommodement, de conciliation par excellence ; et il est peut-être nécessaire, dans un pays comme l'Autriche, qu'il en soit ainsi.

ONZIÈME LETTRE

LES MINISTRES COMMUNS

MM. KALNOKY, BYLANDT-RHEIDT, KALLAY

En parlant du comte Kalnoky, je devrais vous parler de politique étrangère. Je n'en ferai rien, quoique le cadre de mes lettres se prête à des considérations générales. Mais si je m'abstiens de toute appréciation à cet égard, ce n'est point que le sujet manque d'intérêt; c'est parce que je crains de voir surgir entre ma raison et mes sentiments un désaccord qui nuirait à l'unité du travail que je vous destine.

Les situations dominent toujours — M. de La Palisse l'eût constaté à ma place — les hommes qui ne sont pas faits pour dominer les situations. L'Autriche-

Hongrie est donc l'alliée de l'Allemagne parce qu'aucun de ceux qui ont dirigé la politique de l'Autriche-Hongrie n'a eu la force de résister aux combinaisons de M. de Bismarck.

Le comte Kalnoky n'a pas été l'inventeur de cette politique. Il est arrivé au ministère des affaires étrangères, après le comte Andrassy tombé en quasi-disgrâce, après le baron de Haymerlé mort prématurément, tout pénétré de notre politique russe, qu'il venait de suivre comme ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg.

Durant les premiers mois, il eut des hésitations, ses sympathies russes l'éclairant sur les dangers de l'absorption allemande; mais ancien militaire, habitué à la discipline, à l'obéissance, il marcha bientôt d'un pas ferme sur la trace de ses prédécesseurs. L'habitude lui fera-t-elle croire que les mots d'ordre venus de la cour de Berlin ne peuvent conduire l'Autriche-Hongrie qu'aux victoires militaires, diplomatiques et économiques? C'est possible, car à plusieurs reprises il nous a prouvé que ses sentiments russophiles occupent une place bien minuscule dans son cœur.

Le comte Kalnoky est un homme de valeur, mais

il ne possède pas le don de se faire valoir en public. Il parle difficilement, péniblement, et ne peut avoir la prétention d'être un orateur. Il est vrai que le comte Jules Andrassy n'était guère éloquent, lui non plus. Il avait de l'audace en diable, plus de clinquant que de brillant, à coup sûr, mais parvenait à faire illusion. On a dit, à tort, que le comte Kalnoky était l'humble instrument de M. de Bismarck. Le caractère du ministre des affaires étrangères d'Autriche le défend de tout soupçon d'être l'instrument de quelqu'un, à l'étranger ou dans son pays. Il s'applique à n'être que le serviteur dévoué de son souverain.

Le ministre de la guerre austro-hongrois est le comte Bylandt-Rheidt, homme aimable, distingué, du meilleur ton, par conséquent très simple de manières. Sa capacité militaire n'est contestée par personne. Il possède la confiance et l'estime de son souverain qui, dernièrement, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans l'armée, lui a adressé la plus flatteuse lettre de félicitations qu'on puisse recevoir.

Le comte Bylandt-Rheidt serait l'homme le plus important, le plus puissant d'Autriche-Hongrie, s'il ne préférait être le ministre de la guerre le plus par-

fait qu'il y ait en Europe, adorant son métier en militaire accompli et en brave soldat.

M. de Kallay, qui a succédé à M. de Szlavy comme ministre des finances, débuta dans la carrière politique au Parlement hongrois. Le comte Andrassy, alors ministre des affaires étrangères, le nomma consul général à Belgrade. Il passa plusieurs années dans ce pays et y écrivit une Histoire des Serbes, savamment faite et d'un assez beau style. Cette histoire lui valut d'être nommé membre de l'Académie des sciences hongroise.

M. de Kallay possède tous les talents qu'on peut acquérir, et, en première ligne, celui de savoir faire travailler les autres. Très ambitieux, très avide de gloire, il a, mieux que personne, le secret d'user de l'intelligente réclame.

A la séance générale annuelle de l'Académie hongroise, il donna lecture, il y a deux ans, d'une étude ayant pour titre : *la Hongrie aux frontières de l'Orient et de l'Occident*. Cette lecture fut un véritable événement. Remise à tous les journaux de Budapest qui se publient en langue magyare, langue dans laquelle la lecture avait été faite; traduite par avance en allemand et remise à tous les journaux qui

se publient en langue allemande ; télégraphiée à la plupart des journaux de Vienne, ou laissée au départ à des amis discrets, l'étude de M. de Kallay fit pendant une semaine un bruit à tout dominer. Les grands journaux de Budapest déclarèrent que M. Benjamin de Kallay avait produit un chef-d'œuvre.

Eh bien, non, l'étude de M. de Kallay n'est pas un chef-d'œuvre. Elle est riche de confusion et pauvre d'idées. Des mots, des mots ! voilà ce qui la résume, et le brillant publiciste français qui l'a qualifiée de « véritable étude historique » ne l'avait pas lue avec autant de soin que moi.

Et comment M. de Kallay, qui accumule dans ce travail une si lourde argumentation en faveur de l'influence hongroise en Orient. est-il à ce point partisan de la politique annexionniste inaugurée il y a cinq ans par le comte Andrassy ? Je crois que ses opinions annexionnistes ont plus servi à M. de Kallay pour être nommé ministre des finances, qu'elles ne prouvent la logique de ses idées. Si la Hongrie est destinée à avoir une si grande influence sur les peuples d'Orient, c'est qu'elle agira indépendamment sur eux ; si elle n'agit que comme pays annexé à l'Autriche, c'est l'Autriche

seule qui recueillera le bénéfice de cette influence.

M. de Kallay est ministre pour la Bosnie et l'Herzégovine, car c'est au ministère des finances qu'est rattaché le gouvernement de ces deux provinces. L'historien des Serbes était d'ailleurs désigné pour cette haute situation : il passe pour être l'homme qui connaît le mieux les peuples de la péninsule des Balkans, leur langue, leurs mœurs, leur état social. Depuis qu'il a dans les mains le sort de la Bosnie et de l'Herzégovine, depuis qu'il entreprend des tournées personnelles dans ces deux pays, les amis de M. de Kallay affirment que la réorganisation de l'administration civile, militaire, judiciaire, scolaire, y a fait des progrès considérables, que le commerce et l'industrie s'y développent et que les améliorations de tout genre y sont plus que sensibles ; mais les adversaires de l'optimisme du ministre des finances communes prétendent que ce ne sont pas ses promenades triomphales de la frontière à Sérajevo, ni celles de la nuée de ses reporters, qui amèneront un changement quelconque dans l'intolérable état de choses des deux provinces annexées.

A Vienne, où la situation vraie de la Bosnie et de l'Herzégovine est connue, on est inquiet.

DOUZIÈME LETTRE

L'ANTISÉMITISME

M. le chevalier de Schönerer est peu connu à l'étranger, quoiqu'il soit l'homme le plus bruyant du Reichsrath et même de l'Autriche. Cela tient d'abord à son manque de valeur et à la conspiration du silence que, par dédain, la presse a faite contre lui.

M. de Schönerer appartient au Parlement depuis un certain nombre d'années. Ses débuts ont été plus obscurs que pénibles. Riche par sa naissance, il n'a eu de peine que pour se faire une place dans la vie publique. M. de Schönerer est rien moins qu'un génie. Médiocre comme orateur, médiocre comme législateur, médiocre comme politique, médiocre

comme économiste, il s'est trouvé, dans le Parlement, au milieu d'hommes pour la plupart remarquables, et dont les moindres lui étaient supérieurs. M. de Schönerer, malgré sa médiocrité, est un ambitieux féroce. Un beau jour il se demanda que faire pour être connu, pour devenir célèbre. Il fallait avoir une idée, et M. de Schönerer n'en a pas. Il cherchait, cherchait... Ne trouvant rien, il ramassa la première théorie venue, et la plus extravagante qu'on pût soutenir à Vienne : celle de germaniser l'Autriche !

Préparer l'annexion des provinces allemandes à l'Allemagne, telle fut la patriotique et noble mission que M. de Schönerer s'imposa librement, et qu'il jura d'accomplir. Dès lors son rôle d'apôtre commença. Il assistait à toutes les *Kneipen,* partout buvant, pérorant, fraternisant avec les étudiants. Il prêchait la bonne nouvelle de l'union germanique, y ajoutant force injures quand, au milieu des bagarres provoquées par lui, la police intervenait pour faire cesser le scandale.

Lorsqu'il prenait la parole à la Chambre, c'était pour psalmodier les louanges des « frères allemands », dire la « grandeur de l'Allemagne », rappeler « l'in-

vincibilité » du voisin. Et comme de tels discours provoquaient ou « l'hilarité générale » ou des « protestations violentes », M. de Schönerer s'emportait, menaçant ses collègues des casques à pointe et de la poigne du chancelier de fer.

Je n'ai pas besoin de vous dire que personne dans le Reichsrath ne prenait au sérieux de pareilles inepties, lesquelles n'avaient d'autres conséquences qu'un rappel à l'ordre suivi d'un ricanement du député germanophile.

Mais voici qu'un jour souffla sur l'Allemagne, sur la Russie, sur l'Autriche, la bourrasque antisémitique; le chevalier germano-chrétien de Schönerer comprit qu'il lui tombait du ciel une inspiration plus haute que celle de l'annexion des provinces allemandes, et il se déclara le chef de l'antisémitisme autrichien.

Il s'agissait de préserver la société germano-chrétienne des souillures du judaïsme, de défendre ses intérêts matériels et moraux « si gravement compromis par l'action désagrégeante, par l'influence démoralisante des juifs ».

Le grand chevalier de la grande cause de la chrétienté et du monde germanique commença la guerre,

et depuis lors il lutte sans repos, combat sans trêve, ferraille sans répit. Le chevalier, physiquement, ne paraît point créé pour l'enthousiasme et le noble désintéressement. Bien en chair, trapu, avec une large figure rougeaude, le cou plein et court, la tête ronde et lourde, le regard demi-bête et demi-provocant, il a plutôt l'air d'un « tombeur », d'un hercule de foire, que d'un prophète. Rien ne peut se comparer à son zèle, à son ardeur, à sa véhémence. Il ne dort plus, il ne mange plus, il ne se couche plus. Nuit et jour, il est debout; il semble avoir abandonné l'idée d'annexer les provinces allemandes, et n'a plus en vue que l'extermination du peuple d'Israël. Suivi de son lieutenant Fürnkranz, précédé de son aide de camp Pattai, il parcourt la campagne, pénètre dans les villes, traverse les bourgs, traquant les fils de Moïse.

Je plaisante, et j'ai tort de plaisanter : en Autriche, la question de l'antisémitisme est grave. Beaucoup de gens contestent cette gravité. Ainsi, en Hongrie, où l'antisémitisme a pris des proportions inquiétantes, j'ai entendu des amis de M. Tisza nier l'importance du mouvement. M. Tisza lui-même me disait un jour que l'antisémitisme est en décroissance dans

les pays de la couronne de saint Étienne. Je pense absolument le contraire; les passions se calment, dit-on, l'incendie s'éteint peu à peu : mon opinion est qu'un feu terrible couve sous la cendre.

Pour Vienne et l'Autriche, voici ce que je crois la vérité. Les funestes doctrines antisémitiques ont fait des progrès colossaux dans ces trois dernières années. C'est là une observation certaine, positive, et que confirment tous ceux qui, sans parti pris d'optimisme, ont suivi le lent travail qui s'est accompli dans les couches profondes de la nation.

Si M. de Girardin vivait encore, on pourrait, à ce propos, essayer une discussion nouvelle avec lui sur « l'impuissance de la presse ». Sans doute, les idées antisémitiques ont fait leurs ravages malgré les tendances de la presse de la capitale et de la province qui, à peu d'exceptions près, exceptions fort insignifiantes d'ailleurs, est philosémitique. Mais qu'on ne s'y trompe point : si l'extension de l'antisémitisme n'a pas eu le caractère d'une inondation, c'est grâce à ce que la presse a sans cesse endigué le flot grossissant. Supposons que les journalistes, au lieu de combattre l'antisémitisme comme une barbarie d'un autre âge, l'eussent célébré comme un mouvement

civilisateur et en eussent appelé l'avènement, la catastrophe eût été certaine.

L'antisémitisme fait journellement de nouveaux progrès, et cela dans toutes les classes de la société. La voix de M. de Schönerer est écoutée par les foules, qui voient en lui un homme dont la conscience haute est inaccessible aux souillures de certaines compromissions. Qu'on dise : « Cet homme qui parle avec tant de mépris des exploiteurs du travail est millionnaire et châtelain de Rosenau parce que son père, qui fut longtemps entrepreneur des travaux publics, n'est devenu riche qu'en exploitant, durant de longues années, de pauvres ouvriers » ; cela importe peu. L'homme privé disparaît, aux yeux du peuple, pour faire place au champion de l'idée antisémitique.

Dernièrement, à propos du différend survenu entre M. de Schönerer et le fils de M. Giskra, deux journaux, le *Neues Wiener Tagblatt* et la *Vorstadt Zeitung*, ayant accusé le chevalier de lâcheté, furent condamnés, dans la personne de leurs rédacteurs en chef et gérants, à un mois de prison. Au cours des débats de ce procès, il fut établi que M. de Schönerer, pour faire fuir sa mère et sa sœur

d'une maison léguée par son père, avait loué deux étages de cette maison à des exploiteurs de mauvaises mœurs. Tout autre que M. de Schönerer eût été déshonoré par ces révélations. Mais ses partisans ont sifflé ses accusateurs et crié à la calomnie, et l'arrêt condamnant ceux-ci a été favorablement accueilli par l'opinion publique.

Comme M. Istoczy, à Budapest, M. de Schönerer publie un journal bimensuel dont le titre est un peu long : *Unverfälschste deutsche Worte*, et qui tire à 18,000 exemplaires.

MM. de Schönerer et Fürnkranz sont actuellement les deux seuls députés antisémites ; mais je ne me trompe pas en vous affirmant qu'il y a dans le Reichsrath un certain nombre de membres qui, pour une raison ou pour une autre, n'osent point confesser leurs opinions.

Ils attendent que les prochaines élections constituent, comme au Parlement hongrois, un parti antisémite. On a fait une propagande incessante de l'idée antisémitique depuis deux ou trois ans, et les résultats sont faciles à prédire. Il suffit de se rappeler ce qui s'est passé l'an dernier dans le faubourg Mariahilf, ancienne circonscription de M. Joseph Kopp,

à propos de la Nordbahn (chemin de fer du Nord). Vous savez que ce chemin de fer est en grande partie la propriété de la maison Rothschild. Le privilège accordé par l'État à la Nordbahn devait être renouvelé cette année ; les électeurs, plus ou moins antisémites, de M. Kopp, le firent comparaître à leur barre et exigèrent de lui une explication sur le parti qu'il prendrait à la Chambre dans la question. M. Kopp refusa cette explication comme incompatible avec sa dignité, et donna sa démission. Les antisémites, voyant le champ libre, posèrent la candidature du docteur Pattai, qui fut combattue par tous les journaux allemands libéraux de Vienne ; malgré cela, elle obtint presque la moitié des suffrages et eût peut-être obtenu la majorité, si M. Kopp avait accepté dans la ville intérieure la succession de M. Kuranda, qui venait de mourir.

Aux prochaines élections il faut donc s'attendre à voir les antisémites entrer en ligne. Le gouvernement les combattra ; quel gouvernement resterait neutre en présence de doctrines qui menacent de détruire l'œuvre la plus précieuse des temps modernes : la liberté de conscience ? Pour moi, vous connaissez mon opinion au sujet de l'antisémitisme,

et, quoique j'aie mes griefs contre les juifs des campagnes en Russie, j'ai pris parti pour eux depuis les massacres, après avoir entendu répéter vingt fois par mes parents et amis : « Un pays peut accepter cinquante mille juifs sur quarante millions d'habitants, mais pas plus. » Et le jour où je demandais en votre présence, à l'un de mes frères qui me redisait la formule, ce qu'il ferait chez nous de la différence, vous souvenez-vous de sa réponse qui nous révolta si fort ?

En Autriche, les antisémites renverseront plus d'un membre du parti libéral et plus d'un conservateur. On répète beaucoup, croyant diminuer l'inquiétude qui anime certains esprits sur l'antisémitisme, que c'est une maladie morale et qu'elle passera ; mais une maladie morale ressemble singulièrement à une maladie physique ; elle est toujours la preuve d'un principe morbide persistant ; or, quel est ce principe ? Beaucoup ne voient dans l'antisémitisme qu'un débordement de passions malsaines, de convoitises féroces ; cela est vrai peut-être pour ce qui concerne les basses classes ; mais en Autriche, dans les classes moyennes et dans les hautes classes que j'ai eu l'occasion d'observer, l'antisémitisme a pour

base la séparation maintenue entre le monde chrétien et le monde judaïque. Ils vivent bien l'un avec l'autre, l'un par l'autre même, mais ils sont en contact seulement, ils ne se pénètrent pas et demeurent sans association intime, sans communion intellectuelle, sans affinités morales. Le monde chrétien, de parti pris, néglige de s'assimiler la caste israélite; les israélites défendent avec un soin jaloux leur individualité; malgré les rapports nécessaires, l'abîme n'est point comblé entre le judaïsme et le christianisme; la société chrétienne et la société juive, à Vienne, restent étrangères l'une à l'autre et rien ne semble devoir les rapprocher. Le chrétien qui trouve des charmes à la femme juive ne l'épouse pas; le juif qui apprécie la femme chrétienne contracte de préférence un mariage hébraïque. De là des haines de races qui ne s'éteindront jamais.

Je crois qu'une société ne peut mettre fin à d'interminables antagonismes qu'en s'assimilant les forces contraires. Les mariages mixtes, qui inquiètent tant certains législateurs de l'Autriche-Hongrie, sont un de ces moyens d'assimilation et devraient être un but poursuivi par eux. Le plus infaillible moyen de restitution, pour une société qui se dit

lésée, n'est-il pas d'accepter les contrats de don, d'échange, d'héritage, qui résultent du mariage de ses membres?

Si l'on s'en remet aux problématiques et contingents progrès de la civilisation pour calmer des passions amassées depuis tant de siècles, Dieu sait combien de chevaliers de Schönerer il faudra encore subir.

TREIZIÈME LETTRE

SOCIALISME CHRÉTIEN

Les essais de progrès économique ne datent, en Autriche, que des années qui suivirent la révolution de 1848. On sait combien cette révolution fut sanglante, car elle trouva encore les paysans dans le servage. Leur émancipation tardive eut pour conséquence une crise économique très grave, qui aurait pu être fatale sans les efforts de deux hommes exceptionnels, deux étrangers : un marchand allemand de Trieste, M. Bruck, lequel devint ministre des finances; et un professeur d'économie politique du Holstein, M. Stein, qui, à la suite de la révolution de Danemark, avait été exilé. M. Stein s'était réfugié

à Vienne, où il faisait du journalisme et où il devint conseiller aulique.

Ces deux hommes réorganisèrent les finances, créèrent des institutions de crédit pour les besoins des propriétaires des grands domaines autrichiens, auxquels l'émancipation avait pris des bras et qui manquaient d'argent pour payer les ouvriers salariés. Ils créèrent en même temps des institutions de crédit pour l'industrie et protégèrent la formation d'une compagnie de bateaux à vapeur, le *Lloyd* de Trieste. Bref, MM. Bruck et Stein développèrent les ressources du pays à ce point qu'en 1858 la Banque nationale put faire honneur à sa signature et payer ses billets avec de l'argent comptant.

L'Autriche voulut alors faire partie de l'union douanière que la Prusse avait inaugurée depuis trente ans, et dans laquelle elle ne pouvait entrer avant que sa solvabilité fût complète. La grande population de l'Autriche lui eût donné la prépondérance sur la Prusse dans cette union douanière ; mais l'empereur Napoléon, toujours habile et prévoyant, sauva la Prusse de ce danger par sa sortie contre l'ambassadeur autrichien, baron Hübner, le 1er janvier 1859. La guerre entre l'Autriche, le Pié-

mont et la France éclatant, la conséquence immédiate fut le désordre mis de nouveau dans les finances autrichiennes, le retour nécessaire au cours forcé, et l'Autriche rejetée en dehors de l'union douanière allemande. Bruck se suicida de désespoir de voir son œuvre anéantie.

La riche bourgeoisie, unie à la bureaucratie allemande, gouverna l'Autriche et fit succéder, dans les pays qui s'abstinrent d'envoyer leurs représentants au Reichsrath, l'absolutisme constitutionnel à l'absolutisme impérial. Pour justifier son étiquette libérale, le gouvernement des bourgeois, sans s'inquiéter des conséquences et du tort qu'il faisait aux ouvriers, proclama la liberté du travail. Deux fois l'opposition des Hongrois et des Slaves aida l'Empereur à se débarrasser des libéraux allemands, sous les ministères Belcredi et Hohenwart; enfin le comte de Beust délivra le gouvernement des embarras de l'administration hongroise; mais la question sociale, ouverte par l'embarras des finances et les mesures insuffisantes prises pour la combattre, continua de se poser de plus en plus sérieusement jusqu'à 1868.

Le ministre président du cabinet conservateur, le comte Hohenwart, malgré sa répugnance pour tout

ce qui touche au peuple, voyant le danger croître. imagina de le conjurer en s'adjoignant comme collègue au ministère un professeur allemand d'origine souabe, M. Shaeffle. Celui-ci, compilateur à outrance, écrivain de bibliothèque, crut faire merveille en accordant son protectorat aux ouvriers qui organisaient alors des associations professionnelles. Mais M. Schaeffle était un esprit sans initiative, sans originalité; le comte Hohenwart n'avait pas le véritable amour du peuple; les essais de réforme économique et sociale du noble comte et de son inspirateur furent piteux.

Vers la fin du ministère Auersperg, des membres zélés du parti catholique, qui depuis quinze ans faisaient une opposition stérile au parti allemand, se posèrent en réformateurs sociaux. Cette idée de mêler le socialisme et le christianisme n'est point une idée autrichienne. L'évêque de Mayence, Mgr de Ketteler, l'avait mise au jour, et c'est ainsi qu'elle fut introduite en Autriche par un Allemand, M. Maxen, professeur à Gœttingue, catholique ardent, qui avait suivi le roi de Hanovre dans l'exil comme précepteur du prince héritier, aujourd'hui duc de Cumberland.

Maxen vivait à Vienne très retiré, ne se mêlant pas de politique dans un pays qui lui donnait l'hospitalité ; mais il recevait chez lui des jeunes gens de la grande société viennoise, auxquels il communiquait les idées des catholiques conservateurs allemands sur la question sociale. C'était surtout de la de la doctrine de l'Église sur l'usure qu'il les entretenait, doctrine qu'il a depuis traitée dans une remarquable brochure.

Parmi les disciples de Maxen se trouvaient des rédacteurs du journal catholique le *Vaterland* et le prince Aloïs de Liechtenstein. Ils convoquèrent un congrès des catholiques — *katolikentag* — à Vienne et proclamèrent que l'Église seule pouvait résoudre la question sociale, qu'il fallait réorganiser la société d'après les principes du moyen âge et que l'usure était damnable. Ce fut le prince Aloïs de Liechtenstein qui soutint cette thèse de son maître absent, le comte Egbert Belcredi, fils aîné de l'ancien ministre président.

Les principes ayant été posés dans leurs lignes générales, il s'agissait de les rendre populaires et pratiques. Deux Allemands se chargèrent de cette besogne : le baron de Vogelsang et M. R. Meyer.

Le baron de Vogelsang, Mecklembourgeois, néluthérien, s'était converti au catholicisme. Devenu écrivain par l'opération du Saint-Esprit, après 1848, il avait dépensé sans grand succès une fortune considérable à la publication de ses œuvres. Ruiné, il rédigeait en 1876 un petit journal conservateur à Presbourg, en Hongrie, sous le patronage du comte Georges Apponyi, père du comte Albert Apponyi bien connu aujourd'hui.

Le baron de Vogelsang a du style, de l'ardeur, de la franchise, un grand zèle presque toujours excessif. C'est bien l'homme qu'il faut pour populariser des idées de réforme sociale; mais il n'a aucune science sérieuse et solide de l'économie politique ou de la législation sur la propriété.

Le travail difficile échut donc à M. Meyer, réfugié politique allemand, qui, en même temps que le comte Harry Arnim, s'était attiré la colère du prince de Bismarck. Il avait été directeur d'une revue politique et sociale du parti conservateur à Berlin, et avait déjà écrit plusieurs livres remarquables sur la question sociale, lorsqu'une condamnation pour outrage envers le prince de Bismarck lui fit préférer l'exil à la prison.

Quoique protestant, M. R. Meyer accepta la tâche de développer un programme pratique de la réforme sociale et chrétienne en Autriche. Il fit de grands voyages pour s'instruire, non seulement en Europe, mais en Amérique, revenant après chaque voyage à Vienne et écrivant dans le *Vaterland*. Il y élaborait en détail un programme dont il ne cessa de garder la clef. M. R. Meyer était souvent, des mois entiers, l'hôte du comte Egbert Belcredi, qui devait bientôt jouer un rôle important; mais il refusait d'inspirer le prince Aloïs de Liechtenstein, à cause de son ingratitude envers son vieux maître Maxen. Le prince fut bientôt forcé de prendre le second rang, n'ayant plus personne pour lui apprendre sa leçon.

Durant l'hiver, des réunions eurent lieu à la rédaction du *Vaterland*, auxquelles prirent part des députés et des hommes qui, depuis, occupèrent une grande situation en Autriche, et où l'on traitait les questions sociales du jour. Il y avait là le comte Jules de Falkenhayn, qui est actuellement ministre; le baron Revertera, homme d'un grand mérite et d'une rare capacité de travail; le baron Dipauli de Pyrol, mort trop tôt, et son beau-frère, M. de Zallinger, dont l'influence a été si grande dans les ques-

ais
en
ratie
stre.
le
ve-
ils
nt.
stère
me de
sa majorité
ême, de la
la Dal-
et obtint
nstein, et
désor-
chrétiens.
faible pour
nservatrices
du minis-
des ou-
30.000

ction au

groupe conservateur catholique dont il avait besoin, et s'adjoignit l'un de ses membres, le moins important, le moins préparé à son rôle, étant capitaine en retraite : le comte Jules de Falkenhayn, dont il fit le ministre de l'agriculture. Le comte était *persona grata* à la cour, par sa femme. Il avait perdu sa fortune et devait désirer garder son portefeuille.

Le gouvernement, en outre, jetait en pâture au groupe socialiste chrétien un énorme projet de loi destiné à réorganiser toute l'industrie, grande et petite : durée du travail, travail des enfants, des femmes, caisses de secours, etc.; enfin, un programme plus vaste que toute la législation ouvrière anglaise de notre siècle. Tel qu'il fut présenté, ce projet était inacceptable. Le chef du groupe, le comte Belcredi, demanda conseil au comte Clam-Martinicz, chef du parti aristocratique tchèque, homme très riche et très peu bienfaisant, ennemi de la réforme sociale, à laquelle il ne peut que perdre, quoiqu'il soit lui-même grand fabricant de sucre. Le comte Clam-Martinicz agit selon sa nature perfide. Il conseilla au comte Belcredi de partager le projet ministériel en quatre, et de confier chaque partie à une commission spéciale. Le comte Belcredi

écouta le conseil et devint rapporteur de la partie qui traitait de l'organisation corporative de la petite industrie. A la fin de la session, cette commission seule avait un peu travaillé; les autres s'étaient égarées dans des débats puérils. Le tour était joué, et le comte Clam-Martinicz se frotta les mains. Cependant, au début de la session suivante, le groupe des réformateurs sociaux résolut de restreindre ses travaux et d'élaborer seulement un projet d'organisation obligatoire corporative de la petite industrie. Après de laborieuses séances, M. de Zallinger fut nommé président de la commission et le comte Belcredi rapporteur.

Les Allemands libéraux, par la presse et par des réunions, excitèrent alors le peuple contre le projet, dit réactionnaire. La presse catholique et surtout le *Vaterland* continuèrent leur propagande, et l'attention des maîtres de la petite industrie resta éveillée. Les premiers qui témoignèrent leur confiance dans le projet furent ceux de Brünn, capitale de la Moravie, où le comte Belcredi et M. Meyer avaient des intelligences.

A Vienne, une grande assemblée de maîtres, où beaucoup de villes s'étaient fait représenter, se dé-

clara favorable au projet. Ce fut un véritable triomphe pour le comte Belcredi, que les libéraux déclaraient incapable de mener à bien une telle entreprise. Peut-être le comte avait-il eu besoin de l'aide du réfugié prussien, qui, à l'école du fondateur de l'école conservatrice prussienne, Wagner, continuateur de Lassalle, avait appris la théorie et la pratique des questions sociales; mais les conseils de M. Meyer aidant, le comte Belcredi possédait toutes les qualités nécessaires pour achever son œuvre : une grande énergie, une diligence infatigable et une patience sans bornes.

Le succès qu'eut le projet fut tel, qu'il pesa d'un poids décisif sur le gouvernement. Il fut également voté au Reichsrath et à la Chambre des seigneurs, où le comte Belcredi était de nouveau rapporteur. La victoire justifiait les espérances. L'organisation générale obligatoire de toute la petite industrie en corporation était devenue loi; restait l'exécution !

Quoique deux années se soient écoulées depuis la promulgation de la loi, son application n'a pas réussi, faute d'instructions générales assez claires pour les autorités locales. Comment ces instructions ont-elles été négligées? Peut-être parce que le comte

Belcredi a perdu l'appui de l'homme qui, jusqu'en 1882, lui avait, en toute occasion, apporté une aide intelligente et un dévouement sincère. M. Meyer quitta la rédaction du *Vaterland* et l'Autriche, emportant avec lui ses solutions. Depuis, la législation sociale n'a pas fait le moindre progrès, quoique plusieurs projets de loi soient pendants devant le Reichsrath.

Les motifs qui décidèrent le réfugié prussien à quitter l'Autriche sont assez intéressants pour être racontés. Lorsque M. Bontoux, protégé par M. de Dunajewski, fonda la Banque des Pays-Autrichiens, quoique l'un des membres du groupe catholique, le comte Falkenhayn, fît partie du cabinet, la rédaction du *Vaterland* attaqua le comte Taaffe par la plume et sous l'inspiration de M. Meyer. Le gouvernement obtint de ses amis parlementaires, qui lui restaient fidèles, qu'ils sacrifiassent le rédacteur indiscipliné du *Vaterland*.

Bientôt, une autre grave question surgit, qui acheva de détruire l'unité de direction du journal : la question de la protection douanière et de l'agriculture.

Le ministère Taaffe, soutenu par les réformateurs

sociaux chrétiens, avait bien créé une organisation pour les maîtres et compagnons de la petite industrie, favorable à leurs intérêts ; mais pour les ouvriers de l'agriculture et de la grande industrie, rien n'avait été fait, au contraire ; et il faut convenir que leur mauvaise situation s'était aggravée. Le prix du tabac et des cigares de dernière qualité, que les ouvriers achètent à l'État, fut augmenté ; on éleva l'impôt sur le café, le pétrole, les viandes. On créa des octrois dans beaucoup de villes, et le ministère Taaffe interdit l'importation des viandes salées d'Amérique et du bétail de Russie. Toutes ces mesures, qui enrichirent l'État, ses finances et celles des villes, firent la vie plus chère aux ouvriers.

M. Meyer n'avait cessé de protester contre toutes ces surcharges ; il pensait et écrivait, sur la misère des ouvriers autrichiens, ce que résuma d'ailleurs le baron de Vogelsang lui-même dans une brochure très remarquable.

Les grands propriétaires qui s'occupaient de réforme sociale abandonnèrent peu à peu leurs principes, par intérêt personnel, en acceptant le droit sur l'importation des blés. Ce droit, dans une année de mauvaise récolte, rapporte des sommes énormes

aux familles dont la fortune est terrienne, comme celles des comtes Clam-Martinicz et Belcredi et des princes de Liechtenstein, qui possèdent la douzième partie du grand-duché de Moravie ; l'enchérissement du grain profite à quelques-uns ; mais il est une ruine pour le peuple. Aussi, les bienfaits des réformes d'en haut n'ayant pas été poursuivis, le socialisme est-il devenu plus radical qu'en Allemagne, où M. de Bismarck s'efforce de l'escamoter avec des semblants, et où les ouvriers sont d'ailleurs un peu moins malheureux qu'en Autriche.

Le comte Taaffe est un esprit trop humain, trop généreux, pour ne pas se rendre compte, un jour ou l'autre, des besoins urgents de la masse des ouvriers; pour ne pas reprendre avec les libéraux l'œuvre des socialistes chrétiens, qui se résume par la formule ancienne : intéresser ceux qui ont beaucoup au sort de ceux qui n'ont rien. Un homme d'État qui réfléchit sait, aujourd'hui, que les peuples n'ont plus que faire de la politique diplomatique ou guerrière, que les questions économiques priment même la force. Et quelle solution définitive peut-il y avoir aux questions économiques, sinon les réformes sociales?

QUATORZIÈME LETTRE

LA POLITIQUE DE L'AVENIR

L'habileté du comte Taaffe à grouper des éléments divers, à maintenir leur cohésion, est un fait évident qui n'est contesté par personne. Mais ce chef-d'œuvre parlementaire, cette admirable statue polychrome, à qui un Pygmalion a donné l'être, vivra-t-elle longtemps de cette vie artificielle? C'est une question.

La nouvelle loi électorale peut amener bien des changements dans la politique, dans le jeu des partis, et le comte Taaffe, qui jusqu'à présent a montré d'incontestables qualités d'homme de gouvernement, aura bientôt à prouver peut-être qu'il est un véritable homme d'État.

Voulez-vous que nous examinions tous deux, un instant, quels sont les courants d'opinion qui ont chance d'entraîner l'Autriche dans un sens ou dans un autre? Je vous ai dit que j'avais de grandes sympathies pour ce pays et pour les nobles peuples qui le composent. Je puis donc le juger impartialement, sans passion, sans préjugés.

Le but qui s'impose en politique semble être ce qu'on appelle le progrès, c'est-à-dire la démocratisation, le libéralisme, la participation toujours plus grande du nombre au gouvernement parlementaire.

Un gouvernement parlementaire ne se trouve dans les conditions favorables à la réalisation incessante et continue du progrès que s'il est soutenu, encouragé, et au besoin stimulé par une majorité homogène dont le libéralisme est la règle constante. La majorité qui donne son concours au cabinet Taaffe répond-elle à cet idéal? Non. Les éléments libéraux de cette majorité sont paralysés par les éléments cléricaux et féodaux, et *vice versâ*. Je vous ai dit déjà que, si la majorité règne, le gouvernement gouverne, et c'est vrai.

Mais aussi longtemps que le pouvoir exécutif sera forcé de neutraliser, tour à tour, une part de la puis-

sance législative; aussi longtemps qu'il sera réduit à s'appuyer sur une majorité de coalition, dont une partie professe des principes franchement libéraux et l'autre confesse le cléricalisme féodal, il ne marchera que d'un pas timide, hésitant, inquiet, dans la voie du progrès. Et cela malgré les meilleures intentions, malgré les plus grands, les plus louables efforts.

Il me paraît donc très désirable que l'assiette des partis se modifie en Autriche, et que cette modification soit de nature à réunir tous les éléments libéraux,à constituer une majorité définitive sur laquelle s'appuierait un gouvernement libéral. Il suffirait pour cela que les divers groupes ou nationalités ayant des idées libérales consentissent à se faire des concessions. Ce serait un grand acte de sagesse dont les partis ne sont point coutumiers. Ma conviction intime est que, les circonstances aidant, les libéraux autrichiens de toutes nationalités finiront par s'entendre un jour; le salut commun l'exigera.

Cette entente sera difficile, à cause des apparentes contradictions d'intérêt et des divergences d'opinion qui séparent aujourd'hui les nombreuses fractions de l'opinion libérale en Autriche. A l'heure qu'il est,

de part et d'autre, les passions me paraissent encore trop exaltées, l'irritation est encore trop grande, pour que la calme raison puisse faire entendre sa voix conciliante. Mais il est impossible qu'un prochain avenir n'amène pas de notables changements dans les esprits et dans l'état de choses actuel.

Je comprends combien il doit être cruel pour le parti allemand libéral plus ou moins centraliste, pour les anciens « unionistes », pour les vieux *Grossœsterreicher*, de faire des concessions si contraires aux principes politiques pour lesquels ils ont toujours combattu. Selon eux, l'Autriche ne peut être grande et continuer à jouer un rôle dans les destinées de l'Europe que si elle reste ce qu'elle a toujours été : un État allemand dans sa langue, dans sa politique, dans son armée, dans son administration, dans ses réformes. Au pouvoir, les Allemands libéraux ont fait œuvre de germanisation à outrance. Sous la pression de grands événements, ils ont bien consenti à décentraliser l'administration locale, en augmentant les prérogatives des Diètes, mais toujours de façon que les Allemands conservassent la haute main sur ces assemblées provinciales, là même où, numériquement, ils étaient en minorité.

Il faut comprendre aussi que les fédéralistes, c'est-à-dire les partisans des nationalités non allemandes qui, depuis tant d'années, luttent et s'épuisent pour défendre leur race, leur langue, leurs mœurs et jusqu'à leurs dieux... contre des adversaires si longtemps impitoyables, ne sacrifient pas sans chagrin le grand et beau rêve de leur indépendance nationale, rêve qui a brillé comme un phare lumineux dans la nuit de leurs sombres luttes.

Les fédéralistes veulent bien coopérer de toutes leurs forces à la gloire du trône des Habsbourg, à la grandeur de la nation autrichienne, mais ils refusent de se sacrifier à l'État allemand, si cher aux centralistes. D'ailleurs, aujourd'hui qu'on a fait droit à la plupart de leurs légitimes revendications, ils se sont modérés, calmés, et à la condition que leurs concitoyens de race allemande ne les menacent pas de leur reprendre ce qui leur a été donné, ils ne demandent qu'à vivre en paix avec eux.

Mais, hélas! le parti allemand libéral est plus que jamais intraitable. Depuis qu'il a perdu sa situation prépondérante dans l'État, il ne parle que de luttes, de combats, d'hécatombes; il ne souhaite que des catastrophes et l'extermination de ses ennemis, par

conséquent sa rentrée triomphale au pouvoir. Il faut espérer cependant que toute cette excitation anormale s'apaisera, et que le gouvernement assiste aux derniers effets de la crise. Le parti allemand libéral compte un trop grand nombre d'hommes de valeur pour ne pas se rendre compte un jour de la situation vraie du pays. D'ailleurs, son erreur est trop flagrante et le conduit trop visiblement à une impasse.

Il ne peut songer aujourd'hui à redevenir le maître tout-puissant. Des faits accomplis s'imposent à l'avenir et sont un obstacle définitif au retour de toute suprématie.

La preuve est faite de l'impuissance du parti libéral à germaniser l'Autriche. Est-il admissible qu'après tant et de si complètes démonstrations, il nourrisse encore une pareille espérance? Je ne puis le croire : ce serait plus que de la folie, ce serait un crime. Quiconque tenterait maintenant de germaniser les peuples non allemands de l'Autriche, donnerait le signal d'une épouvantable guerre civile et [illegible] couler des torrents de sang.

Les peuples non allemands de la monarchie sont [illegible] race jeune et vigoureuse; ils sont [illegible]; leur vitalité, fortifiée d'hier, est

surabondante ; leur intelligence est égale à celle des Allemands. Quoique initiés depuis peu à la vie publique, ils ont donné des gages certains de leur maturité politique. Ils appartiennent tous, sans exception, à la cause libérale et servent avec enthousiasme les idées de civilisation et de progrès.

S'ils ont fait alliance avec les partis réactionnaires, c'est par triste nécessité : jamais ils n'auraient marché la main dans la main des cléricaux et des féodaux, si les Allemands libéraux ne s'étaient acharnés à repousser comme inacceptables leurs justes réclamations. Les peuples qui ont joui de leur indépendance ne sont plus des troupeaux d'hommes qu'on opprime. On les vaincra par la supériorité des armes, par celle du nombre, par le guet-apens ; mais quant à les arracher à leurs traditions, jamais! On parviendrait à leur enlever la patrie, qu'on ne parviendrait pas à les dénationaliser.

A mon avis, les Allemands ne peuvent sans folie ambitionner de faire la loi à leurs concitoyens non allemands ; d'autre part, les fédéralistes et leurs alliés se tromperaient s'ils croyaient pouvoir gouverner indéfiniment l'Autriche sans le concours indispensable des Allemands libéraux.

L'égalité absolue entre les peuples autrichiens doit donc être la loi. Dès lors, il n'y a plus en présence que deux éléments : l'un libéral et progressiste, l'autre réactionnaire et clérical. L'alliance de l'élément libéral avec l'élément réactionnaire est une chose transitoire. Elle n'aura été qu'une nécessité momentanément subie.

Si le parti allemand libéral veut bien renoncer à l'exclusivisme qui lui a fait commettre tant d'erreurs et lui a été si fatal ; si les nationalités savent oublier leurs griefs et comprendre que les intérêts de l'État ont aussi leurs exigences, un grand parti de gouvernement sera créé, auquel l'avenir appartiendra.

Législateur, ce parti dotera l'Autriche, la patrie commune, des institutions les plus modernes, assises sur des bases inébranlables. Ferme et solide appui du pouvoir exécutif, il l'engagera définitivement dans les voies libérales, et le progrès, but assigné de l'action gouvernementale, synthèse de l'activité législative, suprême raison d'être de toute politique, s'accomplira.

En présence de ce grand triomphe de l'idée morale, les peuples autrichiens verront à quel point étaient petites leurs querelles de race.

QUINZIÈME LETTRE

JOURNALISTES

Vous savez quelle importance j'attache à la presse; je vous ai dit souvent que je lui devais la sûreté de mes informations, de mes jugements, de mes prévisions. Je m'enorgueillis d'avoir été l'un des premiers diplomates ayant compris qu'avec les dépêches, les journaux, l'importance qu'ont prise les journalistes dans les Parlements, la place qu'ils occupent dans les préoccupations des gouvernements, la diplomatie devait se faire à l'aide de la presse. Il faut une éducation double au diplomate pour demeurer dans ses traditions par la forme et pour changer complètement sa méthode quant au fond de ses observations.

Sachez qu'il en est pour la diplomatie comme il en est aujourd'hui des affaires financières : autrefois on spéculait sur la nouvelle, sur le renseignement particulier; aujourd'hui, on spécule sur l'état général des affaires, sur la situation économique, sur l'opinion. Et qui peut mieux renseigner que les journaux, lorsqu'on sait bien les parcourir, qu'on connaît leurs sources d'informations et les milieux dont ils provoquent ou subissent les opinions? C'est donc avec un soin extrême que je vous parlerai du journalisme viennois, l'un des mieux dirigés de l'Europe et supérieur au journalisme allemand, malgré l'importance de certaines feuilles de l'Allemagne dont je vous ai entretenu à propos de Berlin.

Il n'existe pas sur le continent une presse aussi excellemment conduite, au point de vue des abonnés et des affaires, que celle de la capitale autrichienne.

J'ai à peine besoin de vous dire que cette presse cultive la grande sensation avec un art, une habileté consommés : sensation littéraire d'une part, sensation politique et sociale de l'autre. Rien n'est plus mobile, plus impressionnable que la presse de Vienne; elle est ondoyante et diverse comme l'homme de Montaigne. Parfois, un événement de

médiocre importance semble lui enlever tout sang-froid ; elle s'irrite, s'exalte, se passionne artificiellement, s'effraye de son propre bruit, s'épouvante à la vue de son ombre.

Il y a peu ou point de polémique entre les organes représentant les diverses nuances d'un même parti. Les personnalités blessantes, dans les journaux viennois, sont presque aussi rares qu'au Parlement, ce qui donne à la presse autrichienne une supériorité incontestable sur celle d'autres pays.

Les grands journaux appartiennent tous, à une ou deux exceptions près, à l'opposition ; ils sont allemands libéraux. Étant donné leur tempérament excitable, ils apportent dans les attaques qu'ils dirigent sans cesse contre le gouvernement, dans les accusations dont ils le poursuivent sans trêve, tout juste assez de modération, d'égards, de respect, pour échapper à l'action de la procédure *objective*, c'est-à-dire à la saisie pure et simple.

Malgré les précautions dont ils s'entourent, ils sont pourtant saisis de temps à autre. Ces mésaventures ne leur arriveraient point aujourd'hui si, à l'époque où leurs patrons gouvernaient, ils avaient réclamé l'abrogation des lois contre la liberté de la

presse. Mais lorsque le parti allemand libéral était au pouvoir, il ne lançait point ses foudres sur les journaux libéraux viennois, ses amis ; sa colère olympienne était réservée aux feuilles tchèques : la *Politik*, le *Pokrok*, les *Narodny Listy*, etc., ce qui ne gênait guère la presse allemande de Vienne.

Le journalisme viennois, dans le sens moderne du mot, est de création assez récente. Une des premières feuilles politiques quotidiennes fut la *Ostdeutsche Post*. Elle eut, comme vous devez le savoir, M. Ignace Kuranda pour fondateur, et devint l'initiatrice de la plupart des journaux qui existent encore aujourd'hui.

La *Ostdeutsche Post* ayant disparu, je n'en parle qu'à cause du rôle important qu'elle a joué sous la direction d'un homme exceptionnel. Ce journal fut, pendant de longues années, l'organe attitré du parti allemand libéral et plus exactement des *Grossœsterreicher*. Il comptait au nombre de ses collaborateurs Mühlfeld, Giskra et Herbst. C'est dans les bureaux de rédaction de la *Ostdeutsche Post* que se forma, sous l'œil à la fois bienveillant et sévère de M. Kuranda, toute une pléiade de journalistes de talent dont plusieurs ont aujourd'hui des noms fort connus.

Lorsque, vers l'approche de l'*essor économique,* des capitalistes jetèrent sur le marché des journaux où la politique faisait vivre les affaires et *vice versâ,* la *Ostdeutsche Post,* qui avait l'ambition haute d'être un organe purement politique, ne put soutenir la concurrence, et, ne voulant pas imiter ses confrères, cessa de paraître.

La *Presse* fut longtemps un journal très important. M. Zang, son fondateur et pendant plusieurs années son directeur, tira un admirable parti de cette entreprise et s'enrichit très rapidement. C'était d'ailleurs un homme extraordinaire que ce M. Zang. Comme M. de Girardin, il avait une idée par jour. Au milieu de ses agitations, il eut l'imprudence d'irriter gravement ses principaux collaborateurs, MM. Étienne et Friedländer, qui le quittèrent pour fonder un autre journal et faire concurrence à la *Presse.* M. Zang, désespéré, vit son tirage baisser dans une proportion désastreuse. Il lutta de toutes ses forces; mais, en bon commerçant, il comprit que sa feuille était devenue une mauvaise affaire et il s'en débarrassa.

La *Presse,* qui depuis un certain nombre d'années ne vit plus de ses abonnés, est devenue un simple

journal officieux. Elle chante la gloire de tous les ministères indifféremment, sert le pouvoir quel qu'il soit, et soutient actuellement le cabinet Taaffe comme elle soutint le cabinet Auersperg, sans plus d'amour ni d'enthousiasme. Depuis quelques années, elle est devenue la propriété de la *Länderbank*, mais sans cesser d'être en accord parfait avec le gouvernement. C'est un journal à peu près inoffensif et d'ailleurs assez mal fait. Je ne sais si le gouvernement l'*indemnise* de son concours, mais le prix de ce concours ne doit pas être coté bien haut.

La *Presse*, dans sa jeunesse, a eu des élans irrésistibles, des enthousiasmes communicatifs, des ardeurs incendiaires. Aujourd'hui, il ne lui reste plus qu'une quasi-passion : la haine de la République française. J'ajoute que ce n'est pas par ce côté-là que la *Presse* est un journal officieux, car je sais qu'elle ne reçoit du ministère des affaires étrangères aucune communication directe.

L'éditeur de la *Presse* est M. Lecher, ancien président de la Concordia. M. Lecher est un homme serviable, causeur charmant.

M. Wiener est le rédacteur en chef du journal ; à peu près nul comme talent, il est prodigieux comme

ressources dans l'intrigue. En ces derniers temps, il a eu auprès de très hauts personnages des succès immérités au point de devenir incompréhensibles.

M. Truxa est l'un des principaux rédacteurs de la feuille. Journaliste de grand talent, très ferme, très instruit, polémiste de premier ordre, il est surtout remarquable dans les lettres qu'il adresse au *Pester-Lloyd*.

MM. Granichstadten et Kalbeck sont chargés, l'un du feuilleton littéraire et théâtral, l'autre du feuilleton musical. Ce sont des écrivains de race, qu'on est attristé de voir dans une maison vermoulue.

Le *Fremdenblatt* est un journal officieux indépendant. Il insère un certain nombre d'articles qui lui arrivent tout rédigés du Ballplatz. En ce qui concerne la politique intérieure, il soutient le ministère Taaffe, mais de façon à ménager les susceptibilités de l'opposition. Il est fait avec beaucoup d'habileté par des hommes rompus au métier, quoique leurs articles soient parfois terriblement épais et difficilement accessibles à l'entendement des simples mortels.

Le *Fremdenblatt* est la propriété du baron Gustave Heine, frère d'Henri Heine. Le baron Gustave Heine,

plusieurs fois millionnaire aujourd'hui, n'était, autrefois, ni baron, ni surtout millionnaire. Le titre de baron, il l'a obtenu à force d'empressement à complaire à la cour; les millions, il les a conquis par sa feuille, dont les annonces et les bulletins financiers sont très productifs.

Ajouterai-je qu'il n'y a rien de commun entre la grande et originale figure de l'auteur des *Reisebilder* et du *Buch der Lieder* et le baron Gustave Heine? L'admiration que je professe pour le premier servira cependant au second, en m'arrêtant dans ce que j'aurais à dire sur son caractère antipathique.

La *Neue freie Presse* est un grand journal dans toute l'acception du mot. Fondée il y a moins de vingt ans par MM. Michel Étienne et Friedländer, anciens rédacteurs de la *Presse*, et M. Werthner, son succès fut immédiat, complet. Jamais encore on n'avait vu, en Autriche, un journal atteindre aussi rapidement une telle vogue. Les lecteurs de la *Presse* l'avaient abandonnée en masse pour suivre à la *Neue freie Presse* leurs écrivains favoris.

Le moment était merveilleusement choisi pour la création d'un pareil organe. D'une part, la vie publique s'élargissait; les questions politiques intéres-

saient le grand nombre. On attendait un journal qui traitât des intérêts généraux avec compétence et qui sût se placer à une grande hauteur pour les juger. D'autre part, l'*essor économique* commençait; de grandes affaires, — construction de chemins de fer, création d'établissements financiers, entreprises industrielles et commerciales, transactions de bourse, — apparaissaient à l'horizon. Il fallait un organe puissant, disposant d'une publicité énorme, pour intéresser le pays tout entier aux transformations du crédit public.

Les directeurs de la *Neue freie Presse*, avec une sûreté de coup d'œil, une habileté extraordinaire, virent la situation qu'il y avait à prendre pour aider à lancer les grandes affaires, et d'emblée la prirent. L'un des trois fondateurs du journal, M. Étienne, qui habita Paris durant de longues années, était Français d'origine. Aujourd'hui M. Étienne est mort. Je tiens néanmoins à lui consacrer quelques lignes.

Vous avez dû remarquer déjà que je vous parle souvent des morts, quand je ne devrais vous entretenir que des vivants. Hélas! cela tient sans doute à ce que, vieilli moi-même, je me sens porté à grandir les disparus, à les admirer, trouvant plus petits ceux

qui occupent leur place et ne me paraissent pas les remplacer.

M. Étienne, que j'ai personnellement beaucoup connu, était une physionomie très sympathique et très intéressante. S'il n'eût pas été un journaliste de premier ordre, il fût certainement devenu l'un des grands écrivains de son pays ; il avait la précision du style, la variété de l'expression, la lucidité de l'idée, la puissance de la conception. Il a inauguré dans le journalisme une langue nouvelle, une manière de dire que personne encore n'a pu imiter.

De même que Kuranda, Étienne aimait à s'occuper de la politique étrangère, qu'il connaissait admirablement ; mais il ne négligeait point pour cela la politique intérieure, qu'il traitait avec un sens supérieur et une grande modération depuis la mort prématurée de Friedländer.

Étienne adorait la littérature et s'y consacrait avec bonheur, toutes les fois que ses nombreuses occupations professionnelles ou sa paresse le lui permettaient. Il avait débuté dans la carrière d'écrivain par la traduction de plusieurs romans de George Sand. Quelques mois avant sa mort, il publiait encore une étude magistrale sur le *Pape* de Victor Hugo et

donnait comme spécimen une magnifique traduction de l'un des plus beaux chapitres du livre.

Max Friedländer était, lui aussi, un journaliste de grande valeur. Littérairement, il n'était pas comparable à Étienne ; mais il avait beaucoup de verve, une extrême facilité et certaine sorte d'esprit, de saveur particulière, très goûtée de ses lecteurs. Ce qui distinguait surtout Friedländer et faisait de lui un homme extraordinaire, c'était sa grande intelligence des affaires. A peu près sans fortune lors de la fondation de la *Neue freie Presse*, il laissa, en mourant, à sa belle et charmante femme (qui avait été actrice), à la condition qu'elle ne se remariât pas, deux ou trois maisons sur la Ringstrasse, etc.

En 1870-1871, la *Neue freie Presse* prit d'abord parti pour l'Allemagne et mena bruyamment sa campagne contre le gouvernement de Napoléon III. Dès que la République fut proclamée, elle devint moins hostile aux Français et combattit même certaines prétentions de l'Allemagne. Je n'ai pas à rechercher les causes vraies ou supposées de la conduite de ce journal à cette mémorable époque. Je me borne à relever un détail, qui peut-être ne vous est pas connu : les attaques dirigées par la

Neue freie Presse contre la France, pendant la première partie de la guerre franco-allemande, lui firent perdre six mille abonnés.

La mort d'Étienne ne modifia en rien l'attitude politique du journal. Il fut, après comme avant, l'organe presque officiel du parti allemand libéral et le défenseur de l'alliance austro-allemande, à l'exemple de la plupart des feuilles austro-hongroises.

La *Neue freie Presse* est en somme un organe allemand, cultivant les sympathies allemandes. Elle est l'ennemie de la Russie, mais l'ennemie éclairée, et je la préfère souvent à certains de nos amis.

Ce journal a parfois pour la République française des sympathies marquées ; il est, en Autriche-Hongrie, et même en Allemagne, le plus puissant instrument de propagande des produits de l'esprit français.

Les éditeurs actuels de la *Neue freie Presse* sont MM. Werthner, Bacher et Benedickt. M. Bacher est en outre rédacteur en chef. Les principaux collaborateurs sont MM. de Thaler, Bacher, Goldbaum, Nordmann, Max Wirth, Vincenti, Ranzoni et Oppenheim, tous hommes de savoir et de mérite. A propos de M. de Thaler, qui est un homme aimable et

cultivé, je tiens à rappeler que, pendant la guerre franco-allemande, la direction du journal, voyant pleuvoir les désabonnements, dut le remercier à cause de sa gallophobie. Je crois que depuis il a mis un peu d'eau dans son vin du Rhin. M. de Thaler avait cru, comme beaucoup d'autres, que l'unité allemande signifiait liberté; il a pu se convaincre de son erreur.

Le feuilleton de la *Neue freie Presse* a trois rédacteurs : l'un pour la partie littéraire, M. Hugo Wittmann ; l'autre pour la partie dramatique, M. Speidel; le troisième pour la partie musicale, M. Hanslick. M. Wittmann est un écrivain de race; sa plume est à la fois élégante et ferme; elle possède les deux qualités qu'on trouve si rarement unies : le dessin et la couleur. C'est un esprit séduisant, irrésistible, qui charme par la profondeur de la pensée, par la sincérité du jugement, par la science de ses analyses; ses louanges peuvent enorgueillir, mais gare à sa plume s'il vous en frappe! Le trait reste dans la blessure. M. Wittmann est aussi un remarquable écrivain français; sa forme, très pure, a la grâce, l'aisance, la variété, la souplesse de l'esprit français. C'est lui qui fait, dans le supplé-

ment du *Figaro*, la correspondance de Vienne. M. Speidel est un critique théâtral éminent, très goûté et très suivi. Quant à M. Hanslick, c'est une autorité en matière musicale.

J'allais oublier M. D. Spitzer, qui cultive dans les colonnes du journal un genre spécial dont il est d'ailleurs l'inventeur. Il publie, sous le titre général de *Wiener Spaziergänge* (Promenades viennoises), des articles sur les événements du jour, de la veille, quelquefois même du lendemain, et cela avec un humour, une verve endiablée.

Outre sa rédaction quotidienne nombreuse et ses correspondants politiques dans toutes les capitales de l'Europe, la *Neue freie Presse* compte encore des collaborateurs littéraires et scientifiques en Autriche, en Allemagne, en Suisse, un peu partout. Comme presque tous les journaux viennois, elle a deux éditions par jour. Elle tire à 30,000 exemplaires.

Le *Neues Wiener Tagblatt* est une feuille d'opinions à peu près identiques à celles de la *Neue freie Presse*. Seulement, tandis que celle-ci s'adresse particulièrement aux esprits cultivés, le *Neues Wiener Tagblatt* est lu par les petits bourgeois, bouti-

quiers, artisans, etc. Les articles de fond de ce journal sont écrits dans un style extrêmement curieux, tour à tour philosophique, apocalyptique, ampoulé, précieux : non parce que ses rédacteurs ne savent pas écrire autrement, car ce sont des hommes de valeur, mais parce que ce style a une saveur particulière dont les lecteurs du *Neues Wiener Tagblatt* ne peuvent se passer, dont ils veulent retrouver le goût, ce qui interdit de leur servir autre chose. Forme à part, le journal est fait avec intelligence et avec un grand art dans la recherche de l'actualité. Il publie des articles économiques toujours très remarqués et souvent excellents.

Le directeur du *Neues Wiener Tagblatt* est M. Maurice Szeps; c'est un journaliste de premier ordre, un homme d'honneur et de très grand cœur. M. Szeps gagne une quarantaine de mille florins par an, et l'on dit que, malgré cela, il n'a su, à cause de sa générosité, amasser aucune fortune.

Le *Neues Wiener Tagblatt* compte, avec M. Szeps, quelques bons rédacteurs tels que MM. Linder, Pollak, Bechhöfer, Frey, Lauser, etc. De tous ses feuilletonistes, M. Sigismond Schlesinger est certainement le plus distingué, le plus spirituel. Je

vous signale encore son critique d'art, M. Schembera, qui est un homme de talent. Dans le *Neues Wiener Tagblatt,* le fait divers et la chronique locale sont toujours palpitants d'intérêt. Le journal tire à 40,000 exemplaires.

Je vous ai parlé de la physionomie du *Vaterland* dans ma lettre sur le socialisme chrétien, et vous avez vu ce qui s'agite autour de sa rédaction. Ce journal est l'organe des cléricaux féodaux. Peut-être est-il, sans s'en douter, encore plus féodal que clérical. Il tonne journellement contre le capital juif, et il a peut-être raison de jeter les hauts cris contre les abus de certain capital, de certaines institutions qui se sont viciées comme toutes les choses de ce monde. Quoique le *Vaterland* soit fait par des hommes sans aucune notoriété, il est très bien écrit et souvent logiquement pensé. Ce journal est peu répandu et peu lu à Vienne. Il n'exerce pas d'influence appréciable sur l'opinion publique; c'est la feuille préférée du grand monde et des châteaux.

La *Deutsche Zeitung* est une feuille de combat, passionnément germanophile. Elle est très lue en province. Son directeur est le député H. Reschauer.

MM. Oribauer, Meissner et Grasber en sont les principaux rédacteurs.

L'*Illustristes Extrablatt* est une feuille illustrée bi-quotidienne. Il est fait pour le bas peuple; les cochers de fiacre, les concierges, les simples ouvriers lisent régulièrement ce journal, qui les intéresse par ses romans terribles, par ses faits divers délayés à l'infini, les instruit avec de bons articles, sérieusement étudiés, et les amuse par l'image de la première page. L'*Extrablatt* publie presque journellement des télégrammes spéciaux de Paris, de Berlin, de Londres, etc. Il contient aussi des articles sur l'économie politique, les finances, la Bourse, dont les informations, prises avec intelligence, sont envoyées par des hommes spéciaux. Voilà, certes, un journal qui éclaire ses lecteurs. Il faut souhaiter de pareilles publications à tous les peuples; l'instruction générale y gagnerait considérablement.

L'*Illustristes Extrablatt* est dirigé par M. Edgar Spiegel, homme aimable, de rapports charmants, qui aime sa profession et s'y consacre avec talent, la cultive avec art, sans s'imaginer pour cela qu'il soit dieu, comme certains directeurs de journaux

qui croient leur cabinet de direction l'Olympe même.

L'*Illustristes Extrablatt,* longtemps la propriété de M. Singer, qui y a fait une grosse fortune, appartient à la *Länderbank,* de même que la *Presse.* La *Länderbank* gagne de l'argent dans la première de ces entreprises et en perd dans l'autre. L'*Extrablatt* tire à peu près à 30,000 exemplaires. L'existence d'un pareil journal répond à un véritable besoin, et il est étonnant qu'il ne se crée rien de semblable ni à Paris, ni à Saint-Pétersbourg, ni même à Londres. Il n'y a guère qu'à Budapest où trois journaux illustrés, politiques et quotidiens, du genre de l'*Illustristes Extrablatt,* se publient avec succès.

La *Morgen Post* est une feuille qui végète depuis bien des années sans avoir trouvé son éclosion favorable. Elle a eu beau changer quatre ou cinq fois de directeur et autant de fois d'opinion, une stérilité inexorable continue à la frapper.

La *Tages Presse,* tombée comme une feuille d'automne, est le fameux journal auquel le gouvernement français, dans sa connaissance remarquable des influences étrangères, avait cru indispensable de

donner une subvention en 1870 pour l'encourager à défendre la France. La campagne se fit avec zèle, avec dévouement, mais personne n'en sut jamais rien, la *Tages Presse* n'ayant pas de lecteurs. Par contre, la *Presse,* la *Neue freie Presse,* le *Tagblatt,* le *Fremdenblatt,* la *Vortadt Zeitung,* etc., chantèrent soir et matin un hymne triomphant à la Prusse victorieuse.

Le gouvernement de Napoléon III péchait par une inconcevable ignorance des choses de l'étranger; la preuve, c'est qu'il s'est fait représenter à Vienne par le duc de Gramont, ce cynique étourdi; à Berlin, par le comte Benedetti, cette nullité, tous deux emportés dans l'épouvantable bourrasque d'événements qui les réduisit en poussière.

Aujourd'hui, le gouvernement de la République française me semble persévérer dans la même voie que l'Empire, à propos de l'utilité de certains crédits, en refusant des fonds secrets à ses ministres des affaires étrangères. Je comprends qu'un gouvernement républicain n'ait pas besoin de subventionner à l'intérieur une presse républicaine, dont le premier mérite, d'accord avec ses principes, doit être l'honnêteté; mais ayant à lutter à l'extérieur avec des

gouvernements monarchiques qui emploient certains moyens, la France doit, à l'occasion, faire comme eux et savoir sacrifier des millions au Moloch de la presse étrangère. Je ne puis rire d'un mot que me racontait l'un de mes secrétaires, mot qu'il avait entendu, de ses oreilles, dire à un homme d'État français : « L'Autriche-Hongrie, Monsieur, qu'est-ce que cela nous fait? »

La *Wiener Allgemeine Zeitung* a été fondée, il y a environ quatre ans, pour combattre l'influence toute-puissante de M. Herbst, et aussi un peu pour refaire une situation à M. le docteur Hertzka, qui venait de perdre la sienne à la *Neue freie Presse*, où il était chargé de la partie économique et financière. Ce journal eut tout d'abord, comme actionnaires, plusieurs personnalités politiques telles que MM. Édouard Suess, de Plener, Ausspitz, etc. Quoique la nécessité de la création d'une semblable feuille fût évidente, et son mode de publication original et nouveau, puisqu'elle est tri-quotidienne, la *Wiener Allgemeine Zeitung* ne s'en heurta pas moins à mille difficultés. La première société d'actionnaires fut dissoute, la seconde aussi. A l'heure qu'il est, le journal a changé de direction politique. Il soutient

le ministère Taaffe, après l'avoir combattu, et le journal est devenu la propriété exclusive de MM. Hertzka, Stein et quelques-uns de leurs parents. Sa rédaction est presque entièrement composée de jeunes gens; longtemps il a eu comme principal collaborateur M. J. Guttmann, homme de beaucoup de talent, mais agressif, quinteux, original dans le sens désagréable du mot. M. Guttmann, qui affiche des allures aristocratiques assez inexplicables, étant donné ses origines et sa race, avait une marotte : attaquer la démocratie française. Depuis deux ans, il a quitté la *Wiener Allgemeine Zeitung*, où il a été fort heureusement remplacé par l'ancien correspondant parisien du journal, M. Moldauer. Quoique très jeune, M. Moldauer possède déjà un talent mûri; on sent qu'il n'a pu encore donner toute sa mesure; mais je lui prédis une situation dans le journalisme viennois aussi haute que la sympathie qu'il inspire.

La *Wiener Allgemeine Zeitung* ayant trois éditions par jour, occupe naturellement un très grand nombre de collaborateurs inconnus, que je ne puis vous citer. Mais son premier rédacteur littéraire est M. F. Gross, qui a vécu longtemps en France et a beaucoup écrit sur la littérature et sur l'art français.

Il publie sous son nom des *essais*, des esquisses, et des « courriers de Vienne » sous le pseudonyme de *Piccolo*. On lui reproche souvent d'imiter les auteurs français, et des critiques de haute valeur l'ont comparé à Gustave Droz. Il a publié la collection de ses articles, sous des titres charmants : *Petite monnaie, Avec le crayon, Feuilles au vent,* et encore *Poésies, Lettres sur les jeux de la passion;* puis de nombreuses pièces de théâtre, dont la plus originale est : *les Nouveaux Journalistes,* sujet qu'il connaissait bien. La plupart de ces petits contes sont traduits en français.

La *Wiener Allgemeine Zeitung* a plusieurs feuilletonistes de talent, tels que MM. Édouard Mautner, Johannes Ziegler, Valdeck.

M. Jules Konried est chargé de la chronique locale. Écrivain extrêmement doué, il n'a qu'imparfaitement conscience de sa réelle valeur. C'est, en outre, un homme charmant, très distingué de manières et d'esprit.

M. Hertzka, le directeur, est un petit homme d'un aspect assez froid, d'une nature ardente, qui possède l'une des plus jolies femmes de Vienne. Les yeux de M[me] Hertzka sont deux étoiles, et cependant ils

ne suffisent pas à M. Hertzka, qui a la passion de l'astronomie.

La partie économique et financière du journal est écrite par MM. Stein, Hernfeld, Bricht, de Misès, etc.

Je vous ai dit que la *Wiener Allgemeine Zeitung* a eu tout d'abord et longtemps une attitude très hostile à la France, surtout à la République française. En ce moment, elle paraît hésitante; on dirait qu'elle cherche sa voie... Si elle a fait campagne contre M. Bontoux, ses projets et son groupe, en revanche elle a été favorable à M. Savary, à ses banques, à ses crédits, à ses pompes et à ses œuvres.

La *Vorstadt Zeitung* est encore un organe du parti allemand libéral. Elle a pour directeur M. Hügel et appartient, ainsi que le *Tagblatt,* à la grande papeterie Steyrermühl. C'est une feuille de combat qui s'adresse à la petite bourgeoisie et au peuple; quoiqu'elle ne soit point écrite par des hommes de talent, ni faite avec soin, elle compte cependant un assez grand nombre de lecteurs.

La *Tribune,* qui a disparu dernièrement en fusionnant avec la *Politik* de Prague, était un organe tchèque écrit en langue allemande. C'était la seule feuille paraissant à Vienne qui fût officiellement

antisémite. Dans les colonnes de la *Tribune*, un israélite attaquait ses coreligionnaires et cherchait, de mon temps, les fonds nécessaires pour créer, à Vienne, un grand journal antisémitique; je n'ai pas ouï dire qu'il les ait trouvés.

La *Wiener Zeitung*, journal officiel de l'empire, ne publie guère que les actes officiels et les annonces judiciaires. L'*Abend Post* est l'édition du soir de la *Wiener Zeitung*; c'est une petite feuille très alerte, très vivante, très belliqueuse, qui dit quotidiennement leur fait aux journaux de l'opposition. Le rédacteur en chef de la *Wiener Zeitung*, M. Uhl, rédige de préférence des... ballets, plus occupé des belles danseuses que de ses électeurs et abonnés. Aussi laisse-t-il volontiers remplir par d'autres ses devoirs professionnels.

Le *Volksfreund* est une feuille antisémitique hebdomadaire, mais d'un antisémitisme tout scientifique. Ce journal traite les diverses questions d'économie politique et sociale dans leurs corrélations avec l'antisémitisme. J'y ai lu des articles intéressants, curieux, faits au point de vue du socialisme chrétien.

Les grands journaux quotidiens n'ayant pas d'édition les dimanches et jours de fête, on a comblé

cette lacune en créant des journaux hebdomadaires qui ne paraissent que ces jours-là. Ainsi la *Montags Revue* paraît le dimanche soir. Elle résume la semaine politique et cherche à inspirer les journaux officieux, en se renseignant elle-même aux bureaux de la presse cisleithane sur la politique intérieure et au « bureau littéraire » du *Ballplatz* pour la politique étrangère. Malgré cette haute ambition, la *Montags Revue* me semble un organe de médiocre importance. Son directeur, M. Herzog, est plein d'illusions sur le crédit dont il jouit et le sérieux qu'on lui prête.

Le *Sonn und Feiertags Courier* est aussi un journal du dimanche. Il représente les idées ou plutôt les arlequinades de M. Hille, et soutient le cabinet Taaffe, puisqu'il est entendu qu'un journal doit toujours soutenir ou attaquer quelque chose.

Je vous cite également les *Publizistische Blätter*, journal qui paraît aussi le dimanche, et soutient le gouvernement, dans la mesure de ses très modestes forces. Puis, le *Sonn und Montags Zeitung*, d'Alexandre Scharf, habilement fait et très lu. M. Scharf est un brasseur d'affaires qui connaît admirablement les dessous de la politique. Il a vécu autrefois à Paris et y a conservé des relations dans la politique et dans

le journalisme. Son journal, ministériel et même fédéraliste, a toujours été très sympathique à la France. M. Alexandre Scharf est très connu à Vienne. Grand, élancé, presque maigre, il porte une barbe qui lui descend jusqu'à la ceinture et qui lui donne l'air d'un anachorète; mais s'il se fait ermite un jour, il aura commencé par être quelque peu diable.

La *Deutsche Wochenschrift* est un organe dévoué à l'Allemagne. Ses rédacteurs sont MM. Fiedjung et Müller de Guttenbrunn.

Le *Hans Iörgel von Gumpoldskirchen* est la feuille satirique qu'a rédigée pendant près d'un demi-siècle le célèbre romancier et dramaturge Anton Langer, l'ami intime de O. F. Berg. Avec un esprit incomparable, il a fustigé les ridicules bourgeois, l'orgueil aristocratique et l'insolence des hommes d'argent. Depuis la mort d'Anton Langer, le succès du *Hans Iörgel von Gumpoldskirchen* va décroissant.

Vienne possède deux correspondances, l'une imprimée, l'autre lithographiée. La première est la *Politische Correspondenz,* organe important, très bien renseigné et très intelligemment fait. Il a pour directeur M. Ludovic Hahn, homme d'infiniment de

savoir, d'esprit et de cœur, et l'un des journalistes qui font le plus d'honneur à la profession. La seconde est la *Correspondance politique,* reflet un peu pâle de la *Politische Correspondenz;* elle est dirigée par M. Schiel, conseiller de section à la présidence du conseil, homme d'une politesse un peu artificielle, d'une amabilité trop étudiée pour être sincère, qui passe, d'ailleurs, pour être aussi inoffensif que sa correspondance.

Il existe aussi un journal hebdomadaire en langue française, *le Danube*. Fondé, il y a quatorze ans, par M. Gustave Mazzini, il est fort bien rédigé.

Il y aurait une lacune à cette étude, que je me suis efforcé de vous faire complète, si, après vous avoir parlé de la presse politique, je ne vous disais un mot de celui qui a pour mission d'entretenir entre le gouvernement et les journaux des rapports courtois. M. le conseiller aulique de Freiberg, chef du bureau de la presse cisleithan, est un homme d'une intelligence rare, d'une séduction presque irrésistible; nul ne sait mieux que lui désarmer un adversaire par d'excellentes paroles et de mauvais cigares, ni réconforter un ami par de vagues promesses qu'il sait toujours rendre illusoires. On l'accuse d'oublier

extrêmement vite les services rendus et de manquer de la mémoire du cœur... dans l'exercice de ses fonctions. C'est être trop sévère. M. de Freiberg ne peut obliger tout le monde avec le mince budget des fonds secrets.

Vienne possède un grand nombre de feuilles satiriques illustrées. Tout d'abord le *Kikeriki*, très populaire, écrit avec une verve endiablée et dessiné avec énormément d'esprit et de malice. Le *Kikeriki* est le journal satirique le plus lu, et je dirai le plus aimé en Autriche-Hongrie. Il exerce une influence considérable. Les charges qu'il a pris la liberté grande de faire sur l'empereur Guillaume, *der Olle Wilhelm,* et sur M. de Bismarck, lui ont fermé l'entrée de l'empire allemand. Le *Kikeriki* est dirigé par M. O. F. Berg, l'auteur dramatique bien connu. Son énorme succès a provoqué la création d'une feuille concurrente, le *Iunge Kikeriki,* pastiche maladroit, plagiat bête du seul, du vrai, de l'inimitable, de l'unique *Kikeriki*.

Une autre feuille satirique méritant une mention spéciale est le *Figaro* accompagné de son supplément la *Wiener Luft*. Ce *Figaro,* dont les dessins sont parfois très réussis et les légendes très amu-

santes, appartient au parti allemand libéral et bataille sans trêve contre le gouvernement actuel. Il est dirigé, depuis quelque temps, par le célèbre écrivain Anzengruber.

Le *Floh*, la *Bombe*, les *Humoristische Blätter*, les *Karrikaturen* et les *Neue Fliegende Blätter* sont des journaux de valeur discutable, qui vivent ou végètent plus ou moins.

Les *Pikante Blätter* se nourrissent des scandales de la vie privée, industrie particulière à toutes les capitales ; c'est un M. Löwy, ancien gérant de l'ancien Sperl, — le Mabille viennois, — qui dirige cette vilaine feuille. Détail curieux : la *Concordia* a défendu à tous ses membres d'écrire dans les *Pikante Blätter*.

Je néglige naturellement les nombreuses publications périodiques spéciales qui ne sauraient entrer dans mon cadre, quoiqu'il y en ait de fort intéressantes.

Et je vous fais grâce des mille et une productions artificielles qui pratiquent, dans les ruisseaux de Vienne, l'art de faire barboter des canards ou de faire chanter leur prochain, avec le moins de risques possible.

SEIZIÈME LETTRE

POÈTES, LITTÉRATEURS ET MUSICIENS

Votre mécompte sera grand, si vous vous attendez à trouver à Vienne, dans un centre littéraire quelconque, les moyens de satisfaire votre goût pour les œuvres de l'esprit. Vienne est bien la capitale de l'empire d'Autriche, mais non la ville où affluent les producteurs de la pensée, où se concentrent les grandes intelligences du pays. La majeure partie des hommes de lettres vivent en province, soit parce qu'ils y trouvent un calme et un recueillement propices à l'éclosion des idées, soit — et c'est la meilleure raison que l'on puisse en donner — parce qu'ils s'y procurent une vie en rapport avec leur pauvreté.

L'Autriche n'est pas clémente aux écrivains, et l'on en cite bien peu que leur travail ait, non pas enrichis, mais simplement mis à l'abri du besoin.

Vous entendrez parler sans doute de Fiedrich Kaiser, d'Anton Bittner, de Julius Hopp, de Nestroy, tous auteurs dramatiques ayant joui d'une grande réputation, gais auteurs comiques ou analystes délicats qui ont écrit beaucoup de pièces applaudies des Viennois. Eh bien ! Kaiser est mort dans la misère, et Langer n'a rien laissé à ses héritiers. Bittner, malade du cerveau, devint fou et vécut d'aumônes. Hopp resta toujours pauvre, et si Nestroy a amassé quelque fortune, c'est comme directeur de théâtre.

Soit qu'ils préfèrent la solitude au bruit des salons, soit qu'ils se trouvent trop peu fortunés pour aller convenablement dans le monde, les écrivains ne fréquentent pas la société viennoise. L'aristocratie lit leurs œuvres mais dédaigne leurs personnes, et même une femme telle que la princesse de Metternich ne reçoit dans son salon ni poètes ni littérateurs. Seule, la haute finance, la banque israélite surtout, en dehors de la famille des Rothschild, les admet à l'honneur de ses relations;

on rencontre parfois quelques hommes de lettres chez M. Todesko, chez M. Kœnigswarter; mais le fait est assez rare pour rester à l'état de belle et bonne exception.

Il faut admettre qu'il est assez difficile à une capitale comme Vienne de centraliser la production littéraire de l'Empire et d'être un foyer intellectuel d'un éclat aussi puissant que Paris.

S'ils sont Hongrois, Tchèques, Polonais ou Slovènes, les littérateurs n'ont que faire de solliciter les suffrages de la Vienne allemande. La gloire leur vient de leurs compatriotes, et ils ne franchissent pas la barrière de leur race. S'ils sont Allemands autrichiens, ils écrivent en allemand, et le plus grand nombre se tourne vers la Prusse, vers Berlin. Tous veulent être des *Deutsche Dichter* pur sang, et l'amour de la patrie qui les a vus naître n'est pas dans leur âme un sentiment assez supérieur pour dominer le souci de leurs intérêts.

C'est dans le pays teutonique, à Leipzig, à Berlin ou ailleurs, qu'ils se font imprimer. Il faut savoir aussi que les éditeurs de Vienne les obligent à recourir à la librairie d'Allemagne. Cela est vrai surtout des romanciers. Un libraire viennois éditant

l'œuvre d'un écrivain vivant serait un phénomène que l'Autriche regarderait avec stupéfaction. La librairie de Vienne s'en tient, en fait d'ouvrages nouveaux, au débit des livres scolaires, mais ne risquerait pas un kreutzer sur un roman, sur un volume de nouvelles ou de vers. Après la mort de Grillparzer, le plus grand poète que l'Autriche ait eu, un libraire acheta de ses héritiers la propriété des œuvres complètes du maître; il n'eut pas le courage de les éditer lui-même; le fait lui parut d'un risque aussi grand qu'une escalade à la lune; il rétrocéda aussitôt ses droits à Cotta, de Stuttgard, qui a publié, en effet, les œuvres de Grillparzer. Imaginez-vous un éditeur de Paris reculant devant la publication des poésies de Victor Hugo et les livrant à un confrère de Bruxelles.

Pour les auteurs dramatiques, les difficultés sont les mêmes. Si on la compare aux années précédentes, la situation est pire. Le triste état de leurs affaires rend aujourd'hui les directeurs de théâtre d'une circonspection qui frise l'exclusivisme en matière de nouveautés. On trouve rarement un directeur disposé à faire jouer une œuvre inédite; il se contente, neuf fois sur dix, de prendre à l'étranger les

pièces à succès. Le mal a gagné jusqu'au *Hofburg-theater,* ou théâtre de la Cour, généreusement subventionné pourtant, mais dont les directeurs ont adopté ce moyen commode de couvrir leur responsabilité et d'éviter les risques.

Vous ne vous étonnerez pas, après tout cela, que les littérateurs se sentent de moins en moins chez eux à Vienne, qu'ils deviennent provinciaux ou se fassent Prussiens. Il en reste encore cependant qui ne sont pas complètement découragés, qui luttent et travaillent pour conserver ou conquérir une célébrité dans la capitale. Comme vous ne rencontrerez pas ceux qui vivent dans les villes de la Styrie ou de la Moravie, — à moins que vous n'alliez voir à Gratz le grand poète Hamerling, que la *Nouvelle Revue* faisait connaître récemment à ses lecteurs, — je vous entretiendrai seulement de ceux qui résident à Vienne.

Un des plus intrépides sur la brèche est Louis Anzengruber. Jadis le public viennois raffolait du théâtre d'Anzengruber; aujourd'hui le maître n'arrive plus à faire jouer une pièce. Son genre, il est vrai, est quelque peu spécial; mais, étant spécial aux Viennois, il est regrettable que ceux-ci ne puissent

plus goûter les productions du poète. Anzengruber écrit en dialecte autrichien; l'action de ses pièces se passe toujours dans les Alpes autrichiennes; ses personnages sont de robustes et pittoresques montagnards. Avec un grand art, il a su éviter le pastiche ou les berquinades : son talent est, au contraire, viril comme le caractère des gens qu'il met en scène, son style limpide comme les sources qui jaillissent dans les montagnes où vivent ses héros. Il est regrettable qu'Anzengruber soit intraduisible; il faut être de Vienne pour le comprendre. Le premier grand succès du maître fut le *Curé de Kirchfed,* joué en 1872, vigoureuse protestation contre le célibat des prêtres. Depuis, il a donné une douzaine de comédies qui ont consacré sa réputation. Malheureusement, le Burgtheater s'est interdit, en principe, de jouer des pièces écrites en un dialecte quelconque; les directeurs, dans leur dédain pour le nouveau, laissent le poète à l'écart, et le public semble l'oublier. Pour vivre, Anzengruber est obligé de faire du journalisme, comme Rosegger, le chantre des Alpes autrichiennes, qui sort rarement de sa chère ville de Gratz. La postérité leur rendra justice, ainsi qu'elle l'a fait pour Grillparzer, méconnu de son vivant.

Le doyen des auteurs dramatiques est aujourd'hui Édouard de Bauernfeld. Depuis soixante ans, il est le grand fournisseur du Burgtheater. Peintre des mœurs de la bonne compagnie, il a de la gaieté, de l'esprit, de cet esprit viennois jovial et bonhomme, et s'en tient au mariage comme le meilleur et le plus simple des dénouements.

Le directeur du Burgtheater est Adolphe Wilbrandt, romancier, auteur dramatique et comique, critique, dont la réputation est grande dans toute l'Allemagne. Originaire du Mecklembourg, il habite depuis une quinzaine d'années seulement la capitale de l'Autriche, où on lui a confié, à la mort du baron Dingelstedt, les importantes fonctions qu'il occupe. Si vous avez l'occasion d'aller voir jouer son *Arria et Messaline,* surtout avec Mme Wolter dans le rôle de Messaline, vous assisterez à une belle représentation. L'œuvre ne manque pas de sensualisme, rappelant le genre de Hans Makart; mais elle est curieuse. Wilbrandt a épousé une des pensionnaires les plus applaudies de son théâtre, Mlle Augusta Baudius, laquelle a quitté la scène en se mariant.

Les auteurs régulièrement joués au Burgtheater sont encore : Sigismond Schlesinger, journaliste de

talent qui donne de temps à autre un petit acte en prose lestement mené; M. le conseiller de gouvernement Joseph de Weilen, ami de l'archiduc Rodolphe, poète tragique faisant revivre les *Tristan,* les *Edda,* les *Drahomira* des légendes; Édouard Mautner, dont l'esprit élevé est si sympathique et dont le grand talent dramatique a trouvé sa plus noble expression dans *Églantine,* cinq actes de triomphe pour Mme Wolter; O.-F. Berg, l'infatigable vaudevilliste, le Labiche de Vienne, le producteur de plus de 150 pièces aux sujets les plus invraisemblables, mais d'une bonne grosse gaieté dont l'effet est toujours assuré, et qui, fatigué, lassé, découragé d'une lutte sans trêve, a cessé d'écrire pour le théâtre il y a quelques années et se consacre au plus extraordinaire des journaux, le merveilleux *Kikeriki;* enfin, Franz Schönthau, qui n'aborde que les sujets de la dernière modernité.

Carl Costa, maintenant directeur au théâtre de la Josephstadt, a écrit quelques bouffonneries qui ont eu du succès; Julius Rosen, un moment directeur aussi avec Joséphine Gallmeyer, la regrettée soubrette, fournit parfois une œuvre de bonne et franche gaieté. Les librettistes à la mode sont C. Walzl et

Genée; Carl Bayer et Doppler entretiennent le populaire Fürsttheater, au Prater, de comédies caractéristiques qui font la joie du peuple.

Les auteurs dramatiques sont tenus de résider à Vienne, cela se comprend. Les poètes et les littérateurs, plus libres de choisir, demeurent où bon leur plaît. Depuis Grillparzer, Nicolas Lenau, Anastase Gruen (lequel n'était autre que le comte Antoine de Auersperg), tous semblent fuir la capitale. Cependant, vous y rencontrerez Alfred Friedmann, un Francfortois qui a préféré les bords du Danube à ceux de la Sprée. Il a composé des comédies, des drames, des tragédies, des contes, des poésies et des poèmes; il a adapté Sganarelle à la scène allemande; c'est un Protée qui manie avec la même virtuosité le vers antique et le vers moderne. Poète de talent, sa prose égale sa poésie.

La renommée de Lodovic-Auguste Frankl n'a guère dépassé les frontières de son pays; cependant, il est un des premiers poètes lyriques de l'Autriche. Après s'être battu en 1848 à la tête de la jeunesse des écoles, il partit pour l'Orient comme Chateaubriand et Lamartine, visita l'Arabie, la Palestine, etc., et écrivit sur ses voyages un livre qui fit sensation,

le Libanon. M. Frankl a été lié d'amitié avec Anastasius Gruen et Lenau, sur lesquels il a publié de très intéressants souvenirs. *Christophe Colomb* et les *Rois tragiques* passent pour ses chefs-d'œuvre.

Léopold Kompert et Charles-Émile Franzos sont les peintres fidèles des mœurs juives. Le premier, né en Bohême, s'occupe des juifs au village; le second, d'origine polonaise, mais complètement *austriacisé,* pour ne pas dire germanisé, décrit fidèlement les juifs des villes de la Pologne. Kompert, malgré ses grandes qualités, est un peu démodé; Franzos, plus moderne, conteur intéressant et bon écrivain, est en pleine vogue.

Les femmes écrivent peu relativement, à Vienne. Mais Betty Paoli, Ada Christen et la baronne d'Ebner-Eschenbach tiennent assez haut le drapeau de la littérature féminine pour honorer et leur sexe et les lettres.

Betty Paoli, auteur de premier ordre, est célèbre dans toute l'Europe par ses poésies lyriques.

Mme Ada Christen se réveilla tout à coup célèbre. Un simple volume de poésies, *les Chants d'une fille perdue,* auquel on peut à la fois faire le reproche et décerner la louange que les vers sont imités de

H. Heine, lui apporta un beau matin la gloire et ses faveurs.

La baronne d'Ebner-Eschenbach, femme d'un général autrichien, est l'auteur de contes finement ciselés, où l'observation du grand monde est aussi juste que délicate.

Vous parlerai-je des compositeurs? Ils sont peu nombreux. L'un d'eux, Johannes Brahms, est très admiré par l'Allemagne, qui le compare même à Beethoven. J'ai entendu quelques symphonies de Brahms dans les concerts, et j'avoue n'avoir pas reconnu là un rival du grand maître. Brahms n'en est pas moins un compositeur hors ligne. Vous le verrez à Vienne, qu'il habite, s'étant fait naturaliser Autrichien; il est Allemand du nord.

Mme Ernestine de Baudouin, qui pourrait se contenter d'être une des femmes les plus charmantes et les plus sympathiques que j'aie connues, est un compositeur de talent et excelle dans la musique sacrée. Dans la plupart des églises de Vienne, on exécute d'elle des messes qui ont le plus grand succès et où passe le souffle de la grande inspiration religieuse. Je vous ai envoyé d'elle un *Stabat* qui est une œuvre de maître.

Charles Goldmark est l'auteur de l'opéra *la Reine de Saba* et de nombreuses symphonies.

Le compositeur dont la popularité n'a point de limites en Autriche est Johann Strauss. Tout Vienne sait par cœur ses valses et redit les principaux motifs de ses opérettes. Strauss est un homme aimable, bien élevé, fort riche, décoré autant qu'on peut l'être, et... disent les Viennois, le successeur de Barbe-Bleue. Marié trois fois, il ne serait pas étonnant qu'il ait déjà choisi celle qui aura le bonheur d'être sa quatrième femme. Mais je doute qu'il retrouve jamais une épouse comparable à celle qui fut la première Mme Strauss, cette charmante Henriette Treffz qui devina le génie dramatique du compositeur et lui fit écrire une série d'opérettes qui ne sont pas la moindre gloire du maître.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

VIENNE UNIVERSITAIRE

De toutes les institutions dont peut s'enorgueillir un peuple, aucune n'est plus digne d'admiration, nulle plus indispensable, en l'état présent de notre civilisation, que les Universités.

Vienne est, par excellence, une ville universitaire. Le haut enseignement y est fort en honneur. Les familles bourgeoises, quelle que soit leur situation de fortune, tiennent à ce que leurs fils fréquentent l'Université. Bien des jeunes gens ayant pour père de petits boutiquiers, des tailleurs, des cordonniers, voire même des garçons de bureau, étudient avec la plus sérieuse application et prennent avec succès

leurs grades de docteur en droit, en médecine, en philosophie. En Autriche, comme en Allemagne d'ailleurs, la Faculté des lettres et celle des sciences sont réunies en une seule, sous le nom de Faculté de philosophie.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en Autriche toute réunion de quatre Facultés, droit, médecine, philosophie et théologie, forme une Université indépendante, ou, pour me servir du terme consacré, « autonome », ayant à sa tête un chef hiérarchique appelé *rector magnificus*. L'État n'a rien ou presque rien à voir dans les affaires intérieures des Universités. Il nomme les professeurs sur la présentation du *Professoren collegium,* mais il ne peut ni les destituer ni les déplacer.

Quelle que soit l'importance des Universités de Gratz, d'Inspruck, de Prague, de Czernovitz, de Lemberg, de Cracovie, ainsi que le nombre des élèves qui les fréquentent, l'Université de Vienne n'en reste pas moins, et à juste titre, la première et la plus suivie de la monarchie. Grâce au système de recrutement des professeurs, système qui consiste à aller chercher à prix d'or les notabilités partout où elles se trouvent, en Allemagne, en Suisse, etc., on

échappe au danger parfois inévitable d'avoir des professeurs médiocres.

Certes, les Facultés qui composent actuellement l'Université de Vienne ne sont pas toutes également bonnes. La Faculté de théologie, par exemple, laisse singulièrement à désirer ; il est vrai que la nature des études théologiques ne permet guère aux professeurs de cette Faculté des cours brillants. Les théologiens illustres que l'on trouve en Allemagne, en Suisse et ailleurs, sont plus ou moins en délicatesse avec l'orthodoxie, et par conséquent mal vus à Rome. On sait les bons rapports qu'entretient avec la curie le gouvernement autrichien; il est donc impossible que l'originalité des professeurs se développe dans des chaires où il leur est interdit de ne pas se conformer à l'esprit et à la lettre des traditions. En revanche, les Facultés de droit et de philosophie sont excellentes. Hier encore ces chaires étaient occupées par les Ihiering, les Glaser, les Herbst, les Hye, les Hörnes; aujourd'hui elles le sont par les Suess, les Stein, les Unger, les Pfaff, les Brentano, les Rüdinger, les Éric Schmid, les Menger Walberg, etc., etc.

La Faculté de médecine est la première Faculté

non seulement de l'Autriche, mais encore de l'Allemagne.

Au nombre de ses professeurs, elle compte d'illustres théoriciens ainsi que de très grands praticiens. Il y en a même qui sont à la fois l'un et l'autre. On connaît d'ailleurs, ne fût-ce que de nom, la plupart des professeurs de cette Faculté. Qui n'a entendu parler de Billroth, le chirurgien de génie ; de Rokitansky, l'anatomo-pathologiste universellement connu; de Hyrtl et de Langer, deux anatomistes de premier ordre ; de Brücke, le célèbre physiologiste ; de Bamberger, le remarquable pathologiste ; de Braun, l'habile gynécologiste ; de Hébra, l'incomparable dermologiste ; de Schrötter, l'adroit laryngologiste ; de Meinerth, le profond psychiatre, etc., etc. ?

Je vous ai parlé du système d'après lequel se recrutent les professeurs. Il arrive souvent qu'un professeur est demandé par trois universités à la fois. Alors il fait ses conditions. — Je désire, dit-il, rester. Mais Berlin lui offre tant, Bonn tant, Heidelberg tant ; il faut donc que Vienne élève la somme et soit le plus offrant. Vienne n'est pas toujours en mesure de donner ce qu'on lui demande ; cependant, lorsqu'il s'agit d'un homme exceptionnel, elle le

laisse rarement échapper. Le gouvernement autrichien, il faut lui rendre cette justice, est fort large lorsqu'il s'agit de l'enseignement universitaire.

Ce n'est pas tout d'attirer ce professeur si disputé; il faut le retenir. Le gouvernement ne recule devant aucun sacrifice. Le traitement du professeur est-il insuffisant? il l'élève. Celui-ci désire-t-il des titres? il le fait *Hofrath* (conseiller aulique); il va même souvent jusqu'à l'anoblir, jusqu'à le nommer membre à vie de la Chambre des seigneurs.

Comment s'étonner après cela que l'Université de Vienne possède un corps professoral absolument supérieur?

Le gouvernement autrichien contribue, en outre, avec générosité, au développement de la science et au progrès de son enseignement et dote richement les divers laboratoires. Aussi les expérimentations sont-elles importantes et les élèves qui y prennent part en récoltent-ils beaucoup de fruits.

L'École polytechnique est organisée sur les mêmes bases que l'Université et n'a rien de militaire. Elle jouit aussi de la plus large autonomie.

Les étudiants sont nombreux à Vienne, et la vie universitaire très intense. En général, les mœurs

des jeunes gens des écoles sont bruyantes et tapageuses, mais nullement mauvaises. Les *Burschenschaften,* dont les membres portent des casquettes de couleur, des costumes voyants, et s'engagent à se battre en duel lorsque les circonstances le permettent, existent à Vienne aussi, mais en moindre quantité qu'en Allemagne. Les duels parmi les étudiants sont également moins fréquents à Vienne que dans les universités allemandes. Mais si la gent écolière d'Autriche se bat moins que celle d'Allemagne, elle sait non moins bien boire. Il suffit de suivre les étudiants dans leurs *Kneipen* pour s'en convaincre.

Les rapports entre les professeurs et les étudiants sont parfaits. J'ai rarement vu des maîtres prendre un intérêt aussi sérieux à l'avenir de leurs élèves. De leur côté, les élèves aiment sincèrement leurs maîtres. A chaque instant, pour une raison ou pour une autre, soit qu'un vieux maître aimé se retire, soit qu'un jeune professeur aille occuper ailleurs une chaire mieux rétribuée, soit enfin qu'il se présente un anniversaire à célébrer, les étudiants s'empressent de donner un *Commers* et invitent à leur table d'honneur, outre la personne qui est le prétexte de la fête, d'autres honorables professeurs, des magis-

trats, des militaires, des hommes politiques, souvent même Leurs Excellences MM. les ministres, qui ne manquent jamais d'accepter.

Rien, d'ailleurs, n'est intéressant comme un *Commers* pour qui n'en a jamais vu. Cette fête d'étudiants, appelée d'un nom baroque, se passe à boire, à pérorer et à chanter. Souvent on chante bien et l'on dit des choses raisonnables ; plus souvent encore la musique ne vaut rien et les discours pas grand'chose ; mais on s'amuse toujours fort gaiement.

Et le lendemain, professeurs et élèves reprennent leurs occupations habituelles, sans que rien rappelle l'abandon de la veille, et sans que la gravité professorale ait l'air d'avoir subi la moindre atteinte.

DIX-HUITIÈME LETTRE

PEINTRES ET SCULPTEURS

Parlons d'abord du peintre de l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers,* de Makart. Quoiqu'il soit mort récemment, il domine encore, de toute sa taille, la phalange des artistes viennois.

Parmi les peintres de l'Autriche contemporaine, Makart est celui qui a fait le plus de bruit, provoqué le plus d'admiration, accaparé le mieux l'attention publique sans la fatiguer. Le succès lui est venu tôt, et ne l'a point abandonné. Sa carrière a été celle d'un météore splendide, et, même en disparaissant, il a jeté de lumineuses clartés.

J'ai connu Makart à l'apogée de sa gloire, lors-

qu'il exposa son *Charles-Quint*. Il n'y avait, à cette époque, dans tout l'empire des Habsbourg, aucun homme plus populaire, plus fêté que lui. Des milliers de personnes se rendaient chaque jour au *Künstlerhaus* pour admirer son œuvre grandiose. Son nom était dans toutes les bouches. L'aristocratie de naissance et celle de l'argent se disputaient sa présence. Les femmes idolâtraient Makart, perdaient la tête, poussant l'amour qu'il leur inspirait jusqu'à se faire publiquement des scènes de jalousie. C'était à qui se compromettrait le plus pour le séduire.

Je l'ai vu dans toute sa gloire, dans tout le rayonnement de sa puissance d'artiste, dans tout l'éclat, dans toute l'expansion d'une nature à la fois délicate et capable d'entreprises surhumaines.

Ce fut lui qui organisa le cortège historique qui devait fêter les noces d'argent de l'empereur et de son peuple, le vingt-cinquième anniversaire du règne. Makart avait dessiné lui-même tous les costumes, les armes, les outils, etc., avec une fantaisie, un goût, un art, une science incomparables.

Le jour de la fête, tout Vienne se porta sur la Ringstrasse, que devait parcourir le cortège. Lors-

que le défilé commença, on vit dix siècles écoulés de l'histoire de Vindobona passer devant les yeux émerveillés des nouvelles générations. Tous les métiers, toutes les professions, tous les états y étaient représentés par des groupes tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt sur des chars splendides, dont les membres étaient revêtus de costumes historiques d'une richesse, d'une exactitude, d'une originalité extraordinaires.

Parti du Prater, le cortège mit de longues heures à parcourir la Ringstrasse. Il allait lentement, arrêté par les manifestations d'une foule enthousiasmée. Le dernier groupe était celui des artistes. Makart, semblable à un dieu, paraissait dans un costume admirable, monté sur un magnifique cheval blanc. Entouré de nobles cavaliers, il passait recueillant les acclamations d'une foule en délire criant : *Makart soll leben! Hoch Hans Makart!*

Des fenêtres, des balcons où flottait partout le drapeau national, des mouchoirs s'agitaient. Un cri immense, répété et sans cesse renouvelé, accueillait le triomphateur : *Hoch Hans Makart!*

Derrière Makart et ses cavaliers venait le char des artistes, le plus beau de tous. Une adorable

enfant, la fille de Makart, et quelques-unes des plus belles femmes de Vienne, tour à tour ses adorées et ses adoratrices, se tenaient dans des attitudes idéales.

Ce fut vraiment un spectacle unique, inoubliable, on peut dire sublime. Le peintre en ressentit une joie souveraine et n'eut, comme tous les spectateurs, qu'un regret, celui qu'on ne pût fixer sur la toile cette œuvre colossale. Le chef-d'œuvre était d'un génie et digne d'être légué à la postérité. Hélas! si l'idée ne connaît point d'obstacle, l'art a ses limites et ses impuissances. Le cortège de Makart ne lui a point survécu. Il n'aura été qu'un accident heureux dans la vie du grand artiste, mais un accident qui s'appelle apothéose.

Makart s'était marié très jeune, et très jeune encore il devint veuf. Comme il avait beaucoup aimé sa femme et avait d'elle deux charmants enfants, il ne songea point à se remarier. Il essayait d'oublier dans le travail, dans le succès, les épreuves de la vie, et élevait avec une sollicitude extrême ses deux enfants, chers souvenirs de la chère morte.

Le temps, ce grand guérisseur, accomplit lentement son œuvre et son action bienfaisante; de

« beaux anges aux ailes d'or » lui firent trouver de célestes consolations.

On a souvent parlé de l'immense orgueil de Makart. Il n'était ni plus ni moins orgueilleux que d'autres artistes qui n'ont pas son talent. Excellent camarade, serviable au point de s'endetter pour aider les autres, point méchante langue, il a donné cent preuves de son excellent cœur.

Makart avait de la répugnance à parler. Aussi l'appelait-on comme Moltke : « le grand silencieux », et l'on racontait de nombreuses anecdotes sur ses habitudes taciturnes. On demandait un jour à un de ses amis, qui venait de passer quelques heures dans sa société, de quel sujet ils s'étaient entretenus : « Nous nous sommes entre-tus de toutes sortes de choses », répondit l'ami. A un grand dîner, on eut l'idée de placer l'illustre soubrette Joséphine Gallmeyer, la Chaumont viennoise, à côté de Makart, espérant qu'elle réussirait à le faire causer. Elle ne fut pas plus heureuse que les autres, mais elle se vengea au moins spirituellement. Au dessert, elle dit très haut à celui qui n'avait pas encore ouvert la bouche : « Si nous parlions maintenant d'autre chose ? »

Les uns ont affirmé que ce silence était du dédain, d'autres que c'était de la bêtise; certaines gens le prétendaient incapable de dire deux mots. Makart, très contemplatif par nature, préférait écouter que de parler lui-même; attentif à toutes les conversations, très sensible aux mots d'esprit, je lui ai entendu, un soir, faire un petit discours fort bien tourné.

Makart était l'hôte le plus assidu des *soupers* du restaurant Gause. C'est dans ce restaurant, situé sur le Känthnerring, que se réunissent la plupart des peintres viennois. Ils ont une toute petite salle, où Makart bien longtemps arriva l'un des premiers et partit l'un des derniers. Il vidait de nombreux *krügel de Pilsnerbier,* fumait presque autant de pipes, et riait à se tordre des farces d'atelier. Lorsque ses amis était sérieux et qu'ils discutaient de questions artistiques, il donnait son avis, mais simplement et sans y ajouter lui-même une grande importance. Vers minuit ou une heure du matin, il s'en allait au café Kremser, tout proche du restaurant Gause, retrouvait d'autres camarades et faisait un brin de cour à la demoiselle du comptoir. Comme sa taille était petite et le comptoir un peu haut, il se dressait sur

la pointe des pieds pour être plus à la hauteur de cette jolie personne.

Il y a deux ans, tout à coup, Makart, qu'on croyait pour tant de raisons un veuf endurci, épousait, en secondes noces, Mlle Bertha Linda, la ravissante danseuse célèbre à Vienne et à Berlin. Ce mariage inattendu avait affligé les meilleurs amis de Makart, auxquels il faussait compagnie sans les avoir même avertis. On lui avait tant de fois pardonné ses amours changeantes, qu'on ne croyait pas avoir jamais à le garantir d'être enchaîné par l'une d'elles. Il revint cependant quelquefois chez Gause; mais ainsi que ses camarades le dirent à sa mort : c'est bien une fin qu'il avait faite en les quittant.

Makart n'a pas créé d'école, mais il n'est pas resté sans influence sur ses disciples, surtout sur deux d'entre eux, quoique dans un sens très différent. Ce sont MM. Édouard Charlemont et Westheimer, qui tous deux ont choisi Paris pour séjour. Éd. Charlemont ayant attiré l'attention de Makart par son imitation extraordinaire de la manière du maître, celui-ci fit travailler longtemps avec lui l'adolescent, qui doit à cette protection une grande partie de sa carrière, tant par les relations artistocratiques qu'il a

pu se créer à côté de son professeur que par l'amour de la couleur, qu'il paraît avoir hérité de lui. Par contre, il a su se dégager complètement de la manière de Makart, et il a réussi à développer son talent surtout dans le genre de Meissonier. M. Westheimer, un jeune artiste aux rêves très hauts, maintient la tradition de Makart par le choix de ses sujets, qui sont plutôt décoratifs.

Parmi les plus grands, il faut citer Pettenkoffen, très lancé dans le mouvement artistique à Paris. Coloriste et dessinateur admirable, il peint de préférence des scènes hongroises. D'une nature originale, il apparaît tantôt à Venise, tantôt à Vienne, tantôt à Paris et tantôt à Szolnok, petite ville hongroise qui a vu naître ses œuvres les plus célèbres. Il ne touche jamais à un tableau qu'il ne puisse le terminer devant la nature, et ne fait pas la chasse à l'argent. Ancien officier, il a beaucoup de relations aristocratiques qu'il dédaigne d'exploiter. Il est d'apparence et de manières très distinguées. Toujours mécontent de ce qu'il fait, je crois Pettenkoffen l'homme le moins heureux du monde artistique.

Quoique je vous aie parlé de M. Henri d'Angeli dans mes lettres sur Berlin, je ne puis, ici, ne pas

vous en redire quelques mots. Le reproche qu'on fait à Hans Makart de s'être trop occupé des femmes, ne saurait être adressé à M. d'Angeli. Il dédaigne la femme et la néglige. Quoique la sienne soit vive et charmante, il semble ne pas s'en apercevoir.

M. d'Angeli est un assez bel homme, grand, à la taille bien prise, ayant bon air, belle tenue et marchant la tête haute. Il porte une longue moustache et une impériale. A première vue, il plaît, quoique sa démarche soit un peu trop sautillante, trop gracieuse pour un homme. Il est le type du pur Viennois. M. d'Angeli souffre de la manie de chanter et en fait souffrir les autres. Il n'a guère plus de quarante ou quarante-cinq ans, bien que mille et un portraits soient déjà sortis de sa palette féconde. Il est, comme vous le savez, le peintre des empereurs d'Autriche, d'Allemagne, de l'impératrice des Indes, reine d'Angleterre. Ce ne sont point, dit-on, les souverains et leurs augustes familles qui ont payé ses portraits le plus cher. De simples femmes du monde, enthousiastes du peintre et peut-être éprises de l'homme, ont fait des folies pour poser devant lui. Peines perdues, sauf pour leur portrait.

M. d'Angeli a essayé de la peinture de genre, mais

sans succès. Il manque de tempérament, de vigueur, et ne sait faire que de la peinture académique, sans originalité d'aucune sorte. Ses portraits eux-mêmes, s'ils n'étaient pas ressemblants, pourraient être fort discutés.

De même que M. d'Angeli, M. Henri Canon, *rectè* Straschiripka, est un portraitiste fort connu. Il est, en outre, un remarquable peintre d'histoire civile et religieuse. Né à Vienne en 1829, il fut tour à tour peintre, acrobate, simple soldat et enfin officier dans un régiment de cuirassiers. En 1852, il quitta le service pour se consacrer entièrement à la peinture. Il fit, pendant plusieurs années, des voyages en Orient, en France, en Angleterre, etc., visitant partout les ateliers des maîtres les plus célèbres, étudiant, travaillant. Canon est un grand artiste, et, ce qui ne gâte rien, un homme d'esprit. Il a été très beau dans sa jeunesse, et il est fort bien encore dans le pittoresque costume de velours qu'il ne quitte jamais. Tout Vienne connaît ses innombrables aventures d'amour.

L'*Évangile de saint Jean,* qui se trouve dans la galerie du Belvédère, passe pour être la plus belle toile de Canon. On cite également, comme une œu-

vre remarquable, le portrait de la reine de Serbie.

Canon est chasseur et pêcheur, ce qui lui a valu l'étroite amitié du comte Hans Wilczek et l'a mis en rapport avec le prince impérial. On prétend qu'il a été l'adversaire acharné de l'Académie jusqu'à ce qu'il en soit devenu professeur, et qu'il a méprisé les décorations jusqu'au jour où on l'a décoré. Il aime, — ce sont les mauvaises langues qui le prétendent, — à peindre ses personnages en fourrure et à se faire payer le prix du portrait d'avance. Et il arrive alors parfois que l'heureux amateur réclame en vain son portrait, son argent et sa fourrure.

M. Charles Blaas, grand peintre de batailles et portraitiste estimé, a eu des débuts difficiles. Fils de paysans tyroliens sans fortune, il ne parvint à la célébrité qu'après des luttes nombreuses. Les fresques du musée de l'Arsenal, représentant toutes les batailles auxquelles l'Autriche a pris part, depuis le siège de Vienne par les Turcs jusqu'en 1866, constituent son œuvre la plus importante. Il a aussi peint un très beau portrait de l'empereur François-Joseph. Charles Blaas est professeur à l'Académie.

M. d'Engerth est un peintre académique. Ses toiles, très correctes, sont inspirées par le plus pur classi-

cisme. Il a peint surtout des tableaux historiques. C'est un érudit, critique d'art fort distingué. Il est professeur à l'Académie, directeur de la galerie du Belvédère, etc. Il a été anobli et a reçu le titre de conseiller aulique. Quelques parties du plafond de l'Opéra ont été peintes par lui.

Charles Würzinger, un imitateur de Rubens, mort il y a environ deux ans, était aussi un peintre d'histoire, mais de premier ordre. Il a passé vingt ans de sa vie à peindre une grande toile représentant l'empereur Ferdinand II repoussant les insurgés. Cette toile est également au Belvédère.

Le fils de Charles Blaas, M. Eugène Blaas, est encore un peintre d'histoire. Sans avoir le grand talent de son père, il a cependant une valeur bien personnelle. Il peint, de préférence, des scènes vénitiennes avec une grande sincérité d'exécution et beaucoup de vérité, de naturel, dans la composition.

Un autre fils de Charles Blaas s'est consacré à la peinture des chasses, des chevaux, du sport.

M. G. Friedländer a un genre dans lequel il excelle, mais dont il ne sort pas : il peint des invalides.

MM. Gripenkerl et Eisenmerger sont des peintres

assez médiocres. En revanche, ils enseignent à l'Académie.

M. Léopold Muller, dont la palette est très habile et le pinceau vigoureux, est un orientaliste.

M. J. L'Allemand est un peintre de batailles. La plus remarquable toile qu'il ait faite est celle de la bataille de Kollin.

M. Trenkwald, professeur à l'Académie, travaille en ce moment à l'exécution des fresques de la Votivkerche, assisté de ses élèves. Il ne manque ni de talent ni d'habileté.

M. Hugo Charlemont, frère d'Édouard, est considéré comme un bon peintre de natures mortes.

Les paysagistes MM. Robert Russ, Hugo Darnaut, et surtout E.-J. Schindler, sont les plus en vue. Le dernier a un grand talent et doit tout à son inspiration et à son travail. Russ et Schindler ont une vraie note personnelle. Le premier est un peu froid, mais le second est plein de chaleur et de poésie. Schindler avait trouvé un merle blanc pour Vienne : un amateur russe, M. Crone, qui lui achetait, pendant les premières années de sa carrière, tous ses tableaux. Ces deux paysagistes, avec Jættel et Ribary, qui ont acquis leur réputation à Paris, où ils séjournent de-

puis des années, ont été les élèves du professeur Zimmermann, dont l'influence à l'Académie des beaux-arts de Vienne est à remarquer, parce qu'il conseille surtout l'étude de la nature. Robert Russ appartient à une famille de peintres. Son frère François, talent distingué, était le lieutenant de Makart pour le cortège historique dont je vous ai parlé plus haut. Robert Russ est très estimé de l'Empereur, qui possède plusieurs de ses tableaux.

Rudolf Alt, l' « Altmeister Alt », le De Nittis viennois, est mort il y a quelques années en laissant un œuvre très nombreux. C'était un aquarelliste aussi remarquable par la finesse du dessin que par le charme de la couleur.

Parmi les jeunes peintres nouvellement sortis de l'Académie, il faut citer en première ligne M. Paul Jovanovic, élève du professeur Müller. M. Jovanovic a une spécialité : il peint presque exclusivement des sujets d'intérieur serbes, monténégrins, etc. M. Hans Fischer est un paysagiste de beaucoup d'avenir. M. Hans Temple, élève de M. d'Angeli, est un peintre de genre fort distingué; il vient d'obtenir le prix Munkacsy. M. Svoboda est un peintre orientaliste d'un réel talent.

Je passe quelques peintres autrichiens, comme Otto de Fohren et autres, qui vivent depuis trop longtemps à Paris pour que Vienne n'ait pas perdu ses droits sur eux.

Quant aux sculpteurs, ils n'ont pu reconquérir la position élevée sur laquelle le célèbre Fernkorn avait porté le drapeau de son art. Les statues de l'archiduc Charles et du prince Eugène devant le Palais de la cour, sont les chefs-d'œuvre qui lui ont survécu. La surexcitation du travail lui a coûté la raison d'abord et ensuite la vie. Après Fernkorn, Gasset s'est fait une grande réputation avec son *Donauweibchen* (nymphe du Danube), au parc de la ville. Il a été moins heureux avec l'*Albrechtsbrunnen* (fontaine d'Albert). La sculpture a été négligée à Vienne jusqu'au jour où ont commencé les grandes constructions de l'État, qui forment maintenant un nouveau et le plus beau quartier de la résidence des Habsbourg. Avec les travaux, les talents ont surgi. Il faut citer en première ligne M. Tilgner, élève de l'Académie et Viennois pur sang, portraitiste remarquable qui a fait les statues de toutes les célébrités de Vienne. Le prince de Schwarzenberg lui a gracieusement offert un atelier dans son jardin, et l'Em-

pereur lui a confié de grandes commandes. On lui promet un bel avenir. M. Meyer s'est fait un nom par ses travaux importants pour les musées. Il a pris part aussi à l'arrangement du cortège historique; — le char, notamment, qui représentait le chemin de fer et qui attirait l'admiration de tout le monde, était son œuvre. M. Pilz avait décoré l'Opéra de deux groupes de Pégase qu'on critiqua jusqu'à leur remplacement par deux autres, sortis de l'atelier de M. Haehnel, à Leipzig, et de beaucoup inférieurs à ceux qu'ils ont délogés. M. Wagner s'est fait connaître par la *Gansemädchen* (gardeuse d'oies) et par son *Michel-Ange* et son *Titien,* tous les deux devant le Künstlerhaus (maison d'artistes), à Vienne. M. Friedel, enfin, un beau talent plein d'élan et d'enthousiasme, n'attend que l'occasion pour répondre aux espérances que la décoration sculpturale du Zieverhof, exécutée par lui, a fait naître. Finissons par les professeurs Zumbusch et Kundtmann : le premier est l'auteur de la statue de Beethoven; le second a fait celle de Schubert. Tous deux ont été appelés à leurs importantes fonctions on ne sait trop pourquoi. J'aurais encore bien des noms à vous citer qui me paraissent mériter une mention spéciale; mais il faut savoir se borner.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

COMÉDIENS ET CHANTEURS

Vienne a bien des ressemblances avec Paris : la plus complète est la passion que le Viennois a, comme le Parisien, pour le théâtre. Après Paris, Vienne est la ville du monde où les théâtres sont le mieux organisés et qui possède le plus grand nombre d'artistes de mérite.

Au premier rang des théâtres impériaux se place le vieux *Burgtheater*. Tout proche de la résidence impériale, la cour peut s'y rendre directement sans sortir du palais. Le Burgtheater n'est comparable qu'au théâtre de la Comédie-Française. Comme dans ce dernier, les artistes sont divisés en deux

groupes : les membres ordinaires du théâtre et les acteurs de la cour ; ceux-ci sont nommés par décret et engagés pour la vie. Le Burgtheater est la première scène de toute l'Allemagne, qui y trouve pour sa littérature tragique et comique des interprètes hors ligne.

Vous savez que, malgré mon âge, je n'ai point de parti pris contre le temps présent : il m'est impossible, cependant, de trouver la troupe actuelle du Burgtheater aussi brillante que celle d'autrefois. Je me rappelle, avec le plaisir délicat d'un lettré, ces artistes remarquables qui s'appelaient Laroche, anobli par l'empereur pour son talent, Löwe, Anschütz, Fichtner, Wilhelmi, Beckmann, Davison ; Mmes Schröder, Rettich, Peche, Hebbel, Mathilde Wildauer, qui jouait la comédie un soir et chantait le lendemain à l'Opéra *Lucie de Lamermoor* ou l'*Étoile du Nord* ; Amélie Heizinger, Louise Neumann, sa fille, devenue comtesse Charles de Schönfeld, et Gossmann, mariée au fils de l'ambassadeur comte Prokesch-Osten. Les Français me comprendront lorsque je dirai que cette réunion d'artistes me rappelle la Comédie-Française au temps de Mlle Mars et de Rachel, de Ligier, de Samson, de Provost, de Régnier, de Bressant, de

Mme Arnould-Plessy, ces comédiens incomparables que les hommes de ma génération ont eu la joie de voir et d'entendre.

Le *Burgtheater* compte encore des personnalités de premier ordre, que je me contenterai de vous esquisser.

Mme Charlotte Wolter est la première tragédienne de l'Allemagne. Admirablement belle de lignes, avec sa fine tête de camée, c'est une vraie grande artiste dans le style noble traditionnel; son geste sculptural impose la séduction, sa voix harmonieuse émeut et passionne. On l'appelle à Vienne la « Rachel allemande ». Elle est mariée au comte O'Sullivan de Grasse, fils de l'ancien ambassadeur de Belgique en Autriche. Le comte est un parfait gentilhomme, chevaleresque, de plus homme d'esprit, aimant les arts et les lettres. Très épris de sa femme, on le dit fort heureux en ménage.

Cet été, Mme Wolter doit jouer le rôle de Mme de Pompadour dans une comédie qui aura pour spectateur... un personnage seul. Vous avez reconnu... S. M. le roi de Bavière. C'est la première fois, disent les admirateurs de la grande tragédienne, qu'elle jouera devant une salle vide.

Puisque je viens de vous nommer le roi Louis de Bavière, laissez-moi vous donner la clef d'une énigme. Vous savez quel goût le jeune monarque professe pour la solitude. La chronique a souvent parlé des représentations dramatiques qu'il ordonne pour lui seul, dans lesquelles figurent les plus grands artistes et auxquelles il assiste perdu dans sa loge éclairée par une toute petite flamme, tandis que le théâtre entier reste plongé dans l'obscurité. Ces représentations coûtent en moyenne vingt-cinq à trente mille francs; les artistes reçoivent en outre des présents vraiment royaux. Mais ce n'est pas seulement au théâtre que le roi Louis recherche la solitude; sa vie tout entière se passe dans l'isolement le plus absolu. Il fuit la société, je dirai même le contact de ses semblables. S'il reçoit ses ministres, par exemple, il se dérobe derrière un paravent et reste invisible. Cette sauvagerie d'un souverain qui pourrait être entouré, choyé, adulé plus qu'aucun autre, — car le roi Louis est bon, — l'horreur que le mariage et les femmes lui inspirent ne viennent pas, ainsi qu'on le croit communément, d'un vain caprice ou d'une prédisposition native frisant la folie. Le roi a éprouvé dans sa jeunesse

un de ces mécomptes qui brisent l'âme la mieux trempée et ne laissent derrière eux qu'amertume et déceptions. Je tiens le fait d'un de mes amis des mieux placés pour le connaître, puisqu'il fut l'ami du roi; et je vous le livre, non pour satisfaire une puérile curiosité et vous permettre de raconter une anecdote inédite, mais afin de montrer que le roi Louis de Bavière n'est ni un malade ni un mystique.

Le roi Louis aimait follement... je ne vous dirai pas qui c'était. Un jour qu'il lui apportait, en amoureux passionné, un magnifique bouquet, il parvint sans rencontrer personne jusqu'au petit salon de la jeune fille et, par fantaisie, se mit à arranger les fleurs dans un vase. Comme il allait se retirer, il aperçut sa bien-aimée qui rentrait en compagnie d'un jeune prêtre. L'idée lui vint de se cacher derrière une portière, afin de jouir de la surprise et, pensait-il, du bonheur de la jeune fille à la vue des fleurs apportées par son royal adorateur. Elle entra, en effet, dans le salon, mais non pas seule : le prêtre la suivait. « Dieu! encore un bouquet de cet ennuyeux monarque! » s'écria-t-elle, « de ce roi que je déteste! » Puis, se tournant vers son compagnon, elle ajouta : « Viens m'embrasser pour me

faire oublier cette fâcheuse impression. » Elle prit la tête du prêtre et la couvrit de baisers. Le roi sortit alors de sa cachette et, les larmes aux yeux, maudit l'infidèle, en jurant que de sa vie il n'aimerait une femme et ne se marierait. Il a tenu parole. Depuis lors, si le malheureux souverain a vécu dans la solitude et est devenu le rêveur que l'on connaît, c'est qu'il lui a paru que les rêves pouvaient donner souvent autant de bonheur que la réalité et qu'ils étaient moins trompeurs. Mais revenons...

M[lle] Stella de Hohenfels est l'élégance, la grâce, la distinction, le charme en personne. De très bonne famille, — on ajoute même tout bas de très noble famille, et l'on vous parlera de sa parenté avec un illustre ambassadeur à Paris sous Napoléon III, — l'existence de la jeune artiste, tout entière consacrée à son art, est très respectée. L'aristocratie reçoit M[lle] de Hohenfels et la fête. Elle est du reste protégée par la famille du comte Wilczek, chez lequel elle demeure et qui la traite comme l'enfant de la maison. M[lle] de Hohenfels joue les ingénues avec un art incomparable qui fera impression sur vous. Parlant le français aussi bien que l'allemand, elle a joué avec Coquelin et son cama-

rade Sonnenthal dans la langue de Molière, et même dans celle de Meilhac, car elle a interprété... *Toto chez Tata.*

Mme Gabillon est une artiste de valeur; ses qualités de diction sont même remarquables. Si elle jouait avec naturel, son talent pourrait croître tandis qu'elle le fausse dans d'excessives recherches pour copier la finesse et la légèreté françaises. Le public viennois, qui encourage Mme Gabillon dans cette voie, lui rend le plus mauvais des services et lui fait perdre ses dons personnels.

Mme Hartmann est consciencieuse dans le sens le plus large et le plus élevé du mot. Elle est de ces comédiennes, rares aujourd'hui, qui font abstraction de leur personnalité et s'identifient avec les personnages qu'elles sont chargées de représenter. Au théâtre, nulle n'est plus vraie. Aussi impressionne-t-elle son public par des moyens très simples et obtient-elle des effets cherchés en vain par de plus grandes artistes qu'elle. Le Viennois, qui se passionne pour les cancans de coulisses, vous racontera d'amusantes histoires sur la jalousie féroce de Mme Hartmann à l'endroit de son mari, comédien au même théâtre.

Je vous citerai Mlle Barsescu, dont le talent de tragédienne et la beauté ont attiré sur elle la toute-puissante protection de son directeur, le célèbre Wilbrandt.

Puis Mlle Wessely, qui a du talent, est fort jolie et fait tourner toutes les têtes.

Mme Mitterwurzer peut passer tour à tour du rôle de soubrette à celui de duchesse, sans qu'on retrouve jamais la servante dans la grande dame.

Je m'arrête, car je tomberais dans une énumération trop sèche d'une foule de noms de femmes de talent sans doute, mais dont le mérite consiste surtout à faire partie d'un ensemble excellent. Quelques-unes sont célèbres, hors du théâtre, par leur beauté, leurs aventures ou leur mariage. Ainsi Mme Buska, veuve depuis quelques mois du bon gros comte de Török, qui lui a laissé une grande fortune, et dont une histoire d'ameublement économico-comique a mis la politique commerciale du gouvernement en cause et a fait le tour de la presse.

On vous contera de Mlle Janisch que ses beaux yeux et sa jolie taille ont eu l'art de séduire plus d'un cœur et lui ont valu d'épouser le comte Arco; ce mariage, il est vrai, fut bientôt suivi, à la demande

de la famille du mari, l'une des plus grandes de Bavière, d'un divorce que la comtesse accepta moyennant une fortune et le droit de garder son titre. Mlle Janisch est aujourd'hui aux États-Unis, son séjour à Vienne étant devenu quelque peu difficile.

Le *Burgtheater* a d'excellents comédiens. Le plus illustre, le premier de tous, est Adolphe Sonnenthal. A la fois tragédien et comédien, aussi profond que Got, jeune premier aussi passionné et aussi tendre que Delaunay, c'est un artiste hors ligne dont le nom restera dans les annales du théâtre allemand. Il n'est plus tout à fait jeune, mais rien ne trahit en lui la fatigue ou l'âge. Vous l'entendrez, et vous comprendrez alors l'admiration que l'Allemagne entière professe pour son talent. Sonnenthal, qui a commencé par être ouvrier tailleur, — ce qui faisait dire à l'un de mes amis: « Il n'est pas étonnant qu'il sache porter l'habit mieux que personne », — Sonnenthal est aujourd'hui comblé d'honneurs et de fortune. L'empereur l'a anobli, comme il avait anobli Laroche; les souverains étrangers l'ont décoré de leurs ordres. Sonnenthal est très aimé... Je vous laisse le loisir de récolter à Vienne les histoires que la chronique y raconte sur les amours du grand ar-

tiste. Toutes les classes de la société ont fourni leur contingent de victimes. Vous pourrez croire ce que l'on vous dira. Les succès du comédien et de l'homme ont été assez grands pour que la médisance n'ait rien à y ajouter.

Après Sonnenthal, vous goûterez fort Lewinsky. Il joue à merveille les rôles d'intrigant, très nombreux dans le théâtre allemand. Lewinsky est un artiste conscient de son art, un érudit; l'étude le console de ne pas être au premier rang dans les préoccupations des belles spectatrices.

M. Robert, au contraire, un jeune premier de beaucoup de talent, sacrifie trop ses rôles à sa fatuité. Il serait parfait, s'il s'occupait un peu plus de ce qui se passe sur la scène et moins des jolies femmes qui sont dans la salle. Vous verrez que cette observation s'applique également à un autre amoureux qui a de grands succès et dont la voix est incomparable, M. Krastel.

Meixner est le premier comique; il excelle à rendre les personnages grincheux et grognons. Ceux qui le connaissent disent que ses rôles ne le changent pas à la scène, qu'il n'a, pour y être parfait qu'à y porter son caractère de la ville.

Je vous citerai encore MM. Hartmann, Gabillon et Baumeister; Bukovics, que l'incendie du *Stadttheater* qu'il dirigeait a rendu au *Burgtheater*, et qui est un Geoffroy aussi amusant que le regretté artiste du Palais-Royal à Paris; Schöne, qui rappelle Saint-Germain; Devrient, un élégant et beau garçon de talent, neveu de l'illustre tragédien Devrient; etc., etc.; tous bons comédiens qui font du *Burgtheater* le meilleur théâtre de l'Allemagne. Aussi les Viennois en sont-ils au moins aussi fiers que les Parisiens le sont de leur Comédie-Française; et vous, mon jeune ami, qui prétendez que Paris est la première des capitales au point de vue du théâtre, vous verrez que Vienne à ce sujet ne fait pas mauvaise figure et peut quelquefois, dans la haute comédie, soutenir la comparaison.

Le Grand-Opéra ne le cède en rien au *Burgtheater*. Vous y goûterez ce plaisir exquis, que n'ont pas tous les soirs les Parisiens, d'assister à l'exécution irréprochable des chefs-d'œuvre des maîtres. Mon amitié vous doit toutefois de vous prévenir qu'on y donne souvent du Wagner, et vous ferez bien de toujours consulter l'affiche avant de prendre votre place. Allez cependant un soir entendre un *Lohen-*

grin ou un *Tannhäuser* quelconque, et regardez, non sur la scène, mais dans la salle. Le spectacle vous divertira. Vous verrez les wagnériens se pâmer avant même que le chef d'orchestre ait levé son bâton, et se figer dans une béatitude hiératique lorsque l'orchestre sera déchaîné. J'ai toujours pensé, pour ma part, que cette béatitude était de la somnolence, un engourdissement produit par le tapage. Mais ne le dites pas, ne laissez rien paraître de vos sentiments; on vous traiterait d'homme stupide, et pis encore.

Le directeur du Grand-Opéra est M. Jahn; à côté de lui, la personnalité la plus importante est Mme Kupfer, une jolie femme, mais non pas le premier rôle. Vous me comprenez. A Vienne, on dit que M. Jahn préfère en musique les instruments *de cuivre* (Kupfer, traduisez : *cuivre*).

La grande artiste qui domine tout de son talent est Mme Friedrich-Materna. Sa belle voix égale son tempérament dramatique. Wagner la préférait à toute autre pour chanter les rôles de ses opéras fantastiques à Bayreuth.

La Lucca vient souvent à Vienne. Choyée du public berlinois, enfant gâtée de l'empereur Guil-

laume, la célèbre cantatrice se partage entre les deux capitales. Peut-être l'entendrez-vous à l'Opéra. Mais comme je ne sais où le ténor Mierzwinski est engagé en ce moment, je ne puis rien vous fixer à cet égard.

Mme Ehnn a été la plus ravissante Marguerite que l'on puisse rêver. On a beaucoup dit, dans le temps, qu'elle avait fait une profonde impression sur un Faust de haute et illustre naissance. De l'idylle de jadis, il reste à Mme Ehnn le souvenir d'un « beau rêve »... et le droit de chanter quand il lui plaît, de rester à l'Opéra ou de le quitter, avec une pension égale à ses appointements.

Mlle Bianchi est aussi une grande artiste, à la voix sympathique, interprète incomparable de la *Traviata,* de la *Sonnambula* ou des *Diamants de la Couronne*. Je ne sais pourquoi, je lui trouve une ressemblance avec une petite blanchisseuse d'Heidelberg, du nom de Schwarz, laquelle ravissait les passants, il y a quelques années, avec sa belle voix.

L'étoile du ballet est Mlle Cerale. On admire fort à Vienne sa virtuosité et ses tours de force. Ses amis sont moins fanatiques de sa demeure, par trop tenue

à l'*italienne*. A côté de Mlle Cerale, vous pourrez applaudir Mlle Abel, célèbre pour sa beauté, et qui sait retenir, avec une grâce irrésistible, Jupiter hors de l'Olympe. Puis, Mlle Löschner, très jolie personne ayant du talent et... de très beaux diamants.

Mais comment ne pas rappeler au moins, en parlant du ballet de l'Opéra, le nom de cette Fanny Essler, que tout Vienne accompagnait, il y a quelques mois à peine, à sa dernière demeure? Aucune danseuse ne pourra jamais vous donner l'idée de ce que fut l'art de Fanny Essler. La Taglioni se livrait toute à la danse, sans mettre en relief les grâces de la femme. Ce fut le contraire avec Fanny Essler; la danse ne servit qu'à faire valoir la femme. Fanny fut la charmeuse, la tentatrice; elle était frêle et élancée sans maigreur, agile sans rien perdre de sa distinction; son visage était spirituel sans effronterie; sa coquetterie touchait à la fascination; sa danse était sensuelle, mais sans avilir la pensée de celui qui l'admirait. Qui ne l'a pas vue danser la *cachucha,* avec ses castagnettes, sa mimique fine et délicate, ne peut comprendre à quel degré il est donné à une femme, à une grande artiste, d'agir sur les cœurs, de les subjuguer. Fanny Essler est restée belle jus-

qu'à sa mort; elle n'a jamais eu besoin de recourir à des artifices de toilette pour conserver son teint frais, ses cheveux noirs, l'éclat de ses yeux, la séduction de sa personne. On a conté bien des histoires, jadis, sur les relations de la jeune Fanny avec le fils de Napoléon Ier, le duc de Reichstadt. La charmante femme m'a souvent répété que tout était faux dans les bruits qui avaient couru; elle m'affirmait qu'elle n'avait même jamais vu la figure de l'infortuné jeune homme. La mort de l'héritier de Napoléon a d'autres causes que l'abus des plaisirs.

L'Opéra a des chanteurs de grand renom; seulement Wachtel a soixante ans et sa voix se ressent de son âge; Winkelmann et Walter perdent leur voix. Les restes en sont encore fort agréables; dans un concert surtout, Walter vous causera une admiration sans réserve. Au théâtre, heureusement, Reichmann vous dédommagera. C'est un artiste parfait de tenue et de voix; la dignité de sa vie lui épargnera certainement de gâter son organe, ainsi qu'il est arrivé à son camarade Walter.

Sauf le *Burgtheater* et le Grand-Opéra, les autres théâtres de Vienne sont en décadence et moins nombreux que jadis. Ainsi le *Ringtheater* et le *Stadt-*

theater ont brûlé et n'ont pas été remplacés. Le théâtre *Josephstadt* ne compte plus. Le *Carltheater* se rappelle avec amertume les beaux jours d'autrefois. Seul, le *An der Wien,* sous la direction de M. Camillo Walzel, avec Franz Jauner comme chef régisseur, est en faveur auprès du public; il doit sa vogue à Alexandre Girardi, qui est l'idole du peuple viennois.

VINGTIÈME LETTRE

LES BARONS DE LA FINANCE

Il y quelques mois, un décret impérial, paru à l'*Officiel* et contresigné par le comte Kalnoky, ministre de la Maison de l'Empereur, venait jeter l'alarme dans le monde de la finance à Vienne. Ce décret établissait que, désormais, la possession de l'ordre de la Couronne de Fer ne donnerait plus droit à un titre de noblesse. Jusqu'alors, en effet, tout financier autrichien qui obtenait ladite décoration, — et elle n'était guère difficile à obtenir, — se voyait du même coup créé chevalier. De chevalier, il passait bien vite baron, pour peu qu'il eût de puissantes relations et qu'il n'hésitât pas à consacrer

une ou deux centaines de mille florins à des œuvres de bienfaisance.

C'est là, en deux mots, ce qui explique comment il se fait que tous les gros banquiers juifs de Vienne sont aujourd'hui barons. Et ils sont d'autant plus fiers de leur noblesse, que dorénavant leurs coreligionnaires rencontreront des obstacles presque insurmontables avant d'arriver à passer simplement chevaliers. Les déshérités n'auront plus qu'une ressource : celle d'aller chez Mme Auspitz, qui s'est créé une aristocratie à elle, en donnant un titre à tous ceux qui fréquentent son salon.

La noblesse de finance a très peu de relations avec la véritable aristocratie. On trouve bien, il est vrai, quelques pauvres cadets de grande famille qui, désireux de redorer leur blason, se sont laissés aller à prendre pour femme la fille d'un banquier, parce que, tout en leur apportant une dot superbe, elle reniait en même temps la religion de ses pères et se faisait catholique. Mais, en général, les grands seigneurs viennois professent le plus profond dédain pour les fils d'Israël, qui n'ont obtenu la couronne de baron que par la vertu de l'argent. Ils ne les reçoivent pas chez eux ; quand ils vont les voir, c'est uniquement

parce que des affaires les appellent. Car les financiers viennois ont toujours l'habileté de placer un ou deux grands seigneurs à la tête de chaque grosse entreprise : d'abord, pour inspirer plus de confiance au public, et ensuite pour se décharger sur eux d'une part de responsabilité.

La haute finance de Vienne a peu d'éclat. Sauf chez les Rothschild, c'est en vain qu'on chercherait dans son sein un homme capable de se mesurer, pour l'intelligence, pour le talent, avec un Pereire ou avec un Bleichröder. Les six ou sept banquiers qui la composent font leurs affaires, et leur vie tient dans ce mot. Ils mènent un petit train qui n'a rien de fastueux. Les dépenses qu'ils font sont loin d'être en rapport avec leurs revenus. Ils passent tout leur temps à thésauriser. L'art d'acquérir l'argent leur est connu; mais ils ignorent celui de le dépenser.

On cite plusieurs millionnaires qui se lavent avec des savons de dix kreutzers, ce qui fait vingt-cinq centimes; qui fument des cigares de quatre kreutzers; et qui, les jours assez rares d'ailleurs où ils ont du monde à dîner, placent malicieusement une étiquette de Château-Laffitte sur une simple bouteille de Vöslauer, se figurant ainsi faire illusion à leurs invités.

L'amour ne leur revient pas plus cher que la table, et quand, par aventure, ils courtisent une femme qui leur coûte le double d'un fiacre, ils croient avoir atteint le comble du gaspillage.

La première fois que je vins à Vienne, la haute banque avait un autre caractère. Elle était moins mêlée à la spéculation, d'abord, et s'en tenait davantage aux simples opérations de commerce. Elle n'affichait pas de prétentions aristocratiques et restait plus simple de manières. On avait alors les salons des Stametz-Mayer, des Puthon, des Schwarz, des Eskelès, des Pereira, des Biedermann, des Neuwall, des Löwenthal, des Liebenberg, des Elkan, des Henikstein, des Erggelet, etc. Aujourd'hui, ce monde s'est dispersé ou a cessé d'exister, et de nouvelles couches de millionnaires lui ont succédé.

Je vous engage à accepter les invitations des nouveaux Crésus. Vous ne rencontrerez pas chez eux le « grand monde »; mais vous y verrez des artistes, quelques écrivains et d'autres personnages intéressants, qui ne vont que là.

Les Rothschild, naturellement, sont à Vienne comme ailleurs les rois de la finance; leur situation les fait admettre partout. Il n'en était pas de même

du vivant de leur père, le baron Anselme, qui ne pouvait, lui, franchir les bornes de sa société de banquiers. Je me rappelle, à un bal de la princesse de Schwarzenberg, — de cette adorable princesse Lori, ainsi que nous la nommions, — avoir vu la femme et la fille du baron Anselme rester dans le plus complet isolement. Personne ne fit danser la jeune fille et ne vint causer avec la mère. On aurait craint de paraître viser la dot de la fille ou vouloir emprunter de l'argent au père.

Les choses ont bien changé depuis, grâce surtout à la princesse de Metternich.

La princesse de Metternich, qui tient aujourd'hui le sceptre de la mode à Vienne et régente la haute société à la place de la princesse de Schwarzenberg, s'est liée d'amitié avec les Rothschild de Paris lors de son séjour à la cour de Napoléon III. De retour en Autriche, elle n'a pu, suivant les usages français, rester étrangère aux Rothschild de Vienne; elle les a donc reçus. La femme du baron Albert, la baronne Bettina fille du baron Alphonse de Paris, est, du reste, une trop charmante femme pour n'avoir pas fait son chemin dans le grand monde, dès que la porte lui en a été ouverte.

Le chef de la maison à Vienne, est le baron Nathaniel: Natti, ainsi qu'on l'appelle maintenant entre hommes de *sang bleu,* suivant la mode locale; — le baron Nathaniel est célibataire, et lorsqu'il reçoit, c'est son amie la princesse de Metternich qui fait les honneurs de ses salons. Le baron est un fervent admirateur de la princesse, à laquelle il rend de grands services; c'es lui qui a organisé, l'année dernière, les fameuses soirées que la princesse a voulu donner pour les *Amis des Arts viennois*, soirées qui lui ont coûté pas mal de fatigues, d'embarras et d'argent. La princesse, toujours spirituelle, appelle son ami le baron : « mon juif de maison (*mein Hausjude*) ».

Le jeune baron Albert de Rothschild, très élégant, très mondain, a une tournure d'esprit fort originale; il est le seul banquier viennois qui soit complètement accepté dans le monde de la haute aristocratie. C'est également un intime de la princesse de Metternich, qui l'a pris en véritable affection. Aussi bon chasseur qu'intrépide cavalier, il est de toutes les soirées, de tous les dîners, de toutes les chasses. A le voir, avec ses favoris blonds, son nez à la Roxelane et sa raie au milieu du crâne, on ne se douterait jamais qu'on a

devant soi un des chefs de la maison de banque la plus célèbre du monde; il a plutôt l'air d'un gentilhomme qui ne pense à rien, qûe d'un spéculateur qui pense à tout. Cependant, aucune bonne affaire ne lui échappe; jamais il ne néglige l'occasion d'accroître la colossale fortune de ses pères.

La maison Rothschild est le principal banquier du gouvernemeut austro-hongrois. C'est elle qui se charge des grandes opérations de l'État; et soyez bien sûr que lorsqu'elle n'est pas dans l'affaire, comme on dit en jargon financier, c'est qu'elle n'a pas voulu y participer. Pour être un financier fort entendu, le baron Albert de Rothschild n'en est pas moins, je ne dirai pas un Mécène, mais un ami des belles choses. Il a le goût artistique très développé, chose rare chez les gros bonnets de la finance à Vienne. Les acquisitions de tableaux et d'objets d'art qu'il a faites dans ces derniers temps ont atteint des sommes considérables. Mais il achète en connaisseur et resterait inconsolable s'il lui arrivait d'acquérir une toile pour un prix supérieur à celui de sa valeur.

Le magnifique hôtel qu'il s'est fait bâtir à la Heugasse, tout près des jardins du prince Schwarzenberg, est une des merveilles de Vienne. Des ouvriers

expressément venus de Paris l'ont construit, décoré et ciselé. C'est une somptueuse demeure, d'un goût exquis et dont la jeune baronne de Rothschild sait faire les honneurs avec une grâce parfaite.

Mme de Rothschild a sur les autres femmes des financiers viennois un très grand avantage : celui d'être une Parisienne. Elle est d'ailleurs plus qu'une jolie femme, c'est une charmeresse; sa simplicité séduisante, sa bonne grâce sont irrésistibles.

D'un caractère très énergique, elle s'occupe volontiers des affaires de son mari, voire même des affaires de banque. Elle aime à interroger les serviteurs, les employés, à se tenir au courant de tout ce qui se passe dans la maison. La bonté de son cœur est proverbiale et sa belle humeur inaltérable. L'année dernière, à l'occasion d'un grand bal costumé, elle figurait parmi la douzaine de dames de la haute aristocratie qui avaient adopté un uniforme emprunté au soldat autrichien : veste blanche, jupe bleue et fusil au bras.

Le directeur principal de la maison Rothschild de Vienne est M. de Goldschmidt, un vieillard fort spirituel, qui a une tête de faune et qui est dans la maison depuis une éternité. Il a connu le baron Albert au

berceau, l'a vu grandir et a pour lui du fanatisme. Il vous dira, quand vous voudrez, que le baron est le plus incomparable des maris, des pères et des hommes.

Je ne sais rien de plus touchant qu'un récit de M. de Goldschmidt sur une bonne action du baron Albert de Rothschild, sur une preuve de sa haute intelligence, ou sur une scène de famille dans laquelle il a trouvé la preuve de l'amour du baron pour sa femme et ses enfants.

La famille du baron Sina jouit à Vienne du même privilège que les Rothschild, celui d'être admise dans l'aristocratie. La baronne Iphigénie Sina, née Ghika, vient de mourir, suivant de près dans la tombe et son mari, le chef de la maison, et sa fille aînée, mariée au prince Georges Mavrocordato. La fortune des Sina (Sina est un diminutif de Jean, comme Jeannot en France) est due au grand-père du dernier baron, Simon Sina, qui réussit à emporter de Janina, à la mort du fameux Ali-Pacha, des fonds que celui-ci lui avait confiés, et put les faire prospérer par une habile entente des affaires. Son fils était de même un financier remarquable. Le petit-fils, le baron Sina, que tout Vienne connaît, n'a pas réussi à

maintenir intacte la grande fortune acquise par ses pères. Sa générosité envers la Grèce lui a valu le titre de ministre plénipotentiaire du royaume hellénique auprès de l'empereur d'Autriche. Le baron Sina a dû à cette situation diplomatique de voir s'ouvrir devant lui les salons de la haute aristocratie, laquelle, du reste, malgré son farouche exclusivisme, ne boude pas toujours devant une maison luxueusement montée, hospitalière et accueillante. Quoique ambassadeur, le baron Sina avait un laisser-aller rappelant peu les manières diplomatiques; la baronne était mieux faite que lui pour le monde, et ses bonnes façons corrigeaient heureusement ce qui manquait à son mari; mais elle avait aussi des hauteurs qui ont souvent été prises pour un manque de bienveillance. J'aurai occasion de vous parler des filles du baron à propos de la société de Vienne.

M. le baron de Hirsch est aussi Parisien que Viennois. C'est un homme plein de contradictions: à la fois prodigue et calculateur, soupçonneux et naïf; il fait étalage d'un luxe fantastique, mais on le verra jeter sur un plateau quelques sous de pourboire ou cacher la maigre pièce qu'il donne à un cocher. Sa maison est royale et il fait de grands sei-

gneurs ses serviteurs. Son maître d'écurie et de chasse est le comte Pompéius Coronini, de très bonne famille, mais ayant eu des malheurs. Héros d'un scandale judiciaire, victime d'un empoisonnement, tous les siens se détournaient de lui ; il fut réduit à une telle misère que des âmes charitables s'en occupèrent et lui obtinrent cette situation chez le baron de Hirsch.

M. de Hirsch a une certaine élégance d'aspect ; mais sa conversation est lourde. Soit volontairement, soit involontairement, il ne se sert jamais que de termes inexacts. Son vocabulaire, à ce propos, est curieux. Il est impossible de tirer d'un entretien avec lui une impression nette sur n'importe quel sujet. Si par hasard il formule quelque chose de précis, la phrase suivante vient immédiatement détruire l'effet de la première. Il ne conçoit pas seul une affaire et ne l'accepte jamais telle qu'on la lui apporte ; pour la comprendre, il a besoin d'en détruire d'abord la trame fil à fil, puis de la reconstituer ensuite à son profit.

Son objectif est toujours la Turquie. Dans les derniers combats d'influence qu'il y a livrés, il a dépassé tout ce qu'on peut imaginer de ressources, d'in-

trigues. Ce serait une histoire curieuse à écrire pour un diplomate, car M. de Hirsch fait de la politique la plus compliquée qui soit au monde.

A Constantinople, le baron de Calice ne lui appartient pas assez. Il voudrait y voir le comte Rodolphe de Khévenhüller, actuellement à Belgrade, qui lui est personnellement dévoué.

M. de Hirsch recherche la société des grands seigneurs, non pour s'instruire de leurs manières, car il tient surtout à dominer par l'arrogance, mais pour donner du relief à ses affaires et pour escamoter un jour le titre de membre du Sénat, que possède seul, parmi ses coreligionnaires, le très honoré baron de Kœnigswarter.

Si le baron de Hirsch parvenait à ses fins et devenait membre de la Chambre des seigneurs, cela prouverait que les hommes les plus considérables de la société viennoise ne savent pas résister à la magie de l'argent, et justifierait le mot de l'apocalyptique Schönerer : « L'empereur lui-même sera vaincu par les plus mauvais des fils d'Israël. »

Le baron de Hirsch, dans ses combinaisons, est un homme fatal. Il a d'ailleurs quelque chose du Méphistophélès. On peut le voir aisément en imagi-

nation revêtu du traditionnel costume rouge. On dit que le malheureux ambassadeur d'Autriche à Paris, comte de Wimpffen, est l'une des victimes du baron. Une autre est un superbe capitaine de lanciers. M. de Blaschke, auquel le baron de Hirsch tourna la tête en lui promettant une magnifique position d'inspecteur du chemin de fer serbo-turc. L'officier donna sa démission pour s'attacher à son protecteur. Le baron usa de ses services, ne lui procura aucun emploi et lui retira sa parole. L'ex-capitaine se brûla la cervelle à Venise.

L'une des amies du baron de Hirsch, et qu'on peut rattacher au monde financier, est Mme de Löwenthal.

C'est une figure curieuse, intéressante par l'art qu'elle a déployé pour se créer une situation élevée. Quoique née comtesse polonaise, elle n'avait aucune fortune.

D'abord simple lectrice de la vieille comtesse Mniszek, elle la séduisit si complètement qu'elle fit de sa maison la sienne et l'accapara entièrement.

On cherchait un jour une comtesse pour le fils d'un banquier de noblesse récente, et Mlle Octavie fut choisie. La vieille comtesse Mniszek, qui l'adorait, la dota.

Le capitaine de Löwenthal n'eut point à se plaindre de cette compagne. Amie des ministres, elle était femme à créer de rien des situations pour son mari.

C'est ainsi qu'on lui doit l'institution des attachés militaires, dont M. de Löwenthal profita le premier à l'ambassade de Paris.

A Paris, Mme de Löwenthal occupa immédiatement une place à part dans les salons de l'ambassade d'Autriche. Sa beauté et sa grâce presque irrésistible, son intelligence, qui dépassait l'intelligence féminine ordinaire, lui assurèrent une primauté dont elle usa toujours pour conseiller les hommes politiques qui l'entouraient, et en firent, ce qu'on appelle un peu dédaigneusement parfois, mais dont on use si souvent, une femme politique.

A son départ de Paris, elle retourna à Vienne, où son mari devint presque immédiatement général. L'exclusivisme de la société viennoise ne tint pas contre l'habileté et la souplesse de la noble Polonaise qui fut acceptée par les milieux les plus rebelles de l'aristocratie.

Elle joua la comédie en faveur des familles des blessés après la guerre de 1866, et s'empressa de

faire faire sa photographie dans le costume de son rôle, avec la princesse Loudwiga Stadion.

Mme de Löwenthal fut liée de haute amitié avec le prince Félix Schwarzenberg, premier ministre d'Autriche. Sa situation était très grande, et son intelligence la doublait encore; mais ses ennemis lui firent parfois expier cher des succès trop rapides et trop éclatants.

Le vieux prince Schwarzenberg étant mort subitement d'apoplexie, l'influence de Mme de Löwenthal fut brisée.

Mais elle avait marié ses deux filles, fort jolies d'ailleurs : l'une était devenue d'abord comtesse, puis duchesse Decazes; l'autre, comtesse de Gouy.

Quand le gendre de Mme de Löwenthal, le duc Decazes, arriva au pouvoir à Paris, Mme de Löwenthal vint chercher en France la place qu'elle avait perdue en Autriche.

Liée d'une étroite intimité avec la baronne et le baron de Hirsch, elle les patronna et les aida à faire quelques connaissances au faubourg Saint-Germain. M. de Hirsch, en échange, la seconda de ses conseils pour l'administration de sa fortune. Elle est, d'ailleurs, bonne financière, ayant toujours vécu

dans l'intimité des hommes qui firent de grandes affaires, comme M. Herz.

Elle arriva à dénouer le lien de fidéicommis qui aurait fait passer les terres de son mari à une autre branche de la famille de Löwenthal. La baronne n'ayant pas de fils, il fallait une grande habileté et de hautes protections pour arriver à son but, sous un gouvernement qui aime plus à créer des majorats qu'à en défaire, et qui tient à maintenir intactes les traditions de l'aristocratie.

J'ai eu longtemps des griefs que je croyais graves contre Mme de Löwenthal; mais une conversation récente qu'un de mes amis a eue avec le vieux général de Löwenthal, aujourd'hui le doyen des généraux autrichiens, a transformé ces griefs en un désir impérieux de réparer le tort que quelques-unes de mes innocentes méchancetés ont pu lui faire.

La constante et fidèle amitié de personnages tels que Schmerling, le comte de Beust et le comte Taaffe, lui est d'ailleurs un témoignage des plus précieux.

Un financier qui, dans les opérations du gouvernement, joue souvent un rôle presque aussi important

que M. de Rothschild, c'est le baron Maurice Wodianer de Kapriora.

Le baron Wodianer habite Vienne, mais il possède d'immenses propriétés en Hongrie. C'est un habile qui a su accaparer la première place dans les administrations les plus influentes. Il est à la fois président de la Société autrichienne des chemins de fer de l'État et président de la Compagnie de navigation à vapeur sur le Danube. Son flair de spéculateur est merveilleux. Il fait jaillir du sol les bonnes affaires, comme avec une baguette magique. Aussi, sa fortune se chiffre-t-elle par millions.

S'il adore énormément l'argent, il a aussi un faible très prononcé pour les jolies femmes. Promenez-vous un peu, par une belle soirée d'hiver, au Graben ou au Kohlmarkt. Vous ne tarderez pas à rencontrer un vieillard un peu voûté, enveloppé dans une large pelisse, et qui, l'œil brillant et le regard plein de convoitise, dévisage les petites dames emmitouflées de fourrures. C'est le baron Wodianer qui, bientôt octogénaire, cherche encore quelque bonne fortune.

Malgré son grand âge, le baron est insatiable dans son appétit de l'or. On dirait que la passion des écus centuple ses forces. On le rencontre tour à tour à

Budapest, à Paris et à Londres. Il aime ces voyages, parce que, à Pesth comme à Vienne, sur le boulevard des Italiens comme dans Regent'street, il y a de l'argent à prendre et des jolies femmes à regarder.

Le baron Wodianer est veuf : il a un fils et deux filles de sa femme. Le fils, le baron Albert, est une nullité complète au point de vue des affaires comme à tout autre point de vue ; ce qui n'a pas empêché le père de vouloir qu'il fût député au Parlement hongrois. Il est vrai qu'il a fallu dépenser beaucoup d'argent pour le faire nommer.

Quant aux filles, ce sont des dames fort économes. L'une, mariée au comte Vincent Nemes, — ce qui est considéré comme une mésalliance pour ce dernier, — n'a pas d'histoire. L'autre, Mme Ida de Guttmann, est connue à Vienne parce qu'elle fait un curieux contraste avec sa belle-sœur, Mme Sophie de Guttmann, née de Laczko. Celle-ci est une excellente femme, charitable, affable et toujours prête à rendre service. Seulement elle n'est pas de race juive, et, dans son monde, cela est une tare. Aussi, pour la finance, est-elle Mme Guttmann, « celle qui n'est pas bien vue ». L'autre, au contraire, Mme Ida de Guttmann, « est bien vue » parce qu'elle est née, dans « l'aris-

tocratie israélite »; en revanche, elle n'a rien de ce qui distingue sa belle-sœur.

Le baron Maurice de Kœnigswarter arrive quatrième, comme importance, dans la galerie des banquiers viennois. Toute sa célébrité, — si célébrité il y a, — lui vient de feu son père, Jonas Kœnigswarter. C'était un homme à l'humeur caustique et qui ne prenait pas ses contemporains au sérieux. Ses mots, toujours mordants, ne manquaient jamais d'à-propos et faisaient le tour de Vienne.

Le baron Kœnigswarter a hérité des millions de son père, mais il n'a pas hérité de sa causticité. D'un abord froid, c'est un taciturne dont les revenus sont énormes et dont les besoins sont infiniment petits. On prétend même qu'en moyenne il ne dépense pas deux cents florins par mois pour sa personne. A le voir, il fait l'effet de quelqu'un qui vient de sortir d'une longue léthargie et qui n'est pas encore bien éveillé. Ses yeux fatigués sont à moitié voilés par les paupières, la parole est lente, la démarche lourde et embarrassée.

C'est, du reste, un financier qui a la réputation d'être un parfait honnête homme. L'intégrité de

son caractère est entière. Il ne joue pas à la Bourse et s'est toujours tenu soigneusement à l'écart de toute affaire véreuse. Sa maison de banque compte parmi les plus solides de Vienne.

La baronne est née de Wertheimstein. Elle est très aimée à cause de sa grande bonté, de son amabilité, de la tournure charmante et enjouée de son esprit, qui forme un heureux contraste avec l'humeur sombre de son mari. Le baron de Kœnigswarter est le seul israélite qui soit membre de la Chambre des seigneurs, où je crois qu'il n'a jamais parlé.

Le baron Édouard Todesco a également sa place marquée parmi les barons de la finance viennoise. Ce n'est pas non plus un homme d'esprit, tant s'en faut. On lui reproche même d'être d'une ignorance crasse pour tout ce qui sort du domaine de la Bourse et de la banque. C'est lui qui, un soir, à souper, au milieu d'une discussion entre gens de théâtre, se pencha timidement vers l'oreille d'une dame, sa voisine, pour lui demander : « Quel est donc ce Shakespeare dont on s'entretient tant? Je n'ai jamais entendu le nom de ce monsieur. » Sa conversation est souvent d'un grotesque achevé; d'autant plus

qu'il a la fâcheuse habitude d'entremêler son langage allemand d'une foule de mots français qu'il estropie de la façon la plus comique. Aussi sert-il de cible aux petits journaux illustrés, qui font rire leurs lecteurs à ses dépens.

A part ces petits travers, le baron Todesco est un excellent homme, financier habile et aimant à faire le bien, tâche dans laquelle sa femme le seconde admirablement. La baronne est la bienfaisance en personne. Elle est aussi instruite que bonne. La baronne Sophie Todesco qui, dans sa jeunesse, a été une des beautés de Vienne, est aujourd'hui une dame à l'extérieur imposant, d'un esprit fort agréable et sachant faire les honneurs de son salon avec une grâce parfaite. On rencontre chez elle, dans son beau palais de la Kärnthnerstrasse, toutes les sommités de l'art et de la littérature. Bauernfeld, le célèbre poète autrichien, y va tous les jours depuis plus de vingt ans. C'est un des intimes de la maison.

En dehors du mariage, le baron Édouard Todesco a une fille mariée à M. Frédéric Uhl, le rédacteur en chef de la *Wiener Zeitung,* journal officiel.

La haute finance de Vienne compte aussi parmi ses principaux membres deux barons assez viveurs :

le baron Victor Erlanger, frère de l'Erlanger de Paris, et le baron Gustave Springer.

Le premier était arrivé de Francfort en 1869, c'est-à-dire à une époque où Vienne venait d'être prise de cette fièvre de spéculation qui rappelait le temps de Law. Après avoir réalisé plusieurs millions dans des entreprises plus ou moins honnêtes, parmi lesquelles il convient de placer en première ligne la fondation de la Banque Franco-Autrichienne, aujourd'hui disparue comme tant d'autres, le baron Erlanger a peu à peu gaspillé et reperdu tout ce qu'il possédait. Tombé à la fin entre les mains des plus dangereux usuriers, il a dû, il y a quelques mois, être mis en curatelle et résigner toutes ses fonctions, y compris celle de consul général d'Espagne. M. d'Erlanger, au moment où il était le plus compromis, reçut la croix de commandeur de Léopold, décoration qui ne se donne qu'aux personnes de mérite; cette distinction vint si mal à propos, qu'elle provoqua un courant d'opinion défavorable aux banquiers israélites, et l'on dit beaucoup que cette coïncidence a aidé à la décision prise de ne plus donner le titre de baron avec la décoration.

Quant au baron Gustave Springer, il n'a pas été

aussi malheureux. Il a réussi à garder plusieurs des millions gagnés avant le krach, et il est aujourd'hui à la tête de l'importante maison de banque fondée par son père, dont la raison sociale est Max Springer et Cie. C'est un homme petit, gros, très affable, ne manquant pas d'esprit, avec les allures d'un homme de plaisir. Sa calvitie précoce le désespère; il donnerait beaucoup d'argent pour avoir un peu de cheveux. Sportsman enragé, il a fait courir longtemps sans succès. L'année dernière cependant la chance lui a souri : un de ses chevaux a gagné le Grand Prix au Derby autrichien. Dans un de ses accès de générosité, assez fréquents chez lui d'ailleurs, il a immédiatement versé le montant du Grand Prix entre les mains de son jockey qui, du coup, est devenu un homme riche. Presque tous les jours, quand le baron Springer a terminé ses affaires de banque, qu'il conduit à merveille, il prend le chemin du Prater dans un phaéton attelé de quatre superbes pur-sang.

Sa femme, fille de l'ancien député impérialiste à Paris Max de Kœnigswarter, est connue par sa grâce et son goût très parisien. Elle reçoit beaucoup et fort bien.

M. de Wiener est le seul, parmi ses puissants collègues, qui ne soit pas baron. Il est simplement chevalier Wiener de Welten. Pourquoi ? On se le demande, d'autant plus qu'il ne fait pas fi des distinctions honorifiques, puisqu'il consent même à remplir les fonctions de consul général de Portugal.

M. de Wiener, qui est président du Crédit Mobilier Autrichien, compte assurément parmi les financiers les plus importants de Vienne. Il a un hôtel splendide attenant à celui de l'archiduc Louis-Victor, lequel ne dédaigne pas d'assister quelquefois à ses soirées.

Mme de Wiener-Welten a les goûts fort aristocratiques. Elle est très fière d'avoir marié ses filles aux comtes de Seldern et de Razumowski, si fière qu'il lui semble même qu'elle possède à elle toute seule les seize quartiers de noblesse que peuvent réunir ses gendres. Pour l'un d'eux, cependant, elle a tort de s'enorgueillir à ce point. Le comte Razumowski est le fils, lui, d'une écuyère du cirque de Cobourg, en son temps amie intime du prince régnant, le duc Ernest, et que celui-ci maria, en la dotant, à un jeune gentilhomme pauvre, le comte Razumowski. Le duc Ernest, en souverain généreux, a du reste

marié de la sorte bon nombre de ses sujettes.

M. le baron Czedik est un habile financier qu'ont tenté les fonctions gouvernementales. Très souple avec ses supérieurs, le baron s'est dédommagé sur ses inférieurs des souffrances que sa dignité a dû endurer, et, malmenant les uns, très conciliant avec les autres, il a réussi à faire une étonnante carrière. D'abord, il fut lieutenant d'infanterie; tout Vienne le connut ensuite magister des écoles de la ville; par quel hasard devint-il directeur de l'Académie du Commerce? Plus tard il fut prouvé que nul ne pouvait être meilleur administrateur de chemin de fer, et il fut bombardé directeur du chemin de l'Ouest. Le Parlement ne pouvant se priver du concours de ses lumières, des électeurs séduits par ses théories de libéralisme en firent un député. Le baron alla siéger à gauche... justement la gauche était à ce moment au pouvoir. Le malheur est que le pouvoir ayant passé à droite, M. Czedik se vit obligé de devenir un fervent adepte du comte Taaffe, lequel, pour adoucir la cuisance de tant d'évolutions diverses, en fit un baron et un directeur général des chemins de fer de l'État. Aujourd'hui M. le baron trouve que tous les chemins de fer devraient être aux mains

de l'État, et il mène une campagne pour faire adopter son système. Bien entendu que, le jour où le gouvernement aura la charge des voies ferrées de l'Empire, une simple direction sera insuffisante et qu'il faudra créer un ministère des communications. Et quel plus remarquable ministre des communications pourra-t-on trouver que l'étonnant baron Czedik?

Naturellement, la haute banque est tout aussi exclusive et jalouse que la vraie noblesse; vous l'avez vu par l'histoire de Mme Ida de Guttmann. Elle a parfois, cependant, ses jours d'indulgence et accepte de compter comme siennes des personnalités venues d'un autre monde. Il en est ainsi pour Mme Régine Friedländer, la veuve de l'ancien directeur de la *Neue freie Presse*. Jadis pensionnaire de l'Hofburgtheater, celle qui fut Mlle Délia a su, par son mariage, prendre pied dans le grand monde financier et y tenir une des premières places. Son immense fortune y est peut-être pour quelque chose. Mme Friedländer reçoit beaucoup, et les jeunes attachés d'ambassade fréquentent assidûment ses salons. Vous en entendrez dire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Les unes en font une personne hautaine et égoïste;

les autres la prétendent une affable et généreuse grand'mère. A vous de juger.

Je vous laisse aussi la tâche périlleuse d'apprécier Mme de Hauser, née baronne Morpurgo. Elle et sa fille ont un genre de beauté que l'on critique ou que l'on admire suivant son goût. Je me rappelle que, de mon temps, nous étions grands admirateurs de la mère. Qui croire? Dans ce monde de la finance israélite, il en est parfois de la beauté des femmes comme de la probité des hommes : c'est matière à contradiction. Il y a une chose qu'on ne peut contester à la famille Hauser, mère, père et fille : l'amabilité.

Vous entendrez sûrement parler de Mme Glaser, la femme d'un grand lanceur d'affaires de bourse, un des fameux fondateurs du Crédit Mobilier. Très influente jadis sur M. Banhaus, ministre du commerce, on attribue encore à Mme Glaser une puissante action sur M. Pino, le ministre actuel. Elle passe pour être l'Égérie des ministres d'affaires.

Mme Joséphine Wertheimstein est la veuve d'un financier fort connu et généralement respecté. C'est l'une des femmes les plus sympathiques de Vienne. Elle est la sœur de la baronne de Todesco, avec

laquelle elle partage le goût des belles-lettres et des arts.

En lisant dans les journaux le récit des catastrophes qui ont atteint ces temps-ci la banque de Vienne, en retrouvant le nom des Jauner mêlé à un affreux drame d'argent, j'ai revu en pensée cette belle madame Jauner, la femme de ce malheureux directeur de la Banque d'Escompte qui s'est suicidé après avoir mis si bas la maison qu'il dirigeait. Mme Jauner et ses deux sœurs ont compté parmi les plus belles femmes de Vienne. Lorsqu'elles étaient jeunes filles, on les appelait les « appétissantes ». Vous ne verrez pas sans doute Mme Jauner; après bien des aventures, où le dieu malin a joué le principal rôle, on me dit qu'elle va rejoindre en Chine une de ses sœurs, mariée à un représentant de commerce, pour se soustraire à l'intérêt blessant qui s'attache à elle depuis la mort de son mari.

Cette famille Jauner semble poursuivie par une implacable fatalité. Le père de Mme Jauner s'est coupé la gorge pour échapper à la pénible situation que lui créait la faillite d'un de ses gendres; l'histoire du frère du directeur de la Banque d'Escompte n'est pas moins curieuse. Directeur du Carltheater,

Jauner s'est vu maudire un jour par cette gentille Gallmeyer qu'il eut la cruauté de délaisser après une longue liaison, au moment où la charmante soubrette venait de payer 30,000 francs de dédit au théâtre An der Wien pour suivre son amant au Carltheater. La destinée a entendu Gallmeyer : bientôt est venu l'incendie du Ringtheater, qui a coûté fort cher à son directeur; maintenant, voilà que les malversations et le suicide de son frère lui apportent la ruine et le déshonneur du nom.

Laissez-moi me reposer l'esprit de ces drames en vous parlant d'un homme qui fut mon ami, qui aurait été le vôtre, d'un homme au cœur d'or et plein de délicatesse, esprit alerte et toujours d'à-propos, caustique sans jamais blesser personne. Ceux qui l'ont connu auront déjà deviné que je veux parler du baron Guillaume de Henikstein, le chef de l'importante maison de ce nom.

M. de Henikstein était un long, maigre vieillard, aux cheveux d'un noir d'ébène jusqu'à son dernier jour, sortant à soixante-dix ans, au cœur de l'hiver, sans manteau d'aucune sorte, chevauchant à cet âge comme le plus intrépide des jeunes gens, galant chevalier auprès des jolies femmes, hôte assidu de

tous les salons, ne sortant pas sans avoir les poches bourrées de bonbons et de banknotes qu'il distribuait avec une égale profusion. Bien qu'il fût absorbé jour et nuit par les affaires les plus sérieuses, il n'oubliait jamais de déposer sa carte et des bonbons à chaque fête de ses amies, auxquelles, du reste, il restait toujours attaché. Je l'ai vu sincèrement désolé de la perte qu'il avait faite, dans sa longue existence, d'une centaine de Marie, de plusieurs douzaines d'Anna, et d'un nombre indéfini de Thérèse.

On le reconnaissait de loin au monocle qui ne quittait jamais son œil. La maigreur donnait à sa figure pas mal de ressemblance avec une tête de mort, si bien qu'il fit faire, pour sa correspondance intime, des en-têtes de lettres où était figuré un crâne orné d'un monocle d'une ressemblance parfaite.

Le baron était du reste en coquetterie avec la mort. Des crânes pendaient à sa chaîne de montre, étaient attachés en cartels aux murs de son bureau, formaient la pomme de ses cannes et de ses cravaches. La manie était telle, qu'il avait fait arranger dans son hôtel un cabinet en chapelle ardente. Tout y était : les tentures, les cierges, le catafalque, le cercueil ouvert. Lorsqu'on venait le voir pour la

première fois, il se donnait le malin plaisir d'introduire le visiteur dans sa chambre mortuaire, d'allumer les flambeaux et les lampadaires, de faire admirer comment un homme d'ordre devait tout prévoir et organiser de son vivant. Jusqu'aux lettres de faire part qui étaient prêtes, ne laissant à remplir que la date du décès et le jour de l'enterrement.

Hélas! ces deux dates ont été remplies, et ce me serait un cruel chagrin, retournant à Vienne, de n'y plus retrouver un vieil et charmant ami. Il me reste ses lettres, que je relis parfois, et dans lesquelles je viens de puiser maints détails pour cette chronique que vous me faites écrire. L'esprit du baron était du meilleur, et sa correspondance remplaçait pour ses amis intimes les journaux amusants et indiscrets d'aujourd'hui.

Je ne veux pas m'attarder dans ces souvenirs du passé, ni vous entretenir trop longuement de gens qui ne sont plus. Mais que de détails curieux, intéressants, moins vulgaires à conter, sur ces personnalités de la haute finance de jadis qui furent le baron Erggelet, le compagnon et le partner en esprit du bon Henikstein; le baron d'Eskelès, aussi mordant que Junius, mais que toute sa finesse ne sauva

ce que certaine historiette, dont le dénouement avait été le contact d'une main et d'une joue, fût oubliée. C'est M. Mayer qui proposa un jour 10,000 florins à Mme Wolter pour baiser le bas de sa robe. Mme Wolter lui fit verser l'argent, le reçut, le prit par la main, le conduisit dans sa chambre et, lui montrant une douzaine de robes sur les mannequins : « Choisissez, Monsieur, lui dit-elle, et baisez le bas de celle que vous voudrez. »

VINGT ET UNIÈME LETTRE

LE PEUPLE

Il est au pays du Danube,
Un peuple éprouvé bien souvent,
Mais toujours étonnant
Par sa fidélité persévérante
Et sa « joyeuse gaieté ».

Ce premier couplet d'une valse entraînante de Strauss, *le Danube bleu,* pourrait être la devise des habitants de la vieille ville de Vienne, qui, à travers de grands malheurs et les coups nombreux qui les ont frappés, n'ont jamais perdu leur bonhomie et leur franche gaieté.

Le *vrai* Viennois ne se croit pas obligé d'être fier

des beaux palais qui s'alignent sur la Ringstrasse; mais son cœur palpite au souvenir de ce que fut jadis le faubourg natal; ses yeux se mouillent lorsqu'il voit ses anciens quartiers disparaître, victimes des *temps nouveaux,* et il regrette ses vieilles habitations qui font place à de monumentales casernes ou à de luxueuses maisons de rapport.

Il n'est pas jusqu'aux chansonniers populaires, — si aimés des vieux Viennois, — qui n'aient modifié leur genre. Tous, Seidl, Wiesberg, Kriebaum et Mazl, ont la préoccupation du moderne. Ils ne sont restés fidèles qu'au parti pris de leurs auditeurs de ne jamais désigner Vienne selon les formules administratives. Le Viennois n'accepte pas la division de la cité en arrondissements et la réunion officielle des faubourgs à la ville. Il chante toujours en s'attablant, le dimanche, hors barrière, chez Weigl, chez Gschwandtner, chez Mandl, chez Grünbaum, dans les immenses jardins desquels il se rend avec sa famille :

> Nous sommes des enfants du faubourg,
> Plus sains de corps et d'âme
> Que ces marionnettes de la ville...

Il faut voir les Viennois au Prater, — non pas au

Nobel-Prater, cette création du prince Constantin de Hohenlohe, rendez-vous des beaux équipages, promenade du monde, encombrée de restaurants où jouent les musiques militaires. Le vieux Viennois ne pardonne pas au prince ses « embellissements », qui ont dépouillé le Prater de ses plus beaux et plus vénérables arbres, pour lesquels il avait un tendre attachement. Lui se porte de l'autre côté, dans le Wurstel-Prater. Là, les familles peuvent se grouper sur le gazon, envahir les carrousels, les cirques, les cabarets, les salles où l'on danse au son de la musique des tziganes et des orgues de Barbarie. De cette mer humaine parfois s'enlève, aux applaudissements de la foule, le grand ballon *Vindobona*, monté par Victor Silberer.

Comme tous les peuples jeunes, le peuple viennois adore ce qu'on pourrait appeler la « chasse aux émotions ». Qu'elles soient tristes ou gaies, il lui faut des émotions. Il va jusqu'à sacrifier à ce goût sa bonhomie habituelle; il ne recule pas devant une injustice, même à l'égard de ses favoris, pour se distraire à propos d'un cancan, pour occuper son imagination avide de scandale.

Deux Viennois qui se croisent sur un trottoir de

la ville peuvent être, par certains côtés, plus différents l'un de l'autre que chacun d'eux ne différera d'un étranger. Le vrai Viennois ne se plie pas aux choses de notre époque, ne se fait pas à la physionomie actuelle de Vienne, d'autant moins que ce caractère des temps nouveaux est dû aux juifs, qui ont transformé la capitale de l'Autriche. Le vieux Viennois envie les juifs et la situation qu'ils ont dans le commerce, l'industrie, la banque; il s'irrite lorsque, passant devant un palais, il sait qu'un juif en est l'heureux possesseur, lorsque, s'arrêtant devant un brillant magasin, il voit qu'un juif en est le maître. Cependant, il est obligé de faire bonne mine à grande fortune.

La métropole de l'Autriche doit à sa position de capitale d'un État polygotte d'être une ville cosmopolite. On y rencontre des gens de tous les pays, qui se croient Viennois parce qu'ils habitent Vienne. Il est difficile, à première vue, de faire la différence entre le Viennois pur et l'acclimaté. Cette différence, très réelle, s'observe plus vite dans la petite bourgeoisie et dans les classes laborieuses, qui fournissent seules aujourd'hui les « vrais types de Vienne ».

Les « types de Vienne » sont représentés par des gens dont les mœurs, la façon, le langage, l'amour des proverbes, une prédilection pour certains genres de coiffures et de vêtements, les allures extérieures, les dispositions morales, se transmettent dans les familles de génération en génération, comme une tradition sacrée. Ces types si sérieux sont la preuve vivante de la persistance opiniâtre des vieux Viennois à ne pas céder au nivellement des habitudes modernes, à garder intacte leur originalité séculaire.

Voici par exemple un paveur, occupé à son humble travail. Il est agenouillé au milieu d'une grande avenue, par un soleil brûlant. Tout autre, pour une besogne semblable, mettrait sa figure à l'abri sous un large chapeau de paille. Notre Viennois, lui, dédaigne cette banale protection; il conserve son chapeau jaune qu'un bord minuscule serre à la tête. Ses cheveux sont soigneusement lissés et pommadés, régulièrement divisés par une raie de la nuque au front; deux mèches en « tire-bouchons », lui tombent des tempes. Ses moustaches sont fièrement redressées. Celui de ses genoux qui repose sur le sol est enveloppé d'une épaisse et triple toile. Il a ôté son habit; il nous montre du linge propre com-

parativement à celui des autres ouvriers, blanc et point du tout grossier; le col, les manchettes et le plastron de la chemise sont même empesés et repassés.

Voici venir une jeune fille. Elle est de taille moyenne, avec des yeux profonds de gazelle. Sa coiffure, faite d'un carré de soie bigarrée, plié en nœuds dont les bouts voltigent sur le cou, est des plus pittoresques. Un corset de velours noir emprisonne son corps et dessine des formes irréprochables. La robe est assez courte pour laisser apercevoir la forme des bottes et jusqu'à la couleur des bas. Cette jeune fille si finement vêtue porte sur son dos une hotte de linge à laquelle sont accrochés et se balancent quelques jupons repassés. C'est la blanchisseuse de Vienne.

Des « types de Vienne », les dames de la Halle sont un échantillon des plus caractéristiques. Leur intempérance de langue les fait appeler par le peuple *Tratschlerinnen,* c'est-à-dire « sœurs bavardes ». Ces « madame Angot » ont toutes leur arbre généalogique. Depuis une aïeule souvent fort éloignée, bisaïeule, grand'mère se sont assises à la même place, au même marché, où se tiennent aujourd'hui

la mère et sa fille. Grossières, rudes, bronzées par les intempéries, sans grâce aucune, ces dames sont les plus fanatiques conservatrices des vieilles coutumes de l'antique cité impériale.

Le type viennois se maintient même dans l'armée. A l'allure légère, à une certaine distinction, à la façon de porter le bonnet militaire, — lequel n'est autre que la coiffure du paveur, — à un rien qui ne se décrit pas, le peuple reconnaît aussitôt un des siens dans le soldat d'infanterie qui passe, un soldat du régiment des *Deutschmeister,* composé de vrais enfants de Vienne.

Qui n'a été frappé, dans la capitale de l'Autriche, de la tournure du cocher de fiacre du Graben? A le voir courir avec sa voiture, toujours propre, élégante, on le prend tout d'abord pour le maître de l'équipage lui-même. Ses habits sont de fine étoffe, de coupe distinguée, de jolie couleur; son linge, sa cravate de soie, ses bottes, son chapeau à petit bord indiquent un homme ayant du goût et qui sait s'habiller. Comme ses chevaux ressemblent peu aux chevaux de fiacre de la plupart des autres capitales! Il les conduit avec beaucoup de grâce et ne craint pas de les lancer dans la cohue de la circulation,

tant il est sûr de son habileté. S'il n'existait plus, les rues de Vienne perdraient une des curiosités de leur physionomie.

Le type viennois a encore des représentants dans la petite bourgeoisie. C'est chez elle que l'on retrouve la dernière incarnation du *Deutschmeister,* le vieux *Wiener Biz,* ce qui signifie le « vrai bon bourgeois viennois ». Excellent homme, à la figure joviale, aux yeux riants, il est grand amateur de lourdes bagues, de montres aux chaînes surchargées de breloques tressautant sur son ventre arrondi. La femme porte une robe de soie noire, mais garde encore le châle blanc brodé aux épaules et la toque ornée de plumes. Souvent la femme du petit bourgeois est l'ancienne jolie blanchisseuse dont nous parlions tout à l'heure, maintenant à la tête d'un petit commerce dans un faubourg. Et toujours une bande d'enfants les entoure comme une troupe de petits poussins.

Le peuple de Vienne tient ses qualités et ses défauts de tous les peuples qui ont passé et séjourné dans la vallée du Danube. On s'explique ainsi qu'il joigne à la vivacité de l'Italien la placidité de l'Oriental et le sensualisme du Slave. Le

Viennois, dont la *Gemuethlichkeit* (mot qui signifie moins que bonté, mais plus qu'amabilité) est devenue proverbiale, est à la fois plus endurant que l'Allemand ou que l'Anglais, et plus querelleur. Il supporte avec un calme admirable les violences politiques, mais récrimine amèrement si, dans le cabaret où il a l'habitude d'aller, sa place habituelle est occupée par un étranger de passage. *Gemuethlich,* c'est-à-dire à peu près bon enfant, lorsqu'il s'agit d'affaires importantes, il devient un tyran à la moindre contrariété. Railleur à outrance, il fait de l'esprit même aux dépens des personnes les plus méritantes. Avec cela, nul ne le surpasse en politesse; il ne parle jamais à quelqu'un qu'en lui donnant de la particule, et ne dit pas autrement que « Monsieur de... » et » Madame de... »; pour lui, le moindre « chevalier » devient « Monsieur le baron »; tout personnage à lunettes est « Monsieur le docteur ». Il peste du matin au soir contre les journaux, dans lesquels, dit-il, il n'y a rien de sérieux à lire; mais il s'intéresse à tous les faits et gestes des journalistes.

On taxe trop aisément le Viennois d'homme avide de plaisirs, aimant à l'excès la bonne chère... et le

reste; il vaut mieux que sa réputation. L'Allemand du Nord est plus intempérant que le Viennois, qui se vante aisément de pouvoir absorber d'énormes quantités de bière, mais qui est, au fond, d'une réelle sobriété. La populace de Berlin — le *mob* — est plus brutale que le bas peuple de Vienne. Presque toujours dans les fêtes publiques, à Berlin, il y a des rixes sanglantes, et souvent les hommes y maltraitent les femmes sans défense. Le peuple, à Vienne, met sa gloire à rendre inutile la présence de la police; on se bouscule dans les foules, comme partout ailleurs, mais sans violence, et les femmes n'ont à y redouter que les plaisanteries des loustics. Le respect des hommes du peuple pour les femmes est, du reste, général; en omnibus et en tramway, tous cèdent de bonne grâce leur place à une femme, fût-elle âgée.

Le bon caractère du Viennois le rend tolérant. Il se déclare antisémite, mais jamais il ne se laissera entraîner par un mouvement antisémitique comme le peuple de Berlin; il dit du mal des israélites entre deux chopes de bière, mais il n'écouterait pas un quart d'heure maître Stöcker, le prédicateur berlinois, d'abord parce qu'il le trouverait méchant

homme, et ensuite parce qu'il n'a pas la patience d'entendre des sermons.

La patience n'est point la qualité maîtresse du Viennois, pas plus, du reste, que l'assiduité au travail et l'économie. L'idéal de l'artisan et du petit bourgeois de Vienne, quoiqu'ils aient des analogies avec les Parisiens, n'est pas l'idéal des ouvriers et des petits bourgeois de France, qui s'échinent à la besogne durant les trois quarts de leur existence afin de s'assurer un modeste revenu pour leurs vieux jours. Le temps présent est une idole à laquelle le Viennois sacrifie tout. Le plus pauvre lui-même tient à aller à la campagne les dimanches et les jours de fête pour y boire du vin nouveau, — la boisson favorite de tous, — et il faut, ces jours-là, que la bourse d'un ouvrier, d'un artisan, soit bien vide pour qu'il ne quitte pas la ville dans un de ces fiacres élégants dont la population est si fière.

Tout ce peuple dépense en parties de plaisir, en déjeuners improvisés, aux cartes même, sans compter. Il y a du seigneur dans chaque Viennois, et le plus sanglant reproche que l'on puisse lui adresser, c'est de l'appeler avare.

Le café joue un grand rôle dans l'existence du peuple de Vienne ; il est un second foyer domestique. On y va moins pour jouer, pour lire les journaux, pour boire, que parce que la journée serait perdue si l'on ne s'y était pas réuni. Les cafés exercent une telle attraction sur toute la population que, dans la bourgeoisie même, il semble qu'une fête, une soirée, un spectacle, ne puissent pas bien finir si, hommes et femmes, avant de rentrer, ne sont pas allés au café. Le *kapuziner* (café avec un peu de lait), pris entre deux et trois heures du matin, est un plaisir fort goûté.

Le théâtre aussi est très populaire. Mais, à vrai dire, le Viennois, semblable en cela au Parisien, est plus friand de ce qui se passe dans les coulisses que de ce qui se joue sur la scène ; un *potin* raconté par les journaux l'intéresse plus que la plus belle représentation ; sa joie dépasse toutes les bornes lorsqu'il apprend des détails sur la vie intime des actrices, lorsqu'il sait le nom de l'élu qui a le droit de franchir le boudoir de l'une d'elles sans se faire annoncer. Le vrai plaisir du peuple de Vienne est d'assister aux représentations des *Volkssaenger,* sorte d'artistes ambulants qui installent leurs tréteaux dans les

restaurants et les brasseries. Des bandes de trois à sept personnes, y compris le toucheur de piano, y débitent, devant les buveurs et les mangeurs attablés, des chansonnettes, des duos comiques, des scènes, dont le sujet est tiré de la vie viennoise. Ces représentations sont très suivies, les dimanches surtout, où des familles entières, avec les enfants, hélas! envahissent les établissements qui possèdent des *Volkssaenger*.

Depuis quelques années, et de plus en plus, on constate non pas un accroissement, mais une sérieuse diminution des lieux de réjouissance publique. Les théâtres aussi sont moins nombreux et leur clientèle baisse. Les jardins publics, qui abondaient autrefois, ont pour la plupart cessé d'exister; ceux qui restent ne sont plus guère fréquentés que par le monde interlope. Le peuple de Vienne devient économe; ou plutôt, les vicissitudes par lesquelles il a passé lui ont imposé d'autres mœurs. Le krach de 1873 n'a pas seulement ébranlé la fortune du monde financier; toute la population de la ville en a ressenti le contrecoup. Certes, vous trouverez encore à Vienne du goût pour le plaisir; mais le Viennois, qui sait combien est terrible et cruel le réveil après un songe de syba-

rite, apporte plus de réserve dans la jouissance des choses de ce monde.

Les qualités qui distinguent encore aujourd'hui le peuple de Vienne sont à la veille de subir une transformation.

Si la physionomie d'une capitale n'est point l'œuvre du hasard, elle est en rapport direct avec le caractère de ses habitants. Or, un nouveau Vienne se développe et marque chaque jour davantage le contraste qui le sépare de l'ancien. De magnifiques palais s'élèvent à côté des vieilles masures d'autrefois. D'une ruelle étroite et sombre on débouche dans une avenue ou dans une rue largement aérée et éclairée, où le soleil verse à profusion sa lumière sur les colonnes doriques ou corinthiennes, sur les ogives, sur les loges à l'italienne, sur les fresques et les *graffitti* des nouvelles habitations. Il en est de même des esprits. Le libre mouvement des idées, la vulgarisation de la science amènent un développement de la culture intellectuelle contre lequel lutte avec peine l'esprit du vieux Viennois, jadis plus limité, borné à un horizon plus étroit.

On commence à instruire la femme du peuple; on a reconnu qu'il ne suffisait plus de savoir très

bien valser, et l'on s'efforce de donner un peu d'aliment à l'esprit féminin. Vous trouverez la femme du peuple honnête. Elle aime le rire, elle adore la valse, mais elle est loin d'avoir les mœurs des femmes de la sévère et pudique Allemagne. Elle est aussi moins lourde, son esprit est plus fin; elle aime la raillerie et a la repartie vive, ce qui ne l'empêche pas d'être quelque peu romanesque. Mais sa gaieté la sauve du sentimentalisme. Si elle se plaît avec son amoureux au clair de lune, à entendre le chant du rossignol, son ironie la préserve à point de bien des choses. La femme viennoise a un peu le caractère de la valse de son pays, laquelle commence par des accords mélancoliques pour finir dans une gaieté entraînante. Elle ne dissimule jamais ce qu'elle veut, mais sait s'arrêter à la limite de ce qui lui est permis.

Ce qui ne disparaîtra pas de longtemps, par exemple, c'est le *pourboire,* cette habitude invétérée de toutes les classes de la population. Chacun pense, à Vienne, que celui qui travaille, ou fournit quelque chose, ou rend un service, doit recevoir un peu plus que ce qu'il a le *droit strict* de demander. Tout Viennois donne des pourboires et tout Viennois en accepte.

Les tarifs stipulés n'existent que pour servir de mesure à la proportionnalité du don, et le bon Viennois s'étonnerait fort si l'on tentait de lui démontrer que le pourboire a quelque chose d'incompatible avec la dignité de l'homme civilisé.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

LA BOURGEOISIE

Sans vouloir diminuer l'importance de l'aristocratie dans la société autrichienne, il me faut cependant reconnaître que la bourgeoisie joue un rôle considérable à Vienne. Vous savez si j'ai des faiblesses pour les bourgeoisies en général ; je ne fais guère d'exception que pour celle de Vienne, la plus sympathique de l'Europe. Commerçante, industrielle, agricole, exerçant presque exclusivement toutes les professions libérales, occupant la majeure partie des emplois de l'État, la bourgeoisie se trouve être le plus actif, le plus énergique, le plus puissant élément de la vie publique. Déjà nombreuse, elle

s'alimente sans cesse de toutes les individualités qui montent à la surface des couches inférieures. La bourgeoisie est la classe sociale la plus instruite, la plus cultivée. C'est dans ses rangs que se recrute le corps des professeurs pour l'enseignement à tous les degrés; elle peuple les lycées, les collèges, les universités. Les sciences, les lettres, les arts recrutent en elle leurs représentants les plus illustres.

Grâce à son travail incessant, à son intelligence, à ses richesses, la bourgeoisie est devenue un facteur prépondérant dans les affaires politiques de l'Autriche; non seulement rien ne saurait avoir lieu sans son concours, mais rien ne se fait que par elle et pour elle; véritablement, on peut dire qu'elle est bien ce Tiers-État que Sieyès disait être *tout*.

La bourgeoisie viennoise, directe émanation du peuple, ne s'est point séparée de ce dernier; elle a avec lui des similitudes de caractère, une solidarité, qui la distinguent des autres bourgeoisies.

On dit que Vienne est une ville allemande. Non. Vienne est viennoise. Certes, le sang allemand coule dans les veines de sa population; mais ce sang est si mélangé de sang slave, magyar, italien, qu'il est bien véritablement viennois. Certaines nationalités

non allemandes ont littéralement pris possession de la capitale de l'Autriche, les Tchèques par exemple. Écoutez une chanson de Seidl et Wiesberg sur l'envahissement des fils de Venceslas :

Das Haus gehært dem Prospischil,
Ienes gehært dem Kratochvil,
Und beide baut der Navratil.

Cette maison appartient à M. Propischil, celle-là à M. Kratochvil, et toutes deux c'est M. Navratil qui les bâtit.

Vous devinez que ces trois noms recouvrent des types tchèques.

Si le caractère de la population viennoise persiste, il est, en tout cas, épuré, ennobli. Ce qui le prouve, c'est le contraste entre les habitants de Vienne et ceux des villes allemandes. Je vous ai dit que le Viennois a de l'urbanité. Les bourgeois sont, en général, polis, aimables, prévenants; ils ont d'excellentes manières. Hommes distingués pour la plupart, ils s'habillent avec goût, peut-être un peu trop élégamment. Ils ont beaucoup de bon sens, d'esprit, et une forte dose de malignité. Ils savent plaisanter agréablement et railler à propos. Malgré leur air un peu gouailleur, ils sont bons et possèdent de réelles qualités de cœur. Leur humeur toujours

égale, leur franche gaieté, leur laisser aller de bon ton rendent leur commerce incomparable.

Comme le peuple, la bourgeoisie viennoise est extrêmement sociable. Dans aucun pays aucune classe n'est plus accueillante, plus hospitalière. J'ai entretenu, pendant mon séjour à Vienne, avec plusieurs membres de la bourgeoisie, des relations très suivies et très cordiales.

Les Viennois, sans distinction de classe, aiment le plaisir. Lorsque la saison des amusements est venue, du haut en bas de l'échelle sociale on s'en donne à cœur joie. Vous savez que Vienne est la ville où l'on danse le plus. Compter les bals officiels ou publics qui ont lieu pendant un seul carnaval — sans parler de ceux qui se donnent en carême — serait chose presque impossible, tant ils sont nombreux. On danse tous les jours, partout à la fois.

Ces différents bals, comme toutes les fêtes ou réjouissances quelconques, sont presque uniquement organisés par les membres de la bourgeoisie. L'aristocratie, confinée dans son exclusivisme, s'amuse, vit à part, d'une existence qu'on pourrait qualifier d'extra-sociale, sans rapports avec le peuple, sans contact d'aucune sorte avec la bourgeoisie. Plus

la bourgeoisie monte, plus l'aristocratie viennoise s'élève au niveau du mont Ararat. C'est l'arche sainte essayant d'échapper à l'envahissement des idées modernes, déluge qui tend à la noyer. Je voudrais qu'elle pût se sauver, mais je ne crois pas qu'aucune de ses colombes consente jamais à sortir de l'arche un rameau d'olivier au bec. Il y a bien quelques grands seigneurs mêlés à la bourgeoisie, qui associent leurs efforts aux siens dans une commune pensée de progrès et de civilisation. Mais ils sont rares. Je vous citerai cependant le comte Hans Wilczek, homme d'une haute intelligence et d'un grand cœur.

La population de Vienne, avec sa gaieté naturelle et sa disposition au plaisir, est à l'occasion fort sérieuse. Il faut être pédant, d'ailleurs, pour ne pas admettre que tout devoir gagne à être accompli avec belle humeur.

Si les hommes sont aimables, que dire des femmes? Les Viennoises ont une réputation de grâce, de beauté, qui n'est plus à faire; mais on peut toujours répéter des choses agréables, et je m'en voudrais de ne pas vous parler de la bourgeoise à Vienne.

On chercherait en vain un type spécial, unique, per-

mettant à un étranger de décrire la Viennoise ; mais on peut dire que tous les types de la femme européenne sont réunis en elle ; dans aucune autre capitale les femmes n'offrent de telles variétés de beautés différentes.

Les unes, grandes sans exagération, sont blondes et langoureuses comme des Gretchen ; les autres, de taille moyenne, aux cheveux longs et cendrés, au teint pâle, ont le regard mystérieux des Slaves ; celles-ci, tour à tour ardentes et froides, rappellent la patrie de Dante et de Béatrix ; celles-là, sveltes, légères, ressemblent à s'y méprendre aux filles d'Albion ; il en est qu'on prend pour des Andalouses, tant leur œil est vif et leur teint pétri de soleil ; il y en a qu'on croirait Françaises, tant elles sont mignonnes, élégantes et simples ; enfin voici celles qui, par leur molle indolence, font penser au monde enchanté de l'Orient.

Quand vous irez à Vienne, regardez les Viennoises valser. Je vous avertis que vos yeux seront à tout jamais ravis. La Viennoise est la fée de la danse ; elle en a le génie et vous en donne le vertige. Il suffit de serrer cette taille exagérément fine, de tournoyer un instant avec ce corps souple d'oiseau, pour

que le délire de la danse vous prenne, vous transporte dans un monde idéal, — où vous ne distinguez plus les anges des démons.

Puisque je vous conseille si dangereusement, n'oubliez pas d'aller au *Schlittschuhlauf-Verein* (réunion de patineurs), pour y voir patiner les belles Viennoises. Les femmes sont là aussi exquises qu'à la danse. Makart se plaisait à former des groupes artistiques sur la glace, et sa prodigieuse habileté arrivait à produire des effets merveilleux. La réunion des patineurs est, avec les courses, le seul lieu de divertissement public que l'aristocratie ne dédaigne point, elle si dédaigneuse.

Étant donné le rôle important que la bourgeoisie viennoise joue dans les affaires publiques, le rôle de la femme dans cette bourgeoisie est incomparablement supérieur à celui que les bourgeoises jouent dans les autres pays de l'Europe. Elles sont à la hauteur de la situation. Leur éducation les prépare à exercer sur leur entourage une influence salutaire.

Elles sont élevées dans la famille, sous l'œil vigilant de leurs mères, avec toute la liberté que leur âge comporte. Le temps des études venu, elles vont

aux écoles publiques, s'y rendent sans être accompagnées et en reviennent seules avec leurs amies. Elles ne connaissent ni le pensionnat ni le couvent. Elles n'obéissent qu'à une volonté unique, celle de leurs parents, n'essayent pas de s'attacher à un autre milieu que celui de leur famille. Le temps des études terminé, à seize ou dix-sept ans, elles ont ordinairement acquis un ensemble de connaissances sérieuses; car les écoles supérieures pour jeunes filles, qui préoccupent ailleurs tant d'esprits forts, existent à Vienne depuis longtemps et donnent un enseignement de premier ordre. Ayant l'habitude du monde, les jeunes filles ne sont ni timides ni gauches. Dans la rue, elles ne marchent point les yeux baissés, mais la tête haute, comme il sied à un âge heureux si plein d'espérances. Ne connaissant point la contrainte, elles ne connaissent pas la hardiesse. Ayant toujours joui de la liberté, elles n'ont aucune dissimulation.

J'ai conservé le plus agréable souvenir de longues causeries, pendant les promenades de la Ringstrasse, avec quelques-unes des plus aimables femmes de la bourgeoisie, des plus spirituelles, — et Dieu sait si elles sont nombreuses.

Au printemps, à l'automne, et même en hiver lorsqu'il fait beau, il est de bon ton d'aller se promener sur la Ringstrasse, le dimanche, de onze heures à deux heures. Le « tout Vienne » est là au grand complet. Cette habitude est fort commode pour ceux qui tiennent à se rencontrer sans avoir l'air de se chercher. Il suffit de parcourir deux fois la partie de la Ringstrasse où l'on se promène, pour reconnaître et saluer tout son monde.

Faites avec moi, mon jeune ami, le trajet compris entre l'Opéra ou la Kärnthnestrasse et la Wollzeile.

Deux hommes, disparus aujourd'hui, et bien originaux, bien curieux, étaient, l'un, le baron de Henikstein, qui avait été banquier et dont je vous ai parlé dans le chapitre des barons de la finance; l'autre, M. de Wertheim.

Ce dernier était un petit homme à la figure insignifiante, à l'œil terne, au nez pointu. Il possédait cependant une lumineuse intelligence. Tout jeune, il arriva du fond d'une province à Vienne, en sabots, ne sachant rien de rien, mais confiant dans son étoile. Il fut je ne sais quoi, commis de magasin d'abord, puis associé. Les affaires n'allant pas, il quitta la ville, y revint, en repartit, et de nouveau y

rentra. Une trentaine d'années après son arrivée à Vienne, on le trouve parmi les grands industriels d'Autriche, à la tête de la maison de coffres-forts F. Wertheim et Cie, ayant une grande fabrique d'outils près de Gratz; il était plusieurs fois millionnaire, baron, officier d'académie; mais ce dernier honneur, qui lui donnait une si complète satisfaction, ne put le décrasser de son ignorance. Wertheim était aussi chevalier de la Légion d'honneur; il avait des décorations de tous ordres. Nul mieux que lui ne sut écorcher l'allemand, sa langue maternelle; quant au français, malgré les maîtres qu'il prit, il ne parvint jamais à construire une phrase convenablement. Le nombre de bêtises et de drôleries qu'il a dites en français est incalculable.

M. de Wertheim, en homme étonnant, avait résolu le très difficile problème d'être à la fois généreux et avare, ignorant et Mécène. Il se donna le luxe de protéger les arts et fit construire, dans son palais de la Schwarzenberplatz, un petit théâtre-école pour les jeunes gens qui se destinaient aux carrières dramatiques. Vous dire qu'il ne s'intéressait pas davantage aux élèves féminines, surtout lorsqu'elles étaient

belles, serait mentir. D'autre part, il louait si cher ledit théâtre à un impresario, que celui-ci ne pouvait jamais couvrir ses frais.

M. de Wertheim supporta fort gaiement son long veuvage. Très riche, il trouvait de faciles consolations. L'ancien rustre, venu en sabots à Vienne, avait en femmes un goût exquis. Bien des gens lui ont envié ses conquêtes. Loin d'être jaloux, comme les hommes d'un certain âge, il était fier de produire et d'afficher les belles dont il était... aimé. On le rencontrait partout en joyeuse société d'amis et d'amies. Au *Costümfest der Künstlerabende*, il formait, avec son entourage habituel, un groupe dont il était l'âme, où les femmes étaient nombreuses et charmantes. On voyait ce diable d'homme partout où l'on s'amuse : hier au bal de l'Opéra, aujourd'hui et demain chez Sacher, chez les *Arner-Buben,* à la Tabor-Rinie, heureux de vivre.

Et pourtant, M. de Wertheim s'en est allé comme les autres faire l'interminable voyage d'où l'on ne revient plus.

Ainsi disparaissent peu à peu les types étranges qui égayaient la bonne ville de Vienne et animaient la Ringstrasse. Ce n'est pas sans chagrin que le

Viennois constate ces vides qui, chose curieuse, ne se comblent plus.

Le passé disparaît et fait place au présent. Hâtons-nous : car je ne puis naturellement vous parler du nombre infini des femmes qui n'ont pas d'histoire, et il me faut saisir les autres au passage. Voici une très belle personne, qui fut danseuse à Berlin et fixa, dit-on, les regards de Guillaume, alors roi de Prusse. L'empereur d'Allemagne, assure-t-on, conserve d'elle un souvenir qu'il lui fait exprimer en toute occasion. La séduisante danseuse est mariée à un honnête industriel.

Mais voici Betty courbée par l'âge, et qu'accompagne une jolie jeune fille. Betty est une femme de lettres distinguée, un grand poète. Autrefois, elle a aimé passionnément et s'est donnée tout entière à un homme jeune et beau, qui l'a trahie, lui préférant des femmes vulgaires, mangeant le « fricot » de Théodora après avoir goûté à l'ambroisie. Elle pleura d'abord, puis elle maudit. Ses vers indignés, vigoureux, frappèrent à coups redoublés, impitoyables, terribles, celui qui l'avait cruellement blessée : la mer n'eut pas assez d'abîmes pour l'engloutir, les monts couverts de neiges éternelles assez d'ava-

lanches pour l'ensevelir, les cratères assez de laves incandescentes pour le brûler, la foudre assez d'éclats pour le pulvériser. L'infidèle, comme un malfaiteur, fut attaché à tous les piloris.

Betty, à force de chanter sa douleur, l'épuisa; bientôt la plainte douce du pardon succéda aux cris de la colère. Betty pardonna, ou mieux elle oublia. Hélas! le même dénouement fatal éprouva encore son second amour. Le poète alors recommença de rimer sa souffrance; la lyre sonore vibra de nouveau puis, tour à tour, à chaque corde brisée ou réparée, elle eut des accents plaintifs ou éclatants.

Je saisis l'occasion qui se présente pour attirer votre attention sur la belle veuve d'un grand fabricant, mort il y a plusieurs années déjà, et que tout Vienne a connu. Quoique jeune encore, très riche, et surtout très courtisée, elle n'a point jugé à propos de chercher dans un second hymen des consolations à son long veuvage. Après s'être interrogé inutilement sur la cause des refus successifs qu'elle infligeait à ses prétendants, on crut en trouver le motif dans la dévotion. Ceux qui la connaissent assurent que la société des hommes d'église est ce qu'elle affectionne le plus. Cependant, elle est restée élé-

gante et n'a point cessé d'être coquette. Elle sert Dieu, qui l'a faite à son image, mais sans repousser les hommages des mortels. Chacun prend d'ailleurs son bonheur où il le trouve. Celui de notre belle veuve lui est venu du ciel; elle s'est empressée de le saisir au vol et de le fixer. Mais je crois qu'on ne peut l'accuser d'être bigote.

Le bigotisme est, du reste, chose à peu près inconnue dans la bourgeoisie viennoise. Les Viennois, je m'empresse de vous le dire, n'ont jamais été de grands dévots ni même des gens bien pieux. Les hommes s'intéressent très peu aux choses religieuses; quant aux femmes, elles pratiquent en général, vont à l'église le dimanche, lorsque les soins de leur ménage le leur permettent; mais rien de plus. Inutile d'ajouter que tout zèle religieux extrême leur est inconnu. Elles sont trop instruites pour se laisser entraîner dans de fanatiques excès. D'ailleurs, la foi a considérablement perdu de son intensité. Qu'on entre le dimanche dans les églises, et l'on pourra s'en convaincre. Les églises vraiment fréquentées sont celles où l'on fait de bonne mnsique, où l'on chante. Les hommes y viennent pour y rencontrer de belles femmes, et... je n'ose dire, *vice*

versá. Là où il n'y a pas de musique, il n'y a pas de fidèles.

Voici « les deux sœurs ». L'une d'elles n'est plus guère aujourd'hui qu'une élégante. Il y a quelques années à peine, elle comptait parmi les plus belles femmes de Vienne. Je me rappelle encore le petit salon de sa mère, dont Makart était un hôte assidu. Des artistes, des littérateurs, des industriels, s'y réunissaient deux fois par semaine. Les « deux sœurs » donnaient, par leur beauté, leur grâce, leur esprit, un charme extrême à ces réunions. Elles étaient bien un peu affectées, un peu grisées de leurs succès; mais si peu! Dans les bals publics, leur entrée devenait un événement; on courait à elles, on les entourait. Les jeunes gens qui obtenaient un quadrille, une valse, étaient heureux pour huit jours. Ceux qui parvenaient à se faire inviter dans la famille croyaient avoir conquis la terre entière. Les demandes en mariage pleuvaient de toutes parts; mais les « deux sœurs » ne pouvaient se décider; les partis bourgeois ne les tentaient point. Elles parlaient comtes, ducs, princes, etc. Cependant, les jours, les mois passaient, et les occasions devenaient plus rares. L'une épousa un comte, homme charmant

mais sans fortune; l'autre accepta, par dépit, un employé d'un grand établissement financier.

Celle des « deux sœurs » que je vous ai présentée d'abord avait dû, disait-on, épouser Makart. Elle l'eût certainement beaucoup désiré; mais Makart tenait à demeurer seulement l'ami, et il continua de l'être après le mariage de la jeune fille, malgré les soupçons qui planèrent sur cette intimité. Il était, d'ailleurs, accaparé par son immense toile : *l'Entrée de Charles-Quint à Anvers*. Il paya sa dette d'admirateur en immortalisant sa belle amie et en la faisant figurer sur le tableau qui devait être son chef-d'œuvre. Quoique Makart ait un peu idéalisé son modèle, vous pourrez cependant la reconnaître, et vous serez ravi de l'incomparable et suave expression qu'il a répandue sur son visage.

Dans le cortège historique dont je vous ai parlé au chapitre des peintres, elle se trouvait naturellement sur le char des artistes. Sa place était là tout indiquée, le plus divin attribut de l'art étant la beauté; vêtue avec une originalité, un goût merveilleux, elle attira tous les regards et provoqua les applaudissements enthousiastes de la foule.

Ce fut son dernier triomphe. Des revers de fortune

atteignirent son mari, et elle le quitta pour rentrer chez ses parents. L'opinion publique ayant été sévère pour elle à ce propos, elle écrivit pour se justifier un livre dans lequel, parlant de son mari, elle osa dire : « *Ich, ein araber Vollblutt, er ein Maulthier :* Moi, un pur sang; lui, un mulet! » Cette phrase acheva de lui faire perdre toutes les sympathies du public viennois. Les réalités d'une vie qu'elle a voulue uniquement brillante l'ont broyée.

En voici une que l'existence ne parviendra jamais à terrasser. Celle-là est une forte femme. On ne peut dire qu'elle soit jolie; mais pour me servir du seul terme qui la décrive exactement : c'est le chic même. Elle trompe son mari, qui le lui rend, et ses amants, qui s'en moquent. Les mélancolies, les tristesses, les pleurs que connaissent les femmes qui placent leur idéal trop haut et exigent de l'amour, des sécurités, des tendresses, elle ne connaît point tout cela. Seul, Girardi, l'acteur comique du théâtre An der Wien, l'a fait pleurer, dit-on.

Voici encore l'une de ces belles créatures adorant d'avoir un moulin à leur portée pour jeter leur bonnet par-dessus. Elle a posé pour Makart dans le tableau de *Charles-Quint*.

Les femmes de Makart semblent s'être donné rendez-vous sur la Ringstrasse et sous ma plume. L'admirable personne que je vous présente figure de même dans l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers*. Elle est femme d'un ministre « extraordinaire », qui fut un journaliste remarquable avant de devenir l'un des fonctionnaires les plus en vue du ministère des affaires étrangères. Danseuse, elle a paru à peine au théâtre, s'étant mariée de très bonne heure. Son mari, homme d'esprit, n'en est point jaloux, ne la calfeutre pas; il a su lui conserver toute sa gaîté, permettre à ses admirateurs de la voir, de lui parler, de rire même avec elle; mais il n'a et n'aura point, je le crois, à se repentir de sa confiance.

Arrêtons-nous un instant auprès de cette jeune femme qui donne le bras à son mari. Fille d'une ancienne actrice, encore belle aujourd'hui, et d'un journaliste de grand nom mort depuis quelques années, elle a été l'enfant gâtée de son père, de ses gouvernantes et des nombreux amis de la maison. Très riches, ses parents ont voulu faire de leur fille aînée une personne accomplie. Leur intention était qu'elle cultivât tous les arts, et en première ligne la musique. Elle alla donc au Conservatoire, choisit

l'étude de la harpe et prit une passion pour son professeur; celui-ci la traita seulement en élève, si bien qu'un jour l'enfant gâtée, qui voulait son roman, revint les yeux en pleurs, assurant que son professeur l'avait gravement offensée. Le scandale fut immédiat et fit le plus grand bruit.. Mais comme l'invention était manifeste et le mensonge certain, parents et élève durent faire des excuses au professeur calomnié.

A un âge où les autres jeunes filles portent des jupes courtes, elle avait déjà des robes longues, faites par la bonne faiseuse. Dans la rue, tout le monde la regardait, les hommes s'arrêtaient pour la voir passer; c'est que, inconsciemment peut-être, au sourire de l'innocence elle ajoutait la provocante coquetterie de la vierge folle. Un ancien entrepreneur de travaux publics, enrichi dans des spéculations plus ou moins honnêtes, s'éprit d'elle et l'épousa, quoiqu'il eût deux fois son âge. Viveur fatigué, il ne résistera guère à tant de charmes, de jeunesse et de fraîcheur.

Regardez cette femme qui s'appelle Rosa. La trouvez-vous belle? C'est possible. Moi, je dirais plutôt qu'elle est superbe. Tout Vienne la connaît,

surtout depuis que, du monde, elle a glissé dans le demi. Elle fut mise à la mode encore par Makart. Il a immortalisé son opulence, sa splendeur. Dans le fameux cortège, elle aussi eut son triomphe par sa beauté provocante.

Voulez-vous connaître une autre femme, un peu fanée aujourd'hui, mais qui a eu des heures de beauté et de célébrité il y a quinze ou vingt ans? D'une grande intelligence, très riche, elle a possédé ce qui ne s'était jamais vu à Vienne : un salon politique. Comme les grandes dames du siècle dernier, elle recevait à son petit lever, causait pendant qu'on la coiffait. La logique de sa raison, la justesse de ses idées, la sûreté de ses jugements achevaient de retenir ceux que sa beauté séduisante avait charmés; aujourd'hui le salon est vide, les amis morts, la beauté disparue.

Médisons de quelques personnalités dont on peut se permettre de dire du mal sans leur faire tort. Cet homme grand, à grosses moustaches, à la tête altière, eut un procès que lui fit l'État, en 1873, dans l'affaire du chemin de fer Lemberg-Czernowitz. A la suite de l'achèvement de la voie, notre homme, président du conseil de la Compagnie qui l'avait

construite, prit le titre pompeux de chevalier du Pont-Euxin. Or, quelques jours après, on découvrit que les talus du Lemberg-Czernowitz s'éboulaient, que les rails étaient mauvais, les traverses pourries, etc. On ouvrit une enquête, et le chevalier du Pont-Euxin fut traduit devant le jury, qui l'acquitta après des débats très longs et très scandaleux.

Maître dans l'art de corrompre les consciences, le chevalier parvint à se faire envoyer à la Chambre, il y a deux ou trois ans, par une circonscription rurale où il a de grandes propriétés. Il espérait sans doute prendre sa revanche de l'humiliation subie en 1873. Malheureusement pour lui, la Chambre s'empressa d'annuler son élection.

Je salue M. Scheiner, homme bien connu. Il y a une trentaine d'années, il arriva en droite ligne de Galicie, mal vêtu, mais ayant quelque argent. Il prêta à « courte échéance » et s'enrichit rapidement. Aujourd'hui, il est propriétaire d'un des plus beaux palais de Vienne, et continue à faire « fructifier » son argent.

Voici le chevalier « Léonidas des Thermopyles ». N'ayant rien il y a vingt-cinq ans, il est devenu millionnaire. On dit qu'il est d'une dextérité à nulle

autre comparable en affaires, et qu'il fut anobli par surprise.

M. Popper de Podrhagy fut condamné à plusieurs années de travaux forcés pour avoir, par des prêts successifs et par des moyens illicites, entraîné le prince Esterhazy dans une catastrophe financière. Il n'a échappé à cette infamante condamnation que grâce à l'énergie de sa fille, celle-là même dont je viens de vous parler comme ayant eu un salon. Amie intime du célèbre avocat et homme politique Mühlfeld, elle obtint de lui qu'il plaiderait pour son père devant la cour; l'éloquence de Mühlfeld fit casser le jugement.

Aujourd'hui M. Popper de Podrhagy, ayant gardé tout ce qu'il possédait avant son procès et acquis d'énormes richesses depuis, a, dit-on, plus de vingt millions.

Cette partie de la société dont je vous parle là, absolument bourgeoise hier encore, méprise la bourgeoisie d'où elle sort; elle aspire à renverser les barrières qui la séparent de l'aristocratie, mais sans avoir aucune des qualités, aucun des titres pouvant légitimer cette aspiration... L'idéal des hommes est d'être anoblis, celui des femmes est d'avoir à leur

genoux un comte, pour faire croire qu'elles sont les amies de la comtesse.

Les jeunes gens jouent, font courir, posent leur candidature au Casino des Nobles et se font blackbouler vingt fois avant de comprendre qu'on ne veut pas d'eux. Ils n'ont point un vrai milieu, ne voient ni ceux qu'ils devraient ni ceux qu'ils voudraient voir. Les jeunes filles épousent ordinairement des membres de l'aristocratie qui leur apportent de grands noms et de grands besoins d'argent.

Inutile d'ajouter que la large classe sociale qui constitue la bourgeoisie à Vienne ne peut être responsable des actes de ses enfants perdus, et qu'elle n'est point atteinte par leurs méfaits.

Une bourgeoisie dans laquelle on peut rencontrer, en dehors des individualités compromettantes et bruyantes dont nous avons parlé, des membres aussi estimables que ceux que nous allons citer, est digne d'occuper une première place dans son pays.

Le baron de Wehli, membre de la Chambre des seigneurs, conseiller intime, est l'un des hommes les plus en vue de la bureaucratie à Vienne. Mme de Wehli, femme d'esprit et de cœur, très bonne musi-

cienne, a l'un des premiers salons de Vienne et une admirable installation.

M. Nicolas de Dunba, député au Reichsrath, est bon orateur, très aimé, très respecté. Il a toujours pris l'initiative quand il s'est agi de créer quelque chose de bien au dehors. Il possède dans son hôtel les plus belles toiles de Makart.

Le baron Drasche de Wartinberg, fils d'un des premiers industriels d'Autriche, possède une très grande fortune ; c'est un savant; sa femme, qui est Française, est très appréciée. Ils reçoivent beaucoup dans leur beau palais près de Künstlerhaus.

Le baron de Leitenberger, lui aussi, est un grand et riche industriel, dont la femme, élégante et très entourée, a la réputation d'avoir les plus jolies toilettes venant de Paris. Je n'oublie pas le docteur Joseph Standhartner, homme de valeur, mais qui, de même que le prince de Windisch-Grœtz, trouve que l'homme ne commence qu'au baron. Il a deux défauts : un penchant exagéré pour les grandeurs et un enthousiasme enragé pour Wagner, auquel il a prêté beaucoup d'argent. Il ne vous donne que le jour où il est invité chez un archiduc, ou bien il vous quitte pour aller entendre du Wagner.

Certes, dans aucune caste on ne peut nier les faiblesses, les défauts et les travers inhérents à la nature humaine. Mais ce qu'il m'est agréable de reconnaître, c'est qu'un bien petit nombre de capitales, pour ne pas dire aucune, ne possède une bourgeoisie aussi cultivée, aussi libérale, d'une éducation aussi parfaite que celle de Vienne.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

LE CORPS DIPLOMATIQUE

Le dualisme, en donnant à l'empire des Habsbourg deux capitales, Vienne et Budapest, a nécessairement amoindri beaucoup l'importance de la première, qui a cessé peu à peu d'être la grande ville aristocratique d'autrefois. La haute noblesse n'y fait plus que de courtes apparitions; elle préfère rester dans ses châteaux en province, abandonnant la grande cité aux nouvelles couches sociales, c'est-à-dire à l'élément israélite, qui entre peu à peu en complète possession de Vienne.

Du même coup, Vienne a cessé d'être l'eldorado des diplomates. On ne s'y amuse plus guère. L'am-

bassadeur ou le ministre plénipotentiaire qui a beaucoup entendu parler des luxueux dîners et des splendides réceptions de Vienne, reste tout stupéfait, en séjournant dans cette capitale, de ne recevoir que de maigres invitations; et le petit attaché d'ambassade qui rêvait polkas et valses ne trouve que rarement l'occasion d'étaler son gilet en cœur.

Le salon diplomatique le plus en vogue est sans contredit celui du comte Nicolas de Robilant, ambassadeur de Sa Majesté le roi d'Italie.

Le comte Robilant a. dit-on, du sang royal dans les veines. Il passe pour être un fils naturel du roi Charles-Albert.

Ses traits rappellent ceux de la famille de Savoie-Carignan. Grand, maigre, élancé, il a l'allure sympathique, l'abord franc et loyal. Quand on le rencontre dans la rue ou ailleurs, c'est toujours une seule main, la main droite, qu'il vous tend, pour l'excellente raison que la gauche lui manque. M. de Robilant a perdu un bras à la bataille de Novare, ce qui lui a valu peu à peu, et sans rentrer dans l'action, les épaulettes de général et le titre d'aide de camp du roi.

L'ambassadeur d'Italie est également sénateur du

royaume. C'est un diplomate fin et prudent qui a rendu, depuis plus de treize ans qu'il est à Vienne, d'immenses services à son pays. Se souvenant des années de sa vie où il fut brillant officier dans l'armée italienne, le comte Robilant préfère son rôle militaire à tout autre. Jamais il n'est plus heureux que les jours où l'empereur François-Joseph passe une grande revue. On peut le voir alors, gai et souriant, portant avec aisance son uniforme, caracoler à la tête des officiers étrangers qui font partie de la suite impériale. Bien des fois déjà il a refusé le portefeuille de ministre des affaires étrangères dans son pays, parce qu'il estimait, avec raison, que les ministres des relations extérieures s'usent plus vite que les ambassadeurs; mais j'incline à croire que si, par aventure, on lui offrait le commandement en chef de l'armée italienne, il n'aurait pas la force de s'abstenir.

Le comte, habitué à la discipline militaire, a su l'implanter jusque dans sa chancellerie. Ses secrétaires et attachés l'adorent et le craignent tout à la fois. Ils l'adorent, parce que, en dehors des heures de travail, c'est l'homme le plus charmant qu'on puisse imaginer; ils le craignent, attendu qu'il est

d'une sévérité extrême pour ceux qui n'arrivent pas à l'heure précise ou qui travaillent insuffisamment.

De tous les diplomates accrédités à la cour de Vienne, M. de Robilant est assurément celui que l'Empereur affectionne le plus. Pas de cérémonie, pas de réception, pas de bal au château impérial de la Hofburg, sans que le monarque honore le représentant italien en s'entretenant quelques instants avec lui. Il est vrai que ce dernier, bien que Piémontais de naissance, appartient aussi un peu à l'Autriche, par sa femme du moins.

La comtesse de Robilant est, en effet, issue d'une grande famille aristocratique autrichienne; elle est née comtesse Clary. C'est une femme de beaucoup de distinction et dont les qualités de cœur sont hautement appréciées. Elle a rendu le comte, son mari, père d'une pléiade d'enfants qui parlent l'idiome du Dante aussi couramment que celui de Gœthe.

L'empire d'Allemagne est également représenté à Vienne par un militaire diplomate. Le prince Henri VII Reuss, général de cavalerie dans l'armée prussienne et aide de camp de l'empereur Guillaume, fait, naturellement, une haute figure. C'est le type du grand seigneur teuton, exagérant un peu l'al-

lure sérieuse qu'il se donne et dont il ne se départ que rarement.

Comme diplomate, ce n'est peut-être pas un aigle; on prétend même qu'il n'a aucune idée personnelle. Mais qu'importe? Les idées ne seraient pour lui qu'un embarras, ses fonctions devant se borner à exécuter fidèlement les ordres de M. de Bismarck, tâche dont il s'acquitte à la pleine satisfaction du maître.

Le prince Reuss a jadis été un des familiers des Tuileries; il était l'ami intime de l'impératrice Eugénie, peu avant la naissance du prince impérial.

C'est uniquement pour complaire au chancelier que le prince Reuss a fini par accepter, il y a sept ans, le poste d'ambassadeur à Vienne. Il ne s'était jamais senti la moindre vocation pour la diplomatie, et il a fallu son mariage avec la princesse Marie de Saxe-Weimar-Eisenach, duchesse de Saxe, pour le décider à se lancer dans une carrière qui, jusque-là, avait été pour lui une *terra incognita,* mais dans laquelle la princesse peut, tout à son aise, faire valoir ses brillantes qualités de grande dame.

La princesse est fille du grand-duc régnant de Saxe-Weimar; nièce, par conséquent, de l'impéra-

trice Augusta. Elle évite, autant que possible, de paraître aux réceptions officielles comme *ambassadrice* (sans doute pour rester fille de souverain régnant) ; le fait, remarqué par l'empereur François-Joseph, a été vivement critiqué par lui. La princesse s'occupe de peinture, s'intéresse aux beaux-arts et se pose en Mécène intelligent.

Le salon de la princesse Reuss est un des rares salons de Vienne où le monde aristocratique se donne rendez-vous au grand complet. On ne s'y amuse guère, mais on n'aurait garde d'y manquer. La haute aristocratie y va parce que les archiducs y vont, et les archiducs y vont, non par sympathie, mais par ordre supérieur, pour ne point déplaire à Berlin. *Ne point déplaire à Berlin,* c'est la grande préoccupation de tout ce qui, de près ou de loin, tient au gouvernement en Autriche, et le prince Reuss a eu souvent l'occasion de s'assurer, par lui-même, avec quel soin l'on y veille.

Causeur fort agréable quand il le veut, le prince écoute généralement plus qu'il ne parle. C'est sa principale qualité. Pour le reste, c'est un audacieux; et ce qui le prouve, c'est qu'en 1876, âgé alors de cinquante-deux ans, il n'a pas craint de chercher

dans l'hymen les douceurs de la paternité. Et il les a trouvées.

Un ambassadeur de France inoubliable à Vienne fut le comte Duchâtel. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, il avait deviné, du premier coup, l'art si difficile de gagner non seulement la sympathie, mais encore l'amitié des principales familles aristocratiques. On se faisait un véritable plaisir d'aller le voir; tous les jours, à l'heure des visites, la place Lobkowitz était trop petite pour contenir la quantité de voitures armoriées venues pour déposer devant l'hôtel de l'ambassade de France les plus illustres noms de la monarchie.

Le comte était d'ailleurs admirablement secondé par sa femme, dont l'esprit et la grâce étaient devenus proverbiaux à Vienne. La jolie comtesse Duchâtel, née d'Harcourt, a joué, pendant près de trois ans qu'elle est restée dans la capitale de l'Autriche, un rôle analogue à celui que la princesse Pauline de Metternich joua à Paris sous le second Empire. Reine de la mode et de l'élégance, c'est elle qui donnait le ton. On copiait ses toilettes, on imitait ses attelages. Ses mots, parisiens en diable, faisaient le tour des salons du *high-life*. Et on la

citait comme la première amazone, après l'Impératrice.

Alors les fêtes succédaient aux fêtes. Quand il y avait un grand dîner, on faisait venir de Paris par train spécial les primeurs et les pièces les plus remarquables de chez Potel et Chabot. Quand il y avait un grand bal, plusieurs wagons arrivaient directement de Nice avec des quantités énormes de fleurs, qui étaient galamment distribuées aux dames. L'Empereur, les archiducs, les membres de la famille impériale, honoraient de leur présence les réceptions de l'ambassadeur.

Tout cet échafaudage de faste et de richesse s'est évanoui après la mort de Gambetta. Le comte Duchâtel, que le « dictateur » avait rallié à la République, s'est subitement rappelé un beau matin que son père avait été ministre sous la monarchie de Juillet; il s'est empressé de profiter du vote de la loi contre les princes pour redevenir royaliste et donner sa démission.

M. le comte Foucher de Careil a succédé au comte Duchâtel. Il n'a point essayé, tout d'abord, de lutter par des fêtes contre le souvenir de celui qu'il remplaçait. Au premier moment cela était im-

possible. M[me] Foucher de Careil arrivait à Vienne au lendemain de la mort de sa fille; elle apportait le deuil et le chagrin dans ce brillant palais de l'ambassade de France, que venaient de quitter l'élégance et la gaieté. Mais le comte et la comtesse ont prouvé, par la fête qu'ils viennent de donner, qu'ils pouvaient rappeler et retenir de nouveau l'aristocratie viennoise au palais Lobkowitz.

Le comte Foucher de Careil, dont l'autorité est incontestable en la matière, se préoccupe beaucoup des questions agricoles si intéressantes en Autriche-Hongrie. Je crois qu'il rendrait grand service à son pays en faisant comprendre à la France qu'elle doit s'ouvrir tout entière au commerce de l'Autriche, si elle veut y lutter contre l'influence allemande. Économiste, il sait quelle importance ont, dans la politique, les débouchés économiques.

Homme aimable, bienveillant, le comte Foucher de Careil est un diplomate correct; il a, comme moi, une haute idée de la presse. Chaque matin il se fait faire un résumé des journaux viennois, ce qui lui permet d'être au courant de toutes choses.

Des ambassadeurs sur lesquels il n'y a absolument rien à dire, c'est sir A. Paget, le représentant de Sa

Majesté Britannique, et Sadullah-Pacha, l'envoyé du sultan. Sir A. Paget, qui n'est à Vienne que depuis quelques mois, est un vieux monsieur à longs favoris gris, dont le mutisme rendrait des points à celui du maréchal de Moltke. Quant à Sadullah, c'est le même qui, à l'époque où il était accrédité à Berlin, n'eut jamais la chance de trouver M. de Bismarck chez lui.

Notre ambassadeur actuel à Vienne est un diplomate d'une perspicacité très grande, qui a déjà fait ses preuves dans l'un des postes les plus importants pour la politique russe, à Constantinople. C'est le prince Lobanoff-Rostowsky. Sous les dehors de la bonhomie, Lobanoff est un adroit calculateur qui, en toute occasion, sait sauvegarder nos intérêts. Adorateur des jolies femmes autant que le prince Gortschakoff, il serait capable de jouer l'amoureux fou vis-à-vis d'une grande dame, s'il savait pouvoir lui arracher un secret profitable. Grand amateur de champagne, il a feint plus d'une fois d'être « embarrassé » de sa langue pour mieux faire causer les autres. Un des moyens diplomatiques du prince Lobanoff, quand il veut échapper à d'ennuyeux et inutiles pourparlers politiques, ce n'est point de poser

pour la maladie, mais de se faire donner un congé. Il part alors pour les fins fonds de la Russie, et on ne le voit revenir que lorsque la situation s'est suffisamment éclaircie.

Un mot maintenant sur quelques-uns des envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires.

Le plus en évidence est le comte de Jonghe d'Ardoye. C'est le doyen du corps diplomatique, en ce sens que voilà bientôt vingt ans qu'il représente la Belgique à Vienne. Homme aimable et d'un tact exquis, c'est un diplomate fort bien vu à la cour. Il a fait preuve, en mainte occasion, d'un talent peu commun, et que plus d'un représentant de grande puissance pourrait lui envier. La façon habile avec laquelle il a préparé le mariage de l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie avec la princesse Stéphanie, fille du roi Léopold, est encore présente à toutes les mémoires.

Le représentant du roi des Belges n'a jamais cessé d'être *persona gratissima* à la cour des Habsbourg. La société de Vienne se souvient avec plaisir du comte O'Sullivan de Grasse, le prédécesseur du ministre actuel, un causeur comme il n'y en a plus, dont les fins aperçus et les spirituelles reparties ont

pendant une longue série d'années fait les délices de l'aristocratie en Autriche. Sa belle prestance et sa fatuité lui valurent le surnom de Soliman le Magnifique. Le comte O'Sullivan avait comme secrétaires de légation ses deux fils, dont l'un, le plus jeune, est mort de la poitrine à Venise, tandis que l'aîné, qui vit encore, est devenu le mari de Charlotte Wolter, l'éminente tragédienne.

L'Espagne possède à Vienne un représentant dont les mérites peuvent être comparés à ceux de son collègue de Belgique, puisque c'est lui qui fut chargé d'arranger le mariage de la princesse Christine, fille de l'archiduchesse Élisabeth, avec le roi Alphonse XII.

Don Augusto Conte est un petit diplomate, vif et alerte, aux cheveux, à la moustache et aux favoris grisonnants. Il a le type castillan ; sa conversation ne manque pas de charme. On peut le rencontrer tous les jours sur le Ring, marchant avec l'élasticité d'un jeune homme, bien qu'il ait dépassé depuis longtemps la cinquantaine. Il est vrai que l'embonpoint ne le gêne en aucune façon.

Un diplomate aussi très maigre, — au physique naturellement, — c'est le prince Grégoire Ypsilanti,

le représentant de S. M. le roi des Hellènes. Portant une longue barbe blanche admirablement soignée, c'est un grand seigneur qui a la passion du jeu. On le trouve au Jockey-Club ou au Casino des Nobles jusqu'à une heure fort avancée, et ses nuits blanches lui coûtent souvent des sommes considérables. On prétend, du reste, qu'il justifie le proverbe : s'il n'a jamais eu de chance au jeu, il en a toujours eu beaucoup auprès des dames.

Le prince Ypsilanti a pour épouse la princesse Hélène, fille de feu le baron Sina, le richissime banquier. Il est, par son mariage, beau-frère du duc de Castries.

Avant de finir, je mentionnerai encore les ministres du Portugal, du Brésil, de la Perse, de la Roumanie et des États-Unis d'Amérique, bien qu'il y ait fort peu de chose à dire sur leur compte.

Le vicomte de Valmor, qui représente le Portugal, est un diplomate fort sympathique ; le peu d'importance de ses fonctions ne lui permet pas de déployer ses qualités supérieures. Il est malheureux qu'une mission exceptionnelle ne lui fournisse pas l'occasion d'être apprécié selon ses mérites. Caractère chevaleresque, parfois un peu timoré, il sait,

lorsque sa loyauté est mise en demeure, être un ami sûr.

Le ministre du Brésil, M. de Carvalho-Borgès, transféré à Lisbonne, vient de présenter ses lettres de rappel à l'Empereur.

Quant au général Neriman-Khan, le gros, gras et très joyeux envoyé du Shah de Perse, c'est un aimable Arménien, fin et rusé sous les apparences d'un bon enfant.

M. Carp, représentant du jeune royaume de Roumanie, est un beau et fier Valaque, qui déploie beaucoup de zèle et de talent dans l'intérêt de son pays. Sa femme et celle du ministre arménien sont les plus jolies femmes du corps diplomatique. M. Francis, le représentant américain, a un défaut commun à un grand nombre de ses compatriotes : celui de ne parler aucune autre langue que l'anglais. Il est républicain et va quitter Vienne sous peu, à cause de la victoire remportée aux dernières élections par le parti démocrate. M. Francis abandonne la carrière diplomatique et retourne dans l'État de New-York, à Troy, où il est propriétaire d'un journal très lu et très apprécié : le *Troy Times*.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

LA SOCIÉTÉ

Tant que Vienne fut la résidence des empereurs d'Allemagne, la petite ville, enfermée entre ses murs, resta pour l'Europe du Sud-Est un centre de civilisation et de plaisirs. Au palais de l'empereur, aussi bien que dans les hôtels des courtisans, on menait joyeuse et large vie. C'est alors que les Habsbourg donnaient ces fêtes brillantes dont parlent avec enthousiasme les *Mémoires* de lady Montague. Dans la « Favorita » impériale, aujourd'hui le « Theresianum », Léopold Ier, costumé en aubergiste et entouré des seigneurs de sa cour déguisés en paysans, recevait le czar Pierre le Grand vêtu en moujik ;

Charles VI, ce passionné du luxe, organisait des fêtes où sur un lac improvisé se livraient des combats nautiques.

Avec Marie-Thérèse, les réunions furent plus intimes et plus modestes. Préoccupée de rattacher à la monarchie, d'austriaciser, ainsi qu'on a dit, les noblesses hongroise, allemande et slave, elle substitua aux fêtes à grand fracas les soirées toutes simples où son action personnelle s'exerçait mieux sur les notabilités qu'elle appelait auprès d'elle. Son fils, l'Empereur Joseph, continua ces traditions ; il affectionnait du reste les salons où de fins esprits savaient donner à la conversation ce tour charmant et si distingué en renom au siècle dernier ; lui-même était un des plus agréables causeurs du groupe célèbre que les sœurs de Liechtenstein avaient réussi à former à leur table de thé. En 1814 encore, lorsque le congrès retenait à Vienne les monarques de l'Europe, les salons viennois brillaient d'un grand éclat ; le prince de Ligne, qui écrivait : « Le congrès danse, mais il ne marche pas », était l'âme de ces réunions, qu'il emplissait de son esprit et amusait par ses bons mots. Les grandes dames de l'aristocratie donnaient vivement la repartie, et toujours l'une d'elles était

la reine de la mode, de l'élégance, du bon ton, régentait la cour et la ville. C'était la belle comtesse Lori Fuchs, remplacée plus tard par la toute-puissante femme du chancelier prince de Metternich et sa mère la comtesse Mélanie Zichy, auxquelles succédait jusqu'à ces dernières années la comtesse Lori Schwarzenberg.

Vous ne vous étonnerez pas d'apprendre que la société actuelle ne ressemble plus du tout à celle d'autrefois. Depuis 1866, depuis le dualisme, les choses ont bien changé. L'Empereur passe hors de Vienne les mois d'octobre à janvier, ceux-là mêmes qui voyaient s'ouvrir les salons et les fêtes se succéder sans interruption. La noblesse hongroise reste maintenant dans son pays redevenu libre et consacre son hiver à la capitale du royaume reconstitué. Les fédéralistes suivent l'exemple, principalement les Tchèques à Prague. Les familles autrichiennes, de leur côté, ne quittent leurs châteaux pour rentrer à Vienne qu'au retour de *leur* souverain à la Hofburg. Les réunions mondaines ne commencent donc en réalité qu'au mois de janvier, pour se terminer avec le mardi gras. Alors, par exemple, il n'est pas de nuit sans bal ou sans fête quelconque;

les femmes de l'aristocratie ne passent au lit, durant cette époque, que les heures où le soleil luit.

On a toujours accusé la société de Vienne d'être farouchement exclusive. Il ne peut en être autrement dans un monde dont les membres forment, à la lettre, une seule et même famille. L'étranger que l'urbanité des Viennois introduit dans « la Société » — elle se nomme ainsi elle-même — est étonné de n'entendre jamais prononcer un seul nom de famille, et ne peut se reconnaître au milieu des Lori, des Peppi, des Molly, Séphine, Joselle, Mariette, Mimi, Mitzy, Franzl, Franzi, Féri, etc., qui tintent constamment à ses oreilles; il lui faut une longue habitude avant de savoir de quelles personnalités il est question dans la causerie à laquelle il assiste. C'est que ce monde est parent et allié entre lui à tous les degrés possibles. Les Liechtenstein et les Schwarzenberg, les Trauttmansdorff et les Hardegg, etc., d'aujourd'hui se tutoient comme se sont tutoyés leurs pères, leurs aïeux, leurs premiers ancêtres, arrivés ensemble dans la marche orientale de l'empire germanique à la suite des comtes de Babenberg, auxquels ce fief fut confié. Lorsque, après l'extinction des Babenberg, Rodolphe de Habsbourg arracha l'Austrasie à

Ottokar de Bohême pour la donner en fief à ses fils, vingt-quatre Trauttmansdorff et autant de Hardegg arrosèrent de leur sang le champ de bataille de Marchfeld. Depuis, que de mariages ont uni ces maisons! Aussi, plusieurs centaines des noms les plus illustres ne peuvent-elles se rassembler dans un salon sans former une réunion de famille; ceci explique comment les étrangers sont véritablement des étrangers pour la société, et pourquoi elle les admet si difficilement.

Elle est hospitalière cependant, et il n'est pas indispensable d'être issu de l'aristocratie autochtone pour en faire partie. Si l'on est grand seigneur de naissance et de manières, si l'on sait apporter à une conversation qui roule naturellement entre gens du même milieu sur les cancans de famille et le commérage social, un aliment nouveau, de la gaieté et un peu d'esprit, on est certain d'être bien accueilli et d'être aussitôt traité sur le pied de la plus parfaite égalité. La vie dans le grand monde est des plus agréables; on a vu nombre de personnages, après y avoir reçu leurs lettres de naturalisation, y prendre un tel plaisir qu'ils n'ont jamais quitté Vienne et sont devenus aussi Viennois que les habitants de la

capitale : ainsi du maréchal Marmont et de l'Espagnol Montenegro, des princesses d'Acerenza et de Courlande, de beaucoup de diplomates qui ont refusé tout autre poste ou renoncé à la carrière, pour rester.

La cour, par contre, est intraitable. L'étiquette, encore tout imprégnée de la rigidité espagnole, ne plaisante pas avec l'origine de ceux qui demandent à y être admis.

Je vous ai dit, je crois, que l'Empereur donne deux bals seulement chaque hiver : l'un est « le bal *de* la cour » (*Hofball*), l'autre « le bal *à* la cour » (*Ball bei Hofe*); le premier est le bal officiel, celui auquel assistent tous ceux qui ont le droit de présentation, et le corps diplomatique; le second est pour ceux-là seuls que l'Empereur et l'Impératrice invitent spécialement.

Le droit de présentation n'est pas le privilège de tout le monde; il faut posséder tous ses « quartiers », soit huit de par le père et huit de par la mère, seize en totalité. C'est par grande indulgence que, à côté des chambellans actuels et futurs, c'est-à-dire ayant les seize quartiers voulus pour porter cette clef que le général Crossard appelait la déco-

ration du d..., on tolère quelques jeunes gens dont les aïeux ont eu la coupable faiblesse de préférer une simple bergère à une héritière à parchemins. Une exception est faite pour les Hongrois, protégés en cette matière comme en bien d'autres à la cour d'Autriche; on ne leur demande que huit quartiers, même pour obtenir soit la dignité de chambellan, soit celle de membre des ordres de chevalerie Teutonique et de Saint-Jean-de-Jérusalem, soit la dignité de dame du palais, de dame de la Croix étoilée, ou une place dans un chapitre de chanoinesses.

Ce règlement sévère a son contre-coup dans la société, où nuls parents n'acceptent jamais pour gendre ou bru un jeune homme ou une jeune fille qui ne possède pas le droit incontesté aux honneurs de cour. Toute infraction à ce principe a des conséquences graves. Libre à la jeunesse aristocratique d'avoir ses petits romans; mais si une mésalliance en est le dénouement, les lois de la noblesse, reconnues comme lois d'État, frappent les coupables d'incapacité d'héritage.

En dehors du palais impérial, la société danse aux grands bals qu'ont l'habitude de donner au carnaval les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor, le

marquis Pallavicini, l'ambassadeur d'Angleterre et celui d'Allemagne. Notre ambassadeur, le prince Lobanoff, n'ouvre pas les magnifiques salons du palais du prince Paar, qu'il habite. Du temps des Kaunitz, des Metternich, des Schwarzenberg, des Buol, des Rechberg, des Mensdorff, des Andrassy, le ministère des affaires étrangères retentissait souvent du bruit joyeux des violons; aujourd'hui, avec le célibataire comte Kalnoki, les salons du Ballplatz sont muets. Les chefs des plus grandes familles, les Liechtenstein et les Schwarzenberg, pourraient organiser les plus merveilleuses fêtes du monde dans leurs palais; mais le premier est un jeune homme maladif, l'autre un vieillard, et l'amour des plaisirs n'a jamais hanté ou ne hante plus leur esprit.

Les fanatiques de la danse — et le tout Vienne aristocratique a ce fanatisme — ont été obligés, pour satisfaire leur passion, de recourir au système des pique-niques. Chaque hiver, la société organise de ces parties au palais de la chancellerie aulique de Transylvanie. D'autres bals sont offerts par les dames aux messieurs, et par les messieurs aux dames, dans un local bien démocratique pour un monde si conservateur, à l'Hôtel Métropole. Une

coutume bien charmante encore, aujourd'hui tombée en désuétude, c'étaient les « Bals aux roses », qui, au printemps, rassemblaient l'aristocratie dans les serres du Jardin impérial (*Kaisergarten*).

Si la société viennoise trouve encore à danser dans quelques maisons, en revanche les salons qui lui sont ouverts se comptent maintenant. Je ne parle pas de celui de l'archiduchesse Élisabeth, où ne vont que la famille impériale et les princes étrangers. En cherchant bien, je ne vois que trois salons : ceux des princesses Dietrichstein, de Metternich, et de la comtesse Clam-Gallas, qui réunissent les *upper ten Thousand* entre le mercredi des Cendres et le lendemain des courses du mois de mai.

La princesse Dietrichstein reçoit tous les jours impairs ; la princesse Metternich, les lundis et les vendredis ; la comtesse Clam-Gallas, le vendredi seulement.

Le salon Dietrichstein est soumis aux vicissitudes de toute maison largement ouverte. Comme les visiteurs peuvent y aller plusieurs fois par semaine, les uns y sont fort assidus, les autres y vont à leur convenance, au hasard des loisirs ou de la liberté de la soirée. Il en résulte que parfois il y a foule, et que parfois le cercle est très restreint.

On s'amuse beaucoup aux réceptions de la princesse de Metternich; le lundi, les jeunes filles sont exclues; le mercredi leur est réservé; ce jour-là, il y a plus de monde naturellement; mais l'autre soir, c'est plus gai.

Le gentil petit palais de la comtesse Clam-Gallas est situé au milieu d'un grand jardin, sur les bords du rideau de verdure qui descend de la Vaehringerstrasse vers l'ancien lit du Danube. Les plus gros personnages de Vienne s'y donnent rendez-vous; on y rencontre toujours une centaine de personnes au moins. Aussi à peine peut-on en saluer quelques-unes; on échange trois mots avec deux amis, conversations interrompues vingt fois en dix minutes; on découvre ceux que l'on cherchait au moment où ils sortent pour monter en voiture, et l'on revient chez soi en se demandant ce que l'on a gagné à faire tant de toilette, et à l'ennui d'avancer au pas pendant une demi-heure dans une file de carrosses; mais on peut dire que l'on a été chez « Clam » ; et voilà !

Il est regrettable que Vienne n'ait plus de salon quotidien. Ce n'est que là, dans un cercle qui, à force de se voir, devient un cercle d'amis, d'intimes, que se développe la véritable vie sociale, que naît le

propos, que se forge l'esprit. De mon temps, nous avions ainsi deux salons où j'ai passé les meilleures heures de mon séjour à Vienne. Je veux au moins dire, par reconnaissance, le nom des deux charmantes maîtresses de maison qui nous faisaient les soirées si douces et si agréables : la comtesse Nako et la princesse de Cröy.

L'aristocratie n'est pas tout Vienne ; mais au point de vue de la « société », nulle autre classe ne constitue un monde aussi caractérisé, aux allures aussi tranchées. Il y a des groupes qui se réunissent selon leur caprice, selon les milieux où ils évoluent ; il y a des coteries, mais rien qui ressemble à la société. Le monde militaire n'a pas d'existence à part. Il existe bien un « casino militaire », aux appartements luxueux, assez fréquenté par les familles des officiers, où se donnent, pendant la saison, des concerts suivis de danse ; mais on ne fait qu'y passer, et le casino n'est point le centre d'un monde spécial. Quant au peuple des fonctionnaires, il ne forme pas non plus un milieu à part.

Une des curiosités de la vie viennoise, qu'il m'est impossible de passer sous silence, ce sont les grands bals de corporation, dits « bals d'élite ». Les étu-

diants en droit et en médecine, ceux de l'École polytechnique, les employés de chemins de fer, organisent chaque hiver de ces bals; il en est de même de la *Croix blanche*, société patriotique pour l'envoi des officiers aux villes d'eaux; des artistes peintres qui donnent un bal costumé; des artistes chanteurs qui font une « nuit folle »; des journalistes, etc. La religion même et le principe des nationalités servent de prétexte à des fêtes : il y a le bal protestant, le bal grec, le bal polonais, le bal Hongrois et le bal... du *Club pour l'étude des langues française et anglaise.*

Le bal des industriels a remplacé le Bürgerball ou bal des bourgeois, disparu en 1870 avec son fondateur, M. de Parthenau. Organisé par de jeunes employés de banque et de chemins de fer, patronné d'abord par les dames du grand monde, telles que la princesse de Schwarzenberg et la princesse Kinsky, et par l'archiduchesse Marie-Thérèse, femme de l'archiduc Charles-Louis, ce bal a en outre le privilège « d'être honoré de la présence » de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice.

Les plus aristocratiques de toutes ces fêtes ont été un moment celles dont la princesse de Metternich et le baron Nathaniel de Rothschild s'étaient faits

les impresarii au profit de la Société des Amis des Arts viennois. Toute l'aristocratie y assistait ; c'était fort riche et fort élégant, mais bien froid. La noblesse s'y donnait pour ainsi dire en représentation, jalouse qu'elle était de maintenir la barrière qui la sépare du reste du monde. Aujourd'hui, la Société des Amis des Arts viennois a été abandonnée par ses illustres fondateurs et protecteurs, qui trouvaient un peu cher leur rôle de Mécène ; elle reste aux mains d'un comité moins riche et plus bourgeois, qui fait les choses plus simplement.

Une Société toute nouvelle, mais des mieux composées, est l'*Artistico-Humanitaire,* présidée par le prince Gustave de Saxe-Weimar et le comte Émile de Wimpffen. Réunion choisie de musiciens et d'artistes dramatiques du monde, elle se propose de donner des soirées théâtrales suivies de danse, au profit des pauvres. Le public a l'occasion, dans ces soirées, d'entendre la voix superbe et de goûter le remarquable talent de la comtesse de Wimpffen. Le grand monde, du reste, ne manque pas d'acteurs ni d'auteurs amateurs ; ainsi le prince de Metternich, le comte Charles de Bombelles, le comte Chrétien Kinsky, etc.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

LES PRINCES ET LES PRINCESSES

Tout se passe, à Vienne, dans la société, d'après des règles immuables empruntées au cérémonial de la cour espagnole. Sans être cependant aussi minutieux qu'en Angleterre, où chaque famille a son rang d'après sa création au « peerage » ou au « baronetage », et où l'on sait mathématiquement quels « elder sons of younger sons » doivent précéder certains « younger sons of elder sons », les usages n'en sont pas moins d'un formalisme outré. Il ne faut pas ignorer, par exemple, que, dans un bal, les princesses seules ont droit de se placer à la table où soupent l'Empereur et l'Impératrice. Ce sont elles

qui tiennent la tête de la noblesse; il n'est donc que juste de commencer par elles.

La maison régnante de Liechtenstein a de nombreux représentants à Vienne. D'abord, le chef de la maison et souverain actuel, Jean II, célibataire, vivant tout à fait à part du monde, grand amateur et protecteur des arts, et propriétaire d'une des plus belles galeries de la capitale. Je vous ai parlé aussi, à propos du libéralisme chrétien, du rôle politique des princes Aloïs et Alfred. Ce dernier a épousé sa cousine, la princesse Henriette de Liechtenstein, sœur du prince Jean. La princesse Henriette est fort belle, malgré ses quarante ans, et plus d'un cœur bat encore pour elle.

Le prince Aloïs est veuf de cette mystérieuse Mary Fox, la fille adoptive de lord et de lady Holland. Ceux-ci devaient laisser leur immense fortune à l'enfant qu'ils avaient élevée, à condition qu'elle sût conserver leurs bonnes grâces. On a prétendu que, devenue princesse, la jeune femme, curieuse de connaître son origine que l'on disait plus qu'illustre, avait perdu l'affection de ses parents adoptifs pour s'être livrée à une recherche trop active de la paternité. Si le fait est vrai, lord et lady Holland n'ont

pas eu à deshériter leur enfant, car la princesse Mary est morte toute jeune et bien avant eux.

La princesse Henriette de Liechtenstein a d'autres sœurs, toutes aussi belles, d'un même port de reine, et de beaucoup d'esprit. L'aînée, la princesse Marie, est mariée au comte Ferdinand de Trauttmansdorff, président de la Chambre des seigneurs; la seconde, la princesse Caroline, est princesse Alexandre de Schœnbourg-Hartenstein. Le prince est l'un des hommes les plus éminents de l'Empire; tous deux passent l'hiver à Vienne, dans un charmant pavillon situé sur les hauteurs du faubourg de la Wieden. La princesse Louise vient de perdre son mari, le comte de Fünfkirchen. Quant aux princesses Sophie et Thérèse, mariées l'une au prince de Lœwenstein-Wertheim-Rosenberg, l'autre au prince Arnolphe de Bavière, elles ont quitté Vienne à la suite de leur mariage.

Une autre sœur, la princesse Anne, a épousé le prince George-Chrétien de Lobkowitz, duc de Raudnitz. La famille de Lobkowitz est une de celles qui ont plus ou moins émigré de Vienne. Jadis le prince et la princesse Ferdinand donnaient des bals splendides dans leur palais de la capitale, que leur

fils, le prince Maurice, a loué à l'ambassade de France, pour se fixer à peu près complètement à Prague.

La famille de Liechtenstein compte encore à Vienne d'autres représentants : les enfants du prince Charles, l'ancien grand maître de la cour, général de cavalerie des plus populaires en son temps. On dit même que ses aventures amoureuses dans les classes les moins distinguées de la société l'avaient rendu plus que populaire. C'est à lui qu'une jeune fille, serrée de fort près, répondit : « Mais, Monseigneur, rien de plus facile pour vous que de me voir ! Je suis fille de cuisine chez Votre Altesse. » Les filles du prince Charles ont une vie pleine de dignité. Bienveillantes et modestes, elles possèdent une aptitude à l'étude des sciences qui leur a procuré une justesse de raisonnement et un esprit philosophique manquant à bien des femmes. L'aînée, la princesse Nanni (Anna), est veuve du prince Ferdinand de Trauttmansdorff-Weinsberg. Élisabeth est mariée à l'altgrave Hughes de Salm-Reifferscheidt-Krautheim ; la troisième, Fanny (Françoise), est princesse d'Arenberg ; la quatrième, Marie, est princesse Ferdinand de Kinsky. Une des beautés de son temps,

la princesse Marie est encore merveilleusement conservée ; mais elle partage sa royauté entre ses trois filles, la princesse Auersperg, la princesse de Montenuovo et la comtesse Wilczek, trois jeunes mariées qui n'ont pas encore d'histoire.

Le prince régnant, Adolphe de Schwarzenberg, est veuf de cette charmante princesse Lori (Éléonore) qui fut pendant plus de trente ans à la tête de la société viennoise. La princesse Lori était belle, spirituelle, d'un tact infini. De la famille des Liechtenstein, possédant une immense fortune, maîtresse de maison incomparable, d'une bienfaisance qui ne se lassait jamais, il était naturel qu'elle prît, dans le monde, la place de la princesse Mélanie de Metternich, retirée en Angleterre après la révolution de 1848. Le règne de la princesse Lori date d'un peu après le rétablissement de l'ordre en 1850. Jusqu'en 1873, c'est elle qui a décrété la mode, donné le ton, décidé qui serait du monde ou en serait exclu, à quel rang l'on appartiendrait, quelles fêtes seraient données et quelles refusées ; tout dépendait, pour faire son chemin dans le monde, de l'appréciation portée sur vous par la princesse Lori. La princesse a eu sur la société viennoise de ce temps une trop

grande influence pour qu'il n'en soit pas question ici. Blonde au teint transparent, elle resta belle jusqu'à ses derniers jours, si belle que la médisance ne craignait point de s'attaquer à elle, malgré son âge. Pures calomnies, mais qui témoignent de la constante jeunesse de la princesse. Elle avait bien cinquante ans, lorsqu'on inventa sur elle ce jeu de mots, en français : « La princesse Lori, — lasse de colère (général Koller), — prit un calmant (comte Kalman-Hunyady), parce qu'elle ne voulait pas de la morale (prince Lamoral). » L'invention était gratuite ; mais elle venait de gens qui, voyant passer la princesse Lori, ignoraient sans doute qu'elle était grand'-mère.

La succession de la princesse Lori est encore vacante. Il ne s'est pas trouvé dans la société de supériorités assez brillantes pour la remplacer. La royauté s'est partagée entre deux personnalités trop importantes l'une et l'autre pour qu'aucune voulût rien céder à sa compétitrice : la princesse de Metternich et la comtesse de Clam-Gallas. Peut-être celle-ci est-elle trop peu hardie pour s'emparer du trône vacant; la première est trop indépendante pour que son pouvoir soit unanimement reconnu.

Que vous dirai-je de la princesse Pauline de Metternich, que vous n'ayez déjà entendu? La princesse est assez célèbre en Europe pour que sa figure, son caractère, ses allures, ses goûts, son élégante excentricité aient été l'objet de cent mille contes divers. Comme les natures tout en dehors, exubérantes, que leur haute situation et leur fortune rendent facilement exemptes de préjugés, la princesse a des ennemis nombreux qu'elle dédaigne et dont elle méprise les racontars, et des amis qu'elle n'écoute pas toujours, dont elle se moque même assez volontiers. Elle a un esprit étincelant et une sorte de vaillance qui fait qu'elle ne recule jamais devant l'expression de sa sincérité; à la fois hautaine et bienveillante, bonne et implacable selon sa fantaisie, elle est assez haut placée pour ne craindre personne, et assez grande dame pour s'arroger tous les droits. Si elle n'était princesse, elle serait l'une des comédiennes les plus remarquables de son temps et digne d'être sociétaire au Théâtre-Français. Adorable compagnon pour les hommes, fidèle aux femmes qui ont su lui plaire, elle aime loyalement et déteste de même. L'affection qu'elle a vouée à la France est telle que nulle puissance au monde ne pourrait l'o-

bliger à en diminuer ou à en taire la manifestation.

A Vienne, la princesse a pris naturellement, dans la société, une des premières places; elle ne souffrirait pas, du reste, d'être reléguée au second rang. Bals, réceptions, fêtes, représentations théâtrales, elle sait mettre tout en jeu, dans son château d'été aussi bien que dans son palais d'hiver, pour que la Renommée aux cent voix redise au monde entier l'écho de ses actions.

Voici une anecdote qui vous la peindra telle qu'elle se comporte à Vienne. Un de ces hivers, elle arrive en retard à un bal que donnait l'archiduc Louis-Victor et, contre l'étiquette, après la venue de l'Empereur. « Mais, princesse, lui dit l'archiduc en la recevant, l'Empereur est déjà là. » — « Qu'est-ce que cela me fait? répondit-elle en présence de tous les laquais rangés dans l'antichambre; pour ce que l'Empereur peut avoir à me dire, j'arrive toujours assez tôt. » L'archiduc, blessé, ne répliqua rien; mais, l'heure du souper venue, il lui fit annoncer par son aide de camp, le comte Choloniewski, que, vu le peu de prix qu'elle attachait à la conversation de l'Empereur, il avait disposé en faveur d'une autre dame de la place qui lui avait été réservée à la

table de Sa Majesté. C'était un congé en règle. Il fallut l'intervention de François-Joseph, toujours bon et indulgent, pour rétablir les choses.

La princesse Pauline ressemble beaucoup, par ses audaces de langage, à sa belle-mère, la princesse Mélanie de Metternich, née de Zichy, femme du grand chancelier de l'Empire, laquelle n'hésitait guère devant un mot terrible. Peut-être ignorez-vous la réponse qu'elle fit, au lendemain de 1830, au marquis de Saint-Aulaire, ambassadeur du roi Louis-Philippe? Cette réponse vaut la peine d'être citée, parce qu'elle eut pour conséquence un autre mot du prince de Metternich que tout apprenti diplomate doit connaître. Vous n'ignorez pas que le roi Louis-Philippe eut d'abord contre lui les cours souveraines d'Europe qui lui reprochaient ce qu'elles appelaient une usurpation. A Vienne, dans le monde, l'animosité était grande, et le marquis de Saint-Aulaire s'y heurtait à plus que de la réserve, à une extrême froideur. Or, dans un bal, le marquis de Saint-Aulaire, mis en face de la princesse Mélanie, crut devoir lui faire compliment sur le magnifique diadème qu'elle portait ce soir-là : « Oui, répondit la princesse, mais du moins, il n'est pas volé, celui-là ! »

L'ambassadeur français, piqué, alla le lendemain faire ses remontrances au chancelier et lui demander satisfaction pour son maître outragé. Il ne réussit qu'à s'attirer cette réponse, un chef-d'œuvre de diplomatie : « Permettez-moi de vous faire observer, lui dit le prince, que j'ai aimé M[lle] Mélanie de Zichy et que je l'ai épousée, mais que je ne l'ai pas élevée. »

Je vous ai dit que le troisième salon de Vienne était celui de la princesse Dietrichstein. La princesse Aline, née Dietrichstein, est veuve du comte Alexandre de Mensdorff-Pouilly. A la mort de son père, décédé sans enfant mâle, le titre et la fortune de la principauté auraient dû revenir à la fille aînée, la princesse Thérèse, mariée au comte de Herberstein. Mais ce dernier refusa un titre et une fortune qui l'auraient obligé à faire l'abandon du nom de ses ancêtres, et le majorat revint au comte de Mensdorff, mari de la fille cadette, qui l'accepta avec tous ses bénéfices et aussi avec toutes ses conséquences.

Les Mensdorff sont les descendants du comte Emmanuel de Pouilly, un émigré français de la Révolution qui prit du service dans les armées autrichiennes, où il s'illustra ; mais avant, il eut soin de troquer son nom français contre un nom allemand,

afin de ne pas avoir à subir la loi contre les nobles au cas où il serait fait prisonnier. A la Restauration, il resta en Autriche, où il avait épousé une princesse de Saxe-Cobourg et où il était parvenu au grade de général de cavalerie; il reprit alors son nom de Pouilly.

Son petit-fils, le comte Alexandre de Mensdorff, devenu prince de Dietrichstein, a été l'un des hommes les plus considérables de l'Empire, un vaillant soldat et un solide diplomate, un ministre des affaires étrangères conciliant et d'une exquise amabilité. Ses grandes qualités lui ont valu d'épouser la belle princesse de Dietrichstein, qui fut, comme jeune fille, ainsi que ses trois sœurs, l'une des plus élégantes et aussi des plus piquantes filles à marier de son temps. La princesse est aujourd'hui l'une des meilleures, des plus affables et des mieux accueillantes grandes dames de Vienne, et son salon est, avec celui de sa sœur, la comtesse de Clam-Gallas, celui où vous trouverez le plus de charme et de plaisir.

Le prince Charles Auersperg réside à Prague le plus habituellement, ce qui est regrettable parce que sa femme, la princesse Ernestine, née de Festetics, manque à la société. Le frère cadet du prince

Charles était le prince Adolphe, l'ancien président du cabinet libéral; il vient de mourir, peu après sa femme, la princesse Jeanne, sœur de la princesse Ernestine. La princesse Jeanne était l'un des plus beaux fleurons de la société ; amie intime de la famille impériale, sa fille était la compagne de jeux et d'éducation de la mignonne fille de l'Empereur, l'archiduchesse Valérie. La princesse était l'une des femmes les plus intelligemment bienfaisantes de Vienne.

Il est une autre princesse d'Auersperg, la princesse Wilhelmine, qui appartient à ma génération; elle fut une des belles entre les belles; elle est aujourd'hui une des douairières les plus agréables de notre temps. Son mari était ce charmant et aimable prince Vincent Auersperg, don Juan irrésistible en sa jeunesse, le boute-en-train de la société en son âge mûr. Personne à Vienne n'a oublié les magnifiques bals qu'il donnait en son beau palais renaissance de la Josephstadt, ni les fêtes fastueuses qu'il prolongeait jusqu'au printemps, ni les matinées dansantes organisées dans les serres de son jardin. C'est à lui, à l'influence qu'il eut comme grand chambellan surintendant des théâtres de la cour, que les artistes

durent d'être admis dans l'intimité des grands seigneurs, d'être traités selon leur valeur et leurs qualités personnelles.

La princesse Wilhelmine Auersperg appartient à la famille des princes de Colloredo-Mannsfeld. Sa mère, la princesse Christiane Colloredo, est aujourd'hui l'aïeule vénérée de l'aristocratie. Depuis plus d'un demi-siècle elle exerce une influence bienfaisante et salutaire sur la société. Dans le peuple, elle est l'objet d'un culte véritable. Son mari, le prince François, a été l'un de ces grands seigneurs instruits, sans morgue, généreux, amis des savants et des artistes, qui aurait pu, s'il l'avait voulu, rendre à son pays, au pouvoir, de grands et utiles services.

La princesse régnante de Colloredo-Mannsfeld, — on désigne de la sorte, dans l'aristocratie autrichienne, les chefs de nom et d'armes des grandes familles, — est actuellement la princesse Thérèse. Mais par une de ces anomalies qui n'étonnent pas dans ce monde rigoriste et exclusif, la princesse Thérèse n'appartient pas à la société. Elle est fille du chevalier de Lebzeltern, un simple fonctionnaire, et, de par sa naissance, n'est pas de sang assez noble

pour être traitée de pair à égal par les autres femmes de grands seigneurs. Elle n'a pas été élevée dans le monde, n'a pas dansé avec les jeunes gens de la noblesse, n'a pas eu d'ancêtres amis et camarades des ancêtres des familles de la société pour prendre rang parmi elles. Puis, son mari a frustré les espérances des « mamans » du grand monde qui avaient des filles à marier, et c'est là une déception qui ne se pardonne jamais et qu'on fait peser sur l'*intruse*.

La princesse de Cröy, celle-là dont le salon était de mon temps un des plus intéressants, avait épousé en secondes noces le prince Léopold de Cröy, général des armées de l'empire. Fille du célèbre feld-maréchal comte de Nugent, elle était veuve du comte de Strozzi-Sagrati, de Ferrare, et avait appris à ses côtés, dans l'ancien palais de la Grünangergasse, l'art si difficile de bien recevoir et de tenir un salon. Elle est morte en 1880. Depuis, son mari, le prince Léopold, s'est remarié avec la comtesse Rose de Sternberg, veuve du prince Charles de Hohenlohe. Le salon de Cröy s'est brillamment rouvert avec la nouvelle princesse ; malheureusement pour Vienne, le prince occupe à Léopol un

commandement supérieur, et le salon est momentanément fermé dans la capitale.

Le prince régnant de Khévenhüller a épousé la fille de la comtesse et du galant général de Clam-Gallas, dont elle porte le nom, Édouardine. La princesse réunit les qualités de preux chevalier de son père avec les attraits et la grâce de sa mère ; seulement, elle est plus forte que celle-ci, et la nuance de ses cheveux ondés la rapproche plus d'une beauté du Titien que d'une madone de Murillo.

Une des sœurs du prince est cette belle et admirable princesse de Fürstenberg, au type oriental le plus pur, dont les qualités de cœur égalent celles de l'esprit, et qui a épousé successivement les deux frères, les princes Maximilien et Émile. Une autre sœur est la comtesse Marie Chotek, aussi belle, mais de moins grand air que la princesse de Fürstenberg. Toutes deux ont été fort bien élevées par leur mère, la princesse Toni (Antoinette), qui excellait, du reste, à marier ses filles ; c'est elle qui leur défendait de danser au bal avec d'autres jeunes gens que des épouseurs « riches en avoir ou en espérances ».

Le chef de la maison Esterhazy est veuf d'une

Anglaise, lady Sarah Villiers. Son fils est marié à une enchanteresse, la princesse héréditaire de Croÿ. Vous savez combien est considérable la fortune de ces princes hongrois; un dicton rapporte que l'on peut traverser toute la Hongrie sans quitter leurs terres. Les prodigalités du prince Paul, le fastueux ambassadeur dont le vêtement était recouvert de gros diamants au sacre de l'empereur Alexandre II, ont réussi pourtant à faire une brèche à cette richesse des *Mille et une Nuits*. On écrirait des mémoires bien curieux sur la vie du prince Paul et sur celle de sa femme, ce modèle de la grande dame, comme il serait amusant de conter les aventures de leur fille, la princesse Marie Chorinsky, laquelle, après une série de hauts et de bas des plus fantastiques, finit par échouer dans un modeste emploi au théâtre de Hambourg.

Vous parlerai-je encore des filles du marquis Pallavicini, qui ont épousé, l'une le prince régnant Charles de Trauttmansdorff, l'autre le prince de Paar? Toutes deux sont des femmes sérieuses, aux goûts simples, préférant leur intérieur et leurs nombreux enfants au faste du grand monde, qu'elles ne négligent pas tout à fait cependant, car leur

beauté leur assure toujours de grands succès.

Je crains de babiller un peu trop à tort et à travers, et de faire défiler bien des noms devant vous. Peut-être ces princes et ces princesses tourbillonnent-ils dans votre esprit, sans que leur figure s'y fixe avec toute la netteté voulue. Mais il importait que cette esquisse fût aussi complète que possible, parce que c'est de l'ensemble que doit se dégager la physionomie de la société que je me suis engagé à vous peindre. Et encore ai-je oublié bien des personnalités intéressantes, comme cette jeune et belle princesse Christine de Salm, que sa famille menait en pleurant à l'autel ; comme cette douce et honnête princesse Marie de Starhemberg, qui a dû se séparer de son mari, et plus tard demander le divorce, à cause des relations adultères que le prince entretenait jusque dans le domicile conjugal avec une des soubrettes les moins distinguées d'un théâtre de genre ; comme aussi la famille des Windisch-Grœtz, une des plus nombreuses de l'aristocratie autrichienne ; et tant d'autres moins en vue. Mais si je continuais, il ne me resterait plus ni temps ni espace pour vous parler des comtes et des barons, et ce serait regrettable.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

COMTES ET BARONS

Rassurez-vous, mon jeune ami, je ne vous parlerai pas de toutes les familles comtales de l'ancien Empire germanique, dont la nomenclature remplit plus de douze cents pages de cet almanach à petit texte que publie M. Justus Perthes, à Gotha. La moitié de ces familles a sa résidence en Autriche et a plus ou moins de représentants dans la société. En outre, la noblesse autrichienne n'est pas constituée sur le même pied, quant à la gradation des titres; que les noblesses des autres pays. Ainsi, en France, l'héritier d'un duc sera comte, celui d'un comte, vicomte ; en Italie, la même famille possède à la fois des titres de prince et de duc ; en Angleterre, une pa-

renté qui n'est pas étroitement liée au chef de la famille peut vous laisser dans la bourgeoisie ; en Russie et en Prusse, un titre est souvent sous la stricte dépendance de la possession d'une terre, etc. ; tandis qu'en Autriche, les membres d'une même famille portent tous le même titre : les descendants d'un prince sont uniformément princes, et ceux d'un comte, comtes également. Seules les familles de ce qu'on nomme les « comtes princiers » ont une hiérarchie ; les chefs du nom sont princes, tous les autres comtes seulement. De cette égalité résulte un nombre considérable de familles princières ou comtales, si considérable qu'il faudrait dix volumes simplement pour les énumérer.

Cette nombreuse aristocratie n'a pas toujours une fortune équivalente à la situation de ses membres. Beaucoup de ces nobles sont pauvres, et d'autant plus malheureux qu'ils sont tenus à une perpétuelle représentation. L'Autriche n'est pas encore assez démocratisée pour qu'un gentilhomme puisse, sans déroger, se livrer à toutes sortes de professions. Hors la carrière des armes et celle des fonctions publiques, il n'est guère, pour la noblesse, de situation accessible, sans compter que, par son éducation,

elle est étrangère aux affaires. Il est difficile aussi, dans un pays où le peuple a encore du respect pour les titrés et croit à leur prestige, qu'un bourgeois puisse avoir comme subalterne un comte ou un baron ; ce serait créer une situation fausse à tous les deux. « Voulez-vous que la femme de mon secrétaire prenne le pas sur la mienne? » me répondit un jour très justement un grand banquier, auquel je recommandais un jeune comte de mes amis ayant plus de savoir que d'argent. Une autre fois, j'ai entendu le fameux Stroussberg se plaindre de ne pouvoir plus mettre les pieds à sa guise dans ses écuries ; et, comme on lui en demandait la raison, il répondit : « J'ai dû placer à la tête de mes écuries, pour faire plaisir à mon ami le duc de Ratibor, un baron pauvre qui cherchait un emploi pour vivre. Mais depuis, je suis obligé de m'abstenir d'aller visiter mes chevaux en sa compagnie, afin de ne pas me compromettre devant eux par les marques de respect que m'impose la noblesse de mon employé. » Il est probable que l'aristocratie en Autriche ira s'amoindrissant, au fur et à mesure que les fortunes se fractionneront et que la pauvreté étendra sur elle sa main de fer.

Avant de vous parler des vivants, vous me permettrez d'acquitter une dette de reconnaissance envers cette bonne et admirable comtesse Nako, dont je vantais le salon quotidien. Je serais ingrat si je ne fixais pas ses traits dans cette galerie où je fais défiler tant de figures banales ou vulgaires. La comtesse est morte il y a deux ans à peine, du reste, et son souvenir est présent à toutes les mémoires. Vous en entendrez sûrement parler.

La comtesse Nako, à la fine tête de Tzigane, bien qu'elle fût d'origine arménienne, était une nature élevée, supérieurement douée, un esprit très personnel. Peintre de talent, bonne musicienne, elle était poète dans l'âme, et poète d'autant plus apprécié qu'elle ne matérialisait pas son talent et ne faisait pas de vers. Mais qu'elle se mît au piano pour interpréter les maîtres, qu'elle vous permît de vous asseoir à ses côtés pendant qu'elle travaillait à son chevalet, ou qu'elle vous contât quelque aventure de ses voyages, toujours elle vous donnait à penser. Son esprit allait aussitôt au delà du sujet abordé, et son observation était des plus délicates et des plus justes. Chez elle, on causait vraiment, et la réunion comprenait toujours l'élite de ceux qui préféraient la conversa-

tion de quelques femmes cultivées au fumoir du club ou à la table de baccarat.

Vous connaissez le comte Taaffe. La comtesse, née Czaky, a une conversation pleine d'agrément. Elle n'est pas mijaurée, et vous pourrez, si vous en êtes capable, lui conter lestement quelque bonne histoire ou lancer une boutade, sans crainte de faire battre plus vite son éventail ou d'être repris.

La comtesse Marie Hoyos, née Larisch, est une des jeunes femmes les plus agréables de la société; elle est mariée depuis peu. Méfiez-vous de ses grands yeux noirs; les ayant admirés, vous voudrez les revoir; ils sont d'une profondeur à vous y perdre, et bien inutilement, car la comtesse n'est pas sensible au mal que font ses beaux yeux.

Je vous en dirai autant de la marquise Irma de Pallavicini, une des plus belles femmes de Vienne, fille du comte Szechenyi, un Hongrois viennois par excellence; de la comtesse Wilczek, née comtesse Kinsky; de la comtesse Kinsky, née comtesse Wilczek; et de la comtesse héréditaire de Clam-Gallas, née comtesse Hoyos. Il me serait impossible de vous citer toutes les jolies comtesses de Vienne; elles sont nombreuses et... n'ont pas d'his-

toire. On est du reste devenu très vertueux, dans la société.

Les comtesses Mary de Festetics et Marie de Bombelles ont eu cependant une histoire. Toutes deux ont divorcé et se sont remariées. Le fait ne vous intéresserait peut-être guère, si je ne vous disais qu'étant catholiques il a fallu l'autorisation du pape, et si je n'ajoutais que la comtesse de Festetics n'est autre que l'ancienne princesse héréditaire de Monaco. Pour la comtesse de Bombelles, elle a pu prouver qu'étant restée jeune fille, elle avait tous les droits à reprendre à nouveau le voile des anches fiancées et les fleurs d'oranger, ce que Sa Sainteté a consenti à croire. Pour la princesse de Monaco, un enfant étant né du mariage, le cas était plus difficile. Rome s'en est tirée en déclarant que le prince Albert de Monaco et la duchesse Marie de Hamilton n'avaient jamais été mariés, mais que leur fils, le prince Louis, était né cependant d'un légitime mariage.

Les comtes Henry et Richard Clam-Martinicz sont à la tête du parti clérical avec les frères de Liechtenstein et les frères de Kinsky. Le comte Henry est un petit homme, médiocre en tout, fertile en intrigues, n'ayant que deux choses hors ligne : sa fortune et

son ambition. Possesseur d'une grande fabrique de sucre, il fait travailler ses ouvriers douze heures par jour et par nuit, même le dimanche; il est vrai qu'il a dans son usine une chapelle où l'on célèbre la messe ce jour-là. C'est de lui que l'archiduchesse Sophie, mère de l'Empereur, disait : « Il veut être roi de Bohême! » Il abuse de la situation morale de son beau-frère, directeur politique du *Vaterland,* un honnête homme même dans ses variations, puisqu'il fut centraliste après 1848 et qu'il est aujourd'hui fédéraliste.

Une des plus jolies femmes encore de l'aristocratie est la comtesse Marie Larisch; elle est nièce de l'impératrice Élisabeth, sa mère étant cette baronne de Wallersee qui a épousé morganatiquement le prince Louis de Bavière. On n'a jamais bien compris quelle raison avait poussé l'Impératrice à marier sa nièce avec une précipitation qui a fort surpris, à Vienne, et la cour et la ville.

Le comte Victor de Wimpffen, ancien directeur général des postes et télégraphes de l'Autriche, a été l'un des gendres du fameux baron Sina. Je dis : a été, car sa femme a demandé et obtenu le divorce, non sans lui payer un riche apanage. Le comte de

Wimpffen est, en Autriche, l'importateur du système des femmes comme buralistes des postes ou des télégraphes. L'accès de la carrière nécessitant un examen, le directeur général s'était réservé le soin de présider aux épreuves des candidates. On dit même qu'aux époques de villégiature, ne voulant laisser à nul autre le labeur d'assurer un recrutement de choix, il emmenait les postulantes à son château pour ne pas entraver le cours des travaux; si bien que la comtesse, trouvant un beau jour que son mari brûlait d'un zèle trop vif pour le service de l'État, prit le parti de l'abandonner à une tâche si ingrate pour elle. Elle a repris ses millions et sa liberté.

On ne fera pas à la comtesse le reproche de gaspiller sa fortune, à l'exemple de sa sœur la princesse Ypsilanti qui a dévoré, en quelques années, l'héritage paternel. On peut dire que la princesse, moins égoïste et moins dure que ses autres sœurs, a été victime de son cœur dans ce grand désastre, auquel a été mêlé le comte de Bellegarde, cet ancien aide de camp général de l'Empereur qui vient de s'enfuir en Égypte, le climat de sa patrie étant devenu subitement malsain pour lui. Si la princesse Ypsi-

lanti a été prodigue, une autre fille du baron Sina, morte aujourd'hui, la princesse Georges Mavrocordato, était généreuse et bienfaisante; trop bienfaisante sans doute au gré de sa famille, qui crut devoir la faire interdire.

Le baron Sina avait quatre filles; la cadette a épousé le duc de Castries, frère de la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta.

Cet écho de la finance, qui me revient à travers la famille du baron Sina, m'amène à vous parler de quelques grands seigneurs très lancés dans le monde des affaires, mais des grandes et honorables affaires, de celles qui sont nécessaires à la prospérité du pays et qu'ils appuient de leur nom, de leur influence, de leur haute situation. Ce sont, entre autres, le comte Otto Chotek, le comte François de Salm, le comte Edmond Zichy, le comte Hans de Wilczek, le comte Eugène Kinsky, etc., etc.

Le comte Otto Chotek est à la fois le type du grand seigneur, du gentilhomme et du gentleman; il réunit la distinction de tous les pays, la bonhomie viennoise, la grâce française, la tenue anglaise. Il pourrait occuper à la cour la plus grande situation ou rendre les plus grands services à son pays, dans la

politique, par son expérience des affaires, par la hauteur de son intelligence; mais, nature très fière, le comte Otto préfère à toutes les situations la sienne, qui est bien la plus enviable. Libre de choisir ses amis, il a l'art de les grouper, de les retenir et de se les attacher. Je n'ai connu personne, dans mes nombreux postes, à l'estime de qui j'aie plus tenu et dont l'affection m'ait plus honoré.

Le comte François de Salm est très absorbé par les affaires et en relations très suivies avec le baron de Hirsch. Caractère honorable, esprit chevaleresque et clairvoyant, il aurait pu être, avec le comte Chotek, un homme public de premier ordre; l'Autriche eût trouvé en eux d'excellents guides et l'Empereur des conseillers précieux.

Le comte Edmond Zichy est ce beau vieillard à la barbe blanche de patriarche, que Paris connaît tout autant que Vienne et que Budapest. Il est aussi bon connaisseur en matière d'art qu'habile dans les grandes affaires, il s'intéresse à tous les progrès, et c'est lui qui a fondé à Vienne l'intéressant musée des arts industriels.

Le comte Wilczek s'est fait un nom universel en organisant à ses frais l'expédition de Payer et

Weyprecht au pôle Nord. A la tête de toutes sortes de sociétés de bienfaisance, de secours mutuels, artistiques, scientifiques, mêlé aux grandes affaires, le comte Wilczek est toujours prêt à payer de sa personne et de sa fortune lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre ou d'une intelligente entreprise.

Je voudrais bien dire un mot du comte Eugène Kinsky, mais j'ai grand'peur qu'il ne rabatte mon babillage par quelque saillie mordante, quelque mot à l'emporte-pièce, tant il a la repartie prompte et l'esprit caustique. C'est lui qui répondit une fois : « Je ne suis pas assez légiste pour penser artificiellement. » Financier de premier ordre, nul ne peut lui rien apprendre, ni le plus malin lui en remontrer. Le comte Kinsky a épousé à Ischl une jeune ouvrière, qui s'est élevée avec sa situation, mais qui a le tort d'oublier sa naissance et d'exiger de ceux qu'elle reçoit autant de quartiers qu'elle en a peu. Le comte est aujourd'hui président de la Banque Anglo-Autrichienne. Son gendre, le baron de Bourgoing, a une situation élevée à la Länderbank, une des créations de M. Bontoux.

Le baron de Bourgoing est un ancien attaché de l'ambassade de France à Vienne, du temps du duc

de Gramont. Il excellait alors à jouer la comédie, le vaudeville surtout; les rôles comiques lui convenaient à merveille. On le prisait fort, dans les salons de la comtesse Festetics principalement, pour l'agilité de son esprit. Après avoir longtemps sautillé de branche en branche, le jeune diplomate comédien réussit à se fixer dans la famille du comte Eugène Kinsky. Les Français à Vienne sont rares, et je confesse que, malgré la versatilité et le peu de bienveillance du baron de Bourgoing, j'ai toujours pris plaisir à sa conversation brillante.

La finance rurale est représentée dans l'aristocratie par le comte Charles de Seilern, que l'on consulte comme un avoué dans toutes les questions compliquées de l'administration des domaines et des terres.

Dans le monde à Vienne, tout ce qui concerne la danse est du ressort du comte Choloniewski, chevalier d'honneur de l'archiduc Louis-Victor, et du comte Dominique Hardegg, qui se sont fait une spécialité de la matière. Il n'est pas de petites études pour un homme de mérite qui veut utilement employer son intelligence.

M. Frédéric Smart n'appartient pas à l'aristo-

cratie; mais comme il est l'inséparable du comte Tony Esterhazy, et que l'un ne va pas sans l'autre, la société a adopté M. Smart et l'admet tout comme s'il avait du « sang bleu ». M. Smart est l'homme de confiance de l'ancien khédive Ismaïl, qui l'a en haute estime et en très grande amitié. Je crois que la confiance du khédive ne saurait être mieux placée. M. Smart est un homme charmant, fort bien à sa place dans le monde, qui apprécie sa distinction et honore son caractère.

Si cela continue, du reste, la société sera bien forcée d'ouvrir largement ses portes à de nouveaux venus. Suivant l'opinion de la princesse de Metternich, les choses vont comme s'il n'y avait plus d'hommes dans l'aristocratie autrichienne ; les jeunes ne sont bons qu'à danser; les gens sérieux travaillent; les autres passent les nuits à jouer et le jour à dormir. « Il n'y a que deux hommes à Vienne, dit la princesse, qui soient bien à nous : l'un, le baron Otto de Walterskirchen, parce qu'il ne manque jamais de venir nous conter ce qui se passe; et l'autre, M. de Markovics, parce qu'il est toujours là. »

En dehors de l'aristocratie israélite, le titre de

baron n'a pas une grande place dans la société. C'est un titre qu'ambitionnent les opulents financiers, mais qui compte fort peu de possesseurs dans la noblesse d'Autriche. En Allemagne, au contraire, les barons de haute lignée sont nombreux ; il en est comme les barons Alvensleben qui possèdent depuis plus de mille ans le même manoir. En Autriche, les anciens barons sont tous devenus comtes sous le sceptre des Habsbourg.

Il en est cependant, comme les barons de Dalberg, qui n'ont jamais accepté d'échanger leur vieux titre féodal contre une couronne de plus fraîche date. Et vraiment leur situation dans la monarchie valait bien cela. Lorsque, le jour de son couronnement, le nouvel empereur romain prenait possession de son trône, un héraut d'armes demandait si un Dalberg était présent dans l'assemblée ; et s'il en était un qui ne fût pas encore armé chevalier, il avait le droit de recevoir le premier l'accolade avant les plus illustres et les plus hauts.

Dans les anciennes familles de barons non encore entièrement passées au rang des familles comtales, il en est beaucoup aussi qui sont comprises parmi celles-ci par quelques-uns de leurs membres, de-

venus comtes à la suite de mariages. Le nombre des barons de vieille souche existant en Autriche est donc des plus restreints. La plupart, en outre, résident en province, de sorte que vous n'aurez guère l'occasion de connaître ces familles. Il n'est pas jusqu'à la baronne de Wimpffen, la femme du grand maître de la cour de l'archiduc Louis-Victor, qui ne séjourne, hiver comme été, au château de Klesheim, près Salzbourg, résidence d'été de l'archiduc, quoique son service appelle son mari à Vienne la plus grande partie de l'année.

Il en est à peu près de même de la baronne de Buschman, une beauté méridionale, belle-sœur du prince de Saxe-Weimar, de la baronne de Dalberg et de sa belle-fille Gabrièle, née comtesse Spiegel.

La baronne Ebner Eschenbach, la femme auteur que je vous ai nommée plus haut, passe presque toute sa vie avec ses livres et ses manuscrits.

La baronne de Pino-Friedenthal, née baronne Schrenck, menait grand train de maison lorsque son mari était gouverneur de Trieste et de Linz. Depuis qu'il est ministre dans la capitale, sa maison est fermée et elle ne sort presque pas de chez elle.

Le plus en vue des barons, le plus sémillant, est

le baron Hofmann, intendant général des théâtres de la cour. Ancien employé du ministère, découvert par le comte de Beust qui le poussa jusqu'à en faire un ministre des finances communes, le baron a préféré aux tracasseries et aux responsabilités de la politique financière la tâche plus agréable de gouverner le corps de ballet de l'empire, et de veiller avec sollicitude sur la voix des cantatrices.

Il y a encore à Vienne un autre monde dont vous ne me pardonneriez pas de ne point vous parler, celui des jeunes filles. Il forme dans la société un vrai monde ayant ses petites traditions qu'il faut connaître.

Ainsi, aux bals ou aux soirées, en entrant dans les salons, les mamans vont à droite et les jeunes filles à gauche, dégageant tout de suite leur personnalité de la contrainte maternelle. Réunies dans un même salon, en un groupe compact, elles ont mille choses des plus importantes à se dire, quoiqu'elles se soient déjà vues, l'après-midi, en visite ou en promenade au Prater. Autour d'elles circule un escadron d'élégants officiers.

Les danses sont en général promises depuis longtemps, quelquefois même accordées pour toute une saison à des danseurs choisis d'avance. Au commen-

cement du carnaval, il se fait de la sorte une foule de petits arrangements des plus doux. Mais que les dieux préservent l'amoureux qui compte sur le cotillon pour faire sa déclaration, si la fantaisie prend à un archiduc de lui enlever sa danseuse! il n'a qu'à s'incliner, et elle qu'à obéir. Comme il est de mauvais genre, à moins d'intentions faciles à comprendre, de danser souvent avec la même jeune fille, c'est un désastre si l'on perd ainsi, de par une fantaisie princière, le seul cotillon que l'on se fût réservé pour l'hiver. Les archiduchesses ont, bien entendu, le même privilège, dont elles usent, de désigner leur cavalier. Hors du bal, et, dans le bal, hors le cotillon, un jeune homme n'a guère le moyen de causer avec une jeune fille; les rapports entre jeunes gens sont très difficiles dans la vie ordinaire, et des plus cérémonieux. Aussi le cotillon joue-t-il, dans la vie mondaine de la jeunesse, un rôle prépondérant.

Les mariages dans le grand monde sont assez rarement le fait d'une première convention entre les jeunes gens. Ils se décident entre parents, ou par hasard, suivant les convenances d'un moment. Mais comme il est d'usage dans la société de dire que l'on se marie par amour, les parents découvrent toujours

que les fiancés s'aimaient depuis leur enfance, et cela suffit.

Les jeunes filles sont appelées d'un nom tout à fait étranger à la langue du pays, par le mot français qui désigne le titre le plus commun dans l'aristocratie, celui de comtesse prononcé à l'allemande. Quel que soit le titre des parents, pour le monde, une jeune fille est une « Connetesse », au pluriel « Connetessen », avec le diminutif « Connetesseln ». Toutefois, en leur parlant, on leur donne leur titre véritable : « Fürstin », « Gräfin », « Baronin ».

La jeune fille doit être, dit le poète, comme la violette, aussi modeste, et se dérober à tous les regards. Je ne veux pas encourir le reproche du sage en écartant le feuillage sous lequel se dissimule l'humble fleur. Je ne vous nommerai donc aucune des jeunes filles de la société. Vous les verrez, vous les admirerez, et si votre choix se fixe sur l'une d'elles, si vous êtes agréé, je vous en ferai mon compliment.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

LES MÉSALLIANCES

Ce que l'on nomme ainsi dans le monde, ce n'est pas l'union du génie à la bêtise, ou de l'honneur à l'infamie, c'est simplement le mariage d'une personne appartenant à la « société » avec une personne qui n'en est pas.

Je vous ai parlé du mariage d'un Colloredo-Mannsfeld avec une demoiselle de Lebzeltern. Eh bien, c'est une mésalliance, quoique les Lebzeltern datent de 1474 et qu'une branche de la famille ait été comtale; mais ils ne sont pas de la société, et l'on ne doit pas s'allier à eux.

Peut-être ne faut-il voir dans cette sévérité exces-

sive qu'une application de cette terrible loi de la nature formulée par Darwin : la lutte pour l'existence. La noblesse craint, en s'alliant à la bourgeoisie, de perdre aux yeux des masses son prestige, et avec lui ses privilèges. En effet, jamais le préjugé n'a été plus tenace et plus féroce qu'aujourd'hui.

Jadis les pères de famille n'avaient guère à craindre les mésalliances; trop de choses séparaient l'aristocratie de la petite bourgeoisie et des artisans. Au besoin, si une exception se présentait, on accusait la jeune fille d'avoir ensorcelé l'amoureux et on la brûlait vive, si on ne préférait la faire noyer, ainsi que fit le duc Albert de Bavière-Landshut pour la belle Agnès Bernauer, l'épouse de son fils.

Aujourd'hui, rien ne sépare plus les nobles et les bourgeois : l'éducation est la même de part et d'autre; souvent il y a plus d'instruction et de fortune d'un côté que de l'autre ; aussi, quand la beauté vient s'ajouter aux autres dons, est-il difficile à un jeune gentilhomme de résister à tant de séductions. Les mésalliances sont donc de moins en moins rares; par contre, l'exclusion des mésalliés est de plus en plus rigoureuse.

Les étrangers eux-mêmes, séduits sans doute par

les charmes des jeunes femmes de Vienne, ne reculent pas devant une mésalliance. Je me rappelle, entre autres compagnons de ma jeunesse, un de mes bons camarades, lord Maxe, le plus aimable et le plus chevaleresque des hommes, qui épousa à Vienne une charmante actrice du Hofburgtheater, avec laquelle il a toujours vécu depuis dans ses différents gouvernements de l'île d'Helgoland ou de Terre-Neuve.

La famille impériale elle-même compte de ces mariages en assez grand nombre. Je vous ai nommé plusieurs fois le frère de l'Impératrice, le prince Louis de Bavière, qui a épousé Mlle Mendel, créée baronne de Wallersee. L'archiduc Henri a épousé Mlle Léopoldine Hofmann lorsqu'elle chantait au théâtre de Gratz, en Styrie, et en a fait une baronne de Weideck. Bien avant lui, l'archiduc Jean, frère de l'empereur François II et grand-oncle de l'empereur actuel, s'était épris... d'un postillon. Mais l'histoire vaut la peine d'être contée.

Un jour que l'archiduc arrivait à la station de poste de Brandhofen, — ceci se passait en 1829, — le maître de poste se montra fort embarrassé : il n'avait plus de postillon pour mener Son Altesse. La

fille du maître de la station, Mlle Anna Plochel, conçut aussitôt l'idée hardie de se déguiser en postillon et de conduire le prince. En route, l'archiduc ne tarda pas à pénétrer le stratagème ; il en fut reconnaissant à la jeune fille, si reconnaissant qu'il l'épousa et en fit une baronne de Brandhofen. La baronne est devenue depuis comtesse de Méran ; elle vit encore aujourd'hui, très bien vue de la famille impériale, vénérée de la société, dans le palais que son mari lui a fait élever à Gratz ou dans le château qu'il lui a fait construire à Brandhofen. Elle a un fils, le comte de Méran, marié à une comtesse de Lamberg, et qui réside, à l'exemple de son père, en Styrie.

Trois princes de la famille souveraine de Liechtenstein se sont mésalliés, c'est-à-dire se sont mariés selon leurs préférences. Le prince Frédéric s'éprit, lorsqu'il commandait un régiment de hussards à Padoue, du talent et de la beauté de la célèbre cantatrice Sophie Löwe. Appelé à faire campagne lors de la révolution de 1848, il revint aussitôt la guerre terminée et épousa Mlle Löwe. Son frère, le prince Rodolphe, divorcé d'avec la comtesse Claire de Sermage, a épousé de même une

actrice, Mlle Hedwige Stein; le troisième frère, lui, a épousé Mlle Françoise Todesco, fille du banquier et de la diva d'opéra Mlle Treffz.

Une union de ce genre qui restera célèbre dans les chroniques de notre temps est celle du comte Paul Festetics avec Mme Fischer, femme séparée d'un agent de change de Vienne. Au bal de la cour, cet hiver, à Budapest, grand fut l'étonnement lorsqu'on vit le comte et sa femme, en une magnifique toilette, faire leur apparition et se placer, suivant l'étiquette, au moment de l'entrée de la famille impériale, le mari à gauche dans les rangs des seigneurs et sa femme à droite parmi les dames. Naturellement, celles-ci tournèrent le dos à la nouvelle arrivée, qui se trouva, en un instant, isolée sous les regards indignés et hostiles de toute l'assemblée. L'Empereur allait faire son apparition lorsqu'il fut prévenu de l'incident; après quelques minutes de colloque, on vit le grand maître, prince de Hohenlohe, se diriger vers la comtesse, et le maître des cérémonies se rendre auprès du comte. Aux deux époux il fut dit que la comtesse n'étant pas « de cour » (*hoffähig*) devait se retirer. Le comte montra une invitation adressée au

comte et à la comtesse Paul Festetics. Les dignitaires répliquèrent qu'il y avait erreur et que l'on avait invité un membre de la famille portant le même nom. Force fut au comte d'offrir son bras à sa femme et de l'emmener. Le scandale fut immense. Le comte envoya, le lendemain, ses témoins aux dignitaires de la cour en prétendant que leur erreur avait été préméditée. Il fallut, pour tout apaiser, que l'Empereur intervînt. Il envoya le grand chambellan offrir ses excuses à la comtesse, et l'affaire en resta là. Vous dire que la société n'a pas applaudi à cette exécution, ce serait méconnaître le cœur humain; elle a d'autant plus approuvé, qu'elle juge nécessaire de serrer les rangs, pour résister à l'envahissement qu'elle redoute de la caste nobiliaire par la bourgeoisie.

Un autre mariage, un véritable roman celui-là, fut celui du comte Charles de Schönfeld et de Mlle Louise Neumann. Envoyé en mission à Vienne, en 1848, par le maréchal Radezky, le comte s'était chargé, par occasion, d'une commission de son camarade le capitaine Haizinger pour la mère de ce dernier, laquelle était aussi la mère de Louise Neumann, célèbre alors au théâtre Impérial par son talent, sa

beauté et ses vertus privées. Le comte de Schönfeld, en s'acquittant du message de son camarade, tomba éperdument épris de la jeune fille et l'épousa.

Le théâtre, qui met la femme en relief, en l'entourant du prestige de la scène, est la cause et l'origine d'une foule de mésalliances. Je vous ai nommé Mlles Wolter, Janisch, Gossmann, mariées à des membres de la haute aristocratie. Une autre, Mlle Kronau, est devenue la femme du général commandant à Budapest, baron d'Edelscheim.

Le comte Joseph de Westphalen a épousé une danseuse de l'Opéra, Mlle Friedberg, comme jadis le prince de Windisch-Grœtz épousa Marie Taglioni. Le comte Arthur de Mensdorff, frère du prince de Dietrichtein, lui, a été tellement séduit par les prouesses d'une écuyère du cirque, Mlle Kremzow, qui dompta un cheval dont aucun officier de son régiment ne pouvait venir à bout, qu'il l'épousa.

Le comte de Kuefstein, tout récemment encore conseiller à l'ambassade d'Autriche à Paris, a épousé la fille d'un cordonnier de Berlin, Mlle Magda Krüger, une charmante jeune femme, d'une excellente éducation, très bien vue à Paris, mais que la société exclut impitoyablement à Vienne. Aussi, combien la

pauvre comtesse doit-elle regretter les Parisiens qui lui étaient si hospitaliers et les salons où l'accueillaient tant de sympathies!

Il en est qui sont touchés par les charmes des belles filles de la campagne Le comte Georges de Waldstein a choisi la fille d'un de ses gardes forestiers, Mlle Bauda, laquelle, devenue veuve, a été reprise par son parent, le comte Albert de Waldstein. Le comte de Lamberg a préféré une simple journalière qui travaillait dans son jardin.

Contrairement à l'idée qu'on s'en pourrait faire tout d'abord, c'est la finance et l'industrie qui fournissent le moindre contingent aux cas de mésalliances de la noblesse. Il semble que le cœur parle plus que les intérêts lorsqu'il s'agit, pour un gentilhomme autrichien, de choisir une femme en dehors de son milieu. Je vous citerai cependant le comte Dominique de Hardegg, qui est gendre d'un grand manufacturier de la Bohême, et le comte Roman de Romer, gendre d'un des matadors de Brünn, ce Manchester de l'Autriche.

Dans la grande banque se sont mariés : le général comte Geoffroy d'Auersperg avec une baronne Neuwall; les comtes Albert de Saint-Julien, Otto et

Georges Stockau, avec les demoiselles Baltazzi, de Constantinople ; le comte Victor de Wimpffen une fille du baron Sina ; mais vous connaissez ces derniers.

Le frère du comte Victor, le comte Émile de Wimpffen, a fait, lui, un mariage tout différent. Ce idéaliste incorrigible, qui a commencé sa vie par sacrifier toute sa fortune à une idée de devoir et d'honneur, en l'abandonnant à sa famille qu'il croyait avoir lésée pendant qu'il gérait le domaine paternel, a couronné sa carrière en épousant une jeune fille pauvre, mais d'un caractère aussi généreux et aussi porté à l'abnégation que le sien : Mlle Camille de Webersfeld, dont je vous ai déjà parlé à propos d'une œuvre de charité.

Le comte est un enthousiaste, un travailleur acharné et un érudit; il a beaucoup vu, et en philosophe; il a tout retenu. Très fier, il pousse, dit-on, jusqu'au défaut la qualité de n'avoir jamais su rabaisser sa dignité aux complaisances honteuses, de ne jamais transiger avec sa conscience.

Les mésalliances en sens inverse sont très rares, les femmes tenant souvent plus à leur titre qu'à une fortune. Il en existe pourtant quelques-unes. Une

comtesse de Firmian a épousé, par exemple, un monsieur Kuffner, israélite, fils d'un riche brasseur. Une comtesse de Stockau a épousé son beau-frère, M. Aristide Baltazzi. Encore ce mariage est-il accepté parce que les Baltazzi sont de ces roturiers que le grand monde adopte et fait siens. Protégée par le comte de Prokesch, alors ambassadeur d'Autriche à Constantinople, et par la princesse Lori, dont le mari était en relations avec leur maison de banque, la famille Baltazzi est venue à Vienne sous de si bons auspices qu'elle s'y est fait aussitôt une position exceptionnelle. M. Aristide Baltazzi fait courir, du reste, et le cheval, on ne l'ignore pas, est un animal aristocratique qui anoblit.

. . . .

Je termine enfin ces lettres trop nombreuses. Cette fois je crois avoir épuisé mon sujet, et je vous ai conté, ce me semble, tout ce qu'il y a d'intéressant sur la société de Vienne.

Je vais consulter mes notes sur la société anglaise, et, puisque vous me priez de continuer ces études, je vous dis au revoir à Londres.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 17355.





	DATE DUE		

